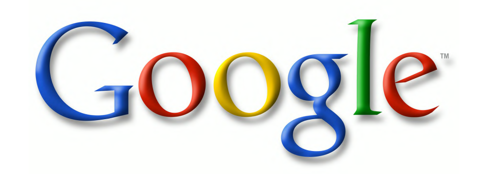


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

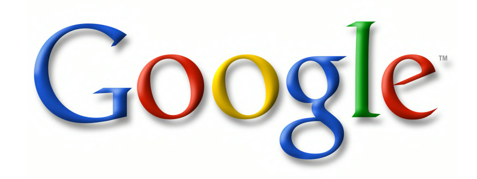
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

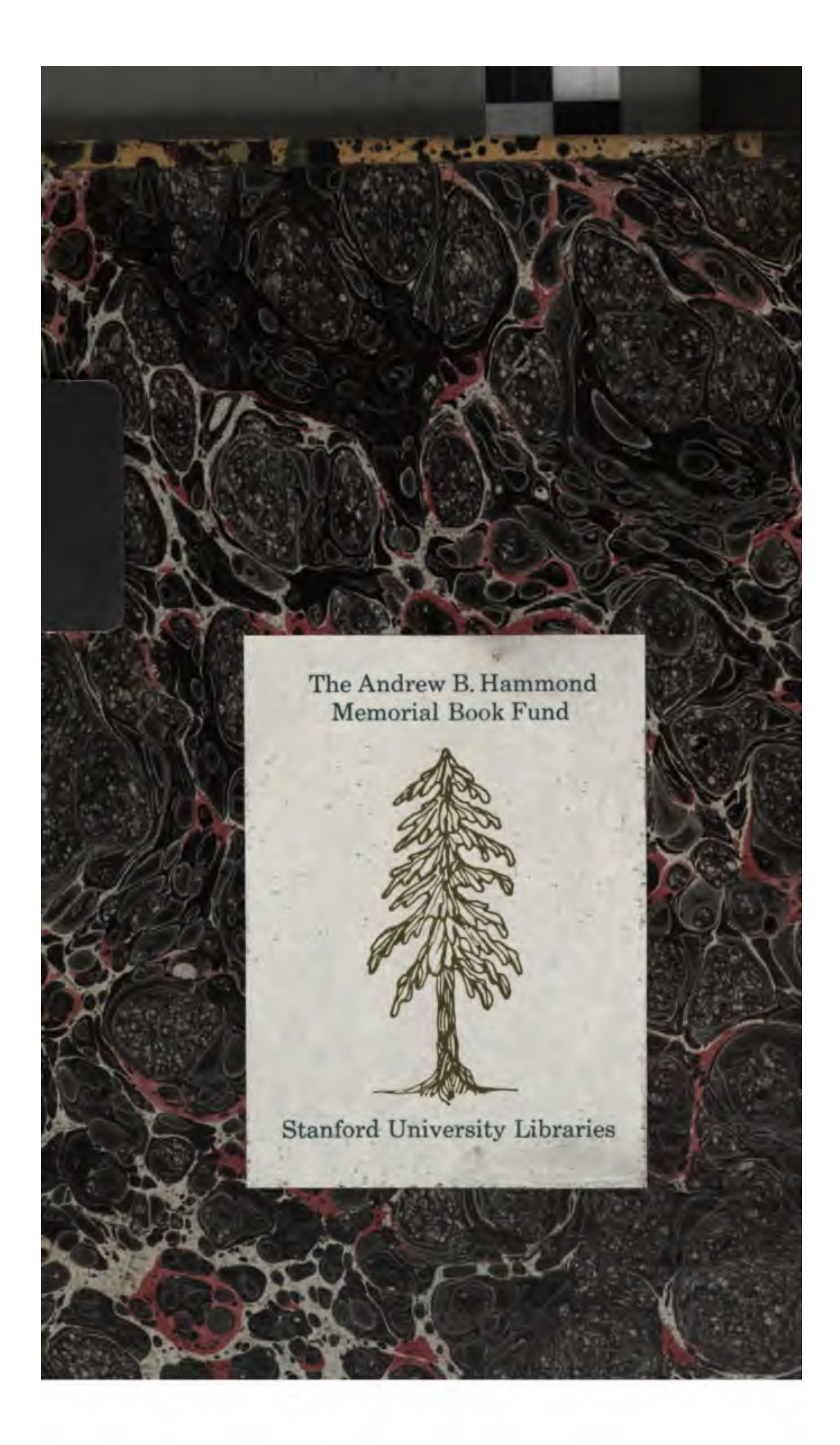
Nous vous demandons également de:

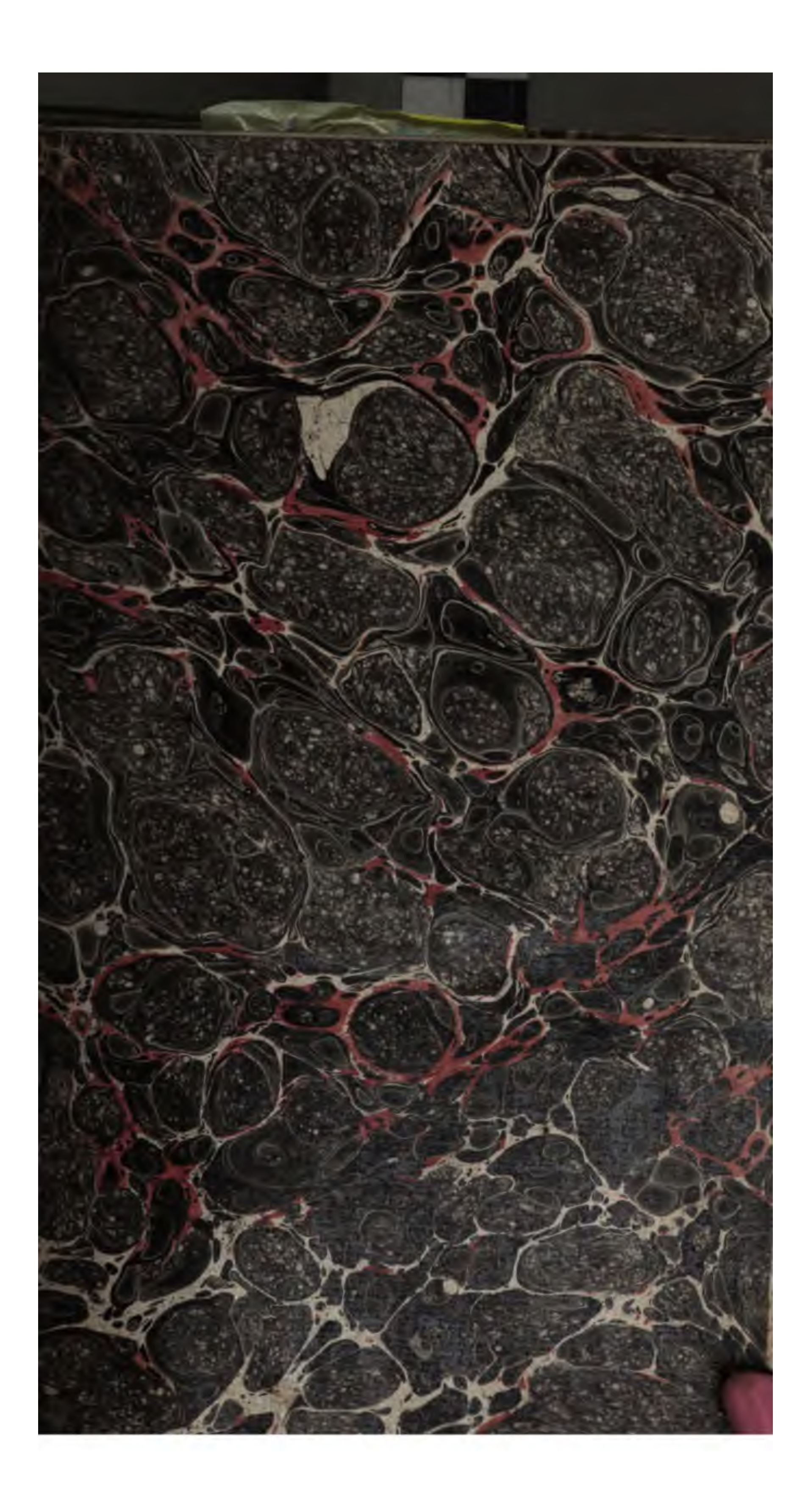
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund
Stanford University Libraries





6 vol.

(manque le T. 4?)

460 F





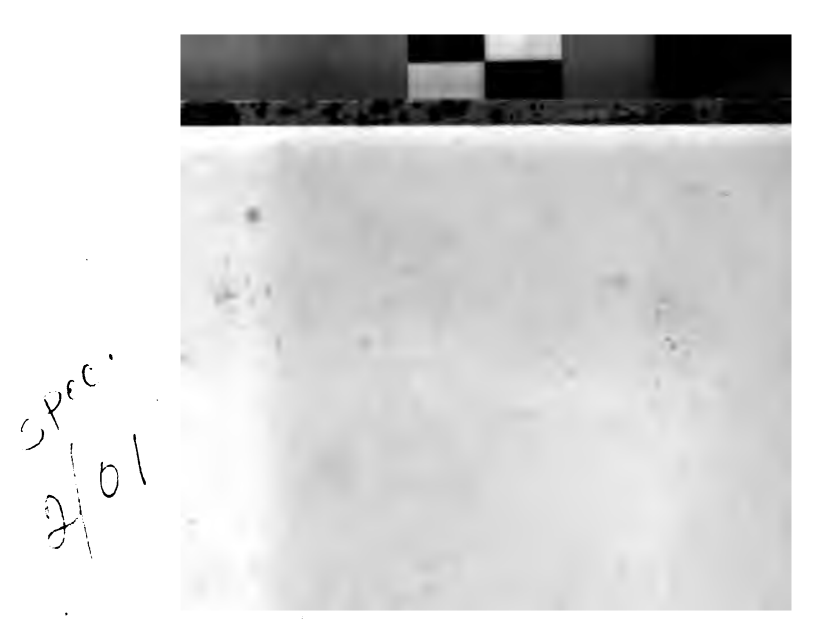
LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME PREMIER.

LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.

TOME PREMIER.



TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

M DCCC XXXI.



AU PUBLIC,

LE LIBRAIRE-ÉDITEUR.



C'est surtout quand l'ouvrage qu'il annonce au public est pour lui un gage d'estime et d'amitié que lui donnent les auteurs, qu'un libraire a tout à gagner à leur laisser faire son Prospectus : voici comment a parlé du *Diable boiteux*[1] un journal qui, sous une forme légère, a le privilége de dicter, en matière littéraire, des arrêts presque toujours confirmés par le goût :

[1] Ce livre fut précédemment annoncé sous le titre du *Diable Boiteux à Paris*, les auteurs ont décidé qu'il n'aurait d'autre titre que celui de Paris ou le Livre des Cent-et-un.

« Le plan de ce livre est très-simple. Il faut passer en revue le Paris moderne; il faut le montrer tel qu'il est, incertain, fantasque, colère, impatient, pauvre, ennuyé, encore avide d'art et d'émotions, mais difficile à émouvoir, absurde souvent, quelquefois sublime; il faut faire pour le Paris d'aujourd'hui ce que Mercier a fait pour le Paris de son temps, avec cette différence que cette fois les tableaux de mœurs seront rarement écrits sur la borne.

« D'ailleurs, Paris est moins populace, moins cabaret, moins grosse joie, moins littérature morte qu'au temps de Mercier. Paris aujourd'hui se parfume volontiers d'ambre, de musc; sa barbe est faite avec soin, ses cheveux sont frisés, ses ongles sont faits avec art. Il faudra pour le peindre une autre plume que celle de Mercier.

« Quel écrivain pourrait suffire à ce Paris multiplié et tricolore? qui suffirait à ces petites grâces, à ces vives colères, à ces passions fougueuses? passions de vieillards, passions de jeunes hommes, passions de femmes, passions de héros. Paris tremble, Paris menace, Paris crie aux armes, Paris veut aller à la frontière, Paris veut rester en repos, Paris éclate de rire, Paris pleure et sanglote, Paris juste milieu, Paris extrême gauche, Paris extrême droite; quel écrivain voudrait se charger de ce monstre!

« Eh bien ! donc, renoncez à l'unité pour une peinture multiple, appelez à votre secours toutes les imaginations contemporaines avec leurs coloris si divers : vive ou lente, joyeuse ou triste, bonne ou moqueuse, sceptique ou croyante, quelle que soit l'imagination de nos faiseurs, elle aura sa place dans ce livre, elle prendra un instant le manteau d'Asmodée, et elle ira partout, la pauvre fille, partout où peut aller un homme qui n'a peur de rien : à l'Opéra, à l'hôpital, au Palais-Royal, à Bicêtre, à la chambre des pairs et à la Maternité ; dans le couvent qui tombe, dans le boudoir qui se dépouille de ses tentures roses, chez l'artiste qui vend son violon pour payer son dernier dîner ; elle ira partout où il y a quelque chose qui meurt, pour porter secours à ce quelque chose, ou du moins pour pleurer sur ce pauvre rien qui s'en va. Laissez-là faire, l'imagination française ; elle secouera la poussière brillante de ses ailes sur toutes ces ruines, elle leur rendra pour vous leur fraîcheur primitive, elle vous fera pleurer ou sourire. Vous aurez mieux que *le Diable boiteux* de Lesage, croyez-moi.

« Vous aurez *le Diable boiteux* de tous les hommes qui écrivent, qui pensent, qui mordent, qui louent, qui observent, qui font de la prose ou des vers. Pas un nom ne manquera à cette

[redacted]

réunion de tous les noms contemporains. Jeune ou vieux, classique ou romantique, pauvre ou riche, pourvu qu'il y ait esprit et observation, car il y aura bonne grâce à coup sûr.

« A coup sûr a ... sera un livre bien fait, car il y aura lutt ... hommes réunis dans un si noble but, ... orçant de donner ce qu'il a de m...

A côté de ce ... xpose déjà l'idée mère et la pren ... plan de ce grand ouvrage, nous ci ... ne plus grave, le *Journal des Déb*... oi en pareille matière.

« On ne redoutera pas, dans cette confluence « d'écrits partis de tant de mains, le choc ora- « geux des opinions hostiles. Chaque opinion « s'y révélera sans doute, car l'opinion est une « des expressions ineffaçables d'un caractère « d'homme; elle descendra nue dans l'arène, « mais elle y descendra désarmée. Plus de cent « auteurs qui s'entendent pour jeter leurs pen- « sées côte à côte dans le même livre, du fond « de leur cabinet, se garderaient bien de violer « entre eux les bienséances que l'élégance et le « bon goût de notre caractère français prescrivent « dans les discussions les plus animées. Il y aura « beaucoup de noms propres dans l'histoire du « *Paris* moderne, par la raison toute naturelle

« que *Paris* est plein de noms propres; mais la « personnalité, vive et plaisante quand elle pourra, « n'y sera jamais offensante. Les auteurs n'en « sont pas à savoir d'ailleurs que la saillie mor- « dante qui égaie une soirée, ou l'expansion fou- « gueuse qui remue une semaine, perdent l'une « son sel et l'autre son entraînement, quand elles « se prolongent au-delà de l'impression passagère « qui les a produites; et leurs signatures feront « assez foi que les collaborateurs de ce *drame à* « *cent actes divers* n'écrivent pas pour quelques « jours.

« Voici donc un livre neuf, s'il en fut jamais; « neuf par la matière, neuf par la forme, neuf « par le procédé de la composition qui en fait une « espèce d'encyclopédie des idées contemporai- « nes, le monument d'une jeune et brillante épo- « que, l'*album* d'une littérature ingénieuse et « puissante. Cette combinaison a trouvé du pre- « mier abord tant de sympathies dans les écri- « vains et dans les lecteurs, qu'elle a été signalée « avec bienveillance dans la plupart des jour- « naux, long-temps avant d'être suffisamment « élaborée, et son titre même n'était pas fixé, « que chacun l'inventait déjà.

« Il ne nous reste qu'à parler de ce qui est « personnel à l'éditeur M. Ladvocat, dans les « circonstances qui ont donné naissance à cet

« ouvrage. Un dévouement consciencieux, et « quinze ans consacrés aux devoirs de sa profes- « sion, ne l'auraient conduit qu'à sa ruine, si on « le laissait succomber à la crise commerciale « contre laquelle il lutte avec courage depuis « long-temps; mais il en retirait un fruit qui « peut être estimé à plus haut prix que la for- « tune, il avait du moins le bonheur d'acqué- « rir dans sa carrière, comme libraire et comme « éditeur, d'illustres patronages et d'honorables « amitiés. Le manuscrit sur lequel se fonde main- « tenant l'avenir de son établissement, est le tri- « but spontané de l'intérêt que les écrivains les « plus distingués de nos jours portent d'un ac- « cord unanime à une maison qui a été pour « quelques-uns d'entre eux le point de départ « du talent, et le berceau de la gloire.

« Il est touchant, suivant nous, de voir les « veilles de l'homme de lettres concourir avec « un zèle infatigable à cette œuvre de réparation; « et le public, toujours si favorable aux entre- « prises de M. Ladvocat, qui lui ont procuré « tant de nobles jouissances, ne peut pas être « insensible à un appel qui lui en promet de « nouvelles, plus vives encore et plus appropriées « aux émotions du moment, quand il s'y joint « l'attrait d'une action généreuse. Nous sommes « sûrs d'avance que le gouvernement éclairé

« d'une nation éclairée suivra de lui-même une « impulsion qui lui est si naturelle. Rien ne ca- « ractérise avec plus d'éclat la régénération des « peuples que la sympathie du pouvoir pour les « arts, les lettres et le commerce, dont ils reçoi- « vent leur principale splendeur. »

Dans l'impossibilité où se trouve l'éditeur de témoigner sa reconnaissance à la littérature contemporaine pour la bienveillance toute paternelle qu'elle lui a prodiguée, il se borne à imprimer l'engagement et la liste des hommes de lettres qui sont venus à son aide avec tant de zèle et de chaleur; il conserve cette liste chargée de leurs noms, comme on conserverait des lettres de noblesse acquises sur le champ d'honneur.

« Les soussignés, voulant donner à M. Ladvocat, libraire, un témoignage de l'intérêt qu'il leur inspire, dans les circonstances fâcheuses où il se trouve, par toutes les pertes qu'il a éprouvées depuis un an, ont résolu de venir à son secours en s'engageant à lui donner chacun au moins deux chapitres qui devront composer un ouvrage intitulé : *le Diable Boiteux à Paris*, ou *Paris et les Mœurs comme elles sont*. Ils invitent tous les hommes de lettres qui n'étaient pas présents à leur réunion, à venir se joindre à eux pour secourir un libraire qui a si puissamment contribué à donner de la valeur aux productions de l'esprit, et à consacrer l'indépendance de la profession d'homme de lettres. »

MESSIEURS,

ANCELOT.
ANDRIEUX, de l'Académie française.
ARAGO (Étienne).

ARNAULT (A. V.), de l'Académie française.
AVENEL.
BALLANCHE.
BALZAC.
BARTHELÉMY et MÉRY.
BAZIN (A.).
BEQUET (ÉTIENNE).
BÉRANGER.
BERT.
BERTHOUD (HENRY).
BIGNAN (A).
BILLIARD (AUGUSTE).
BIZET.
BODIN (FÉLIX).
BONJOUR (CASIMIR).
BOUILLY.
Madame la Comtesse DE BRADY.
BRIFAUT, de l'Académie française.
BRUKER.
BURETTE (THÉODORE).
CAPEFIGUE.
CARREL.
CASTIL-BLAZE.
CAUCHOIS-LEMAIRE.
CAVÉ.
CHALAS (PROSPER).
CHALES (PHILARÈTE).
CHARPENTIER.
Le Vicomte de CHATEAUBRIAND, de l'Académie française.
CHATELAIN.
COMTE (ACHILLE).
CORDELIER DELANOUE.
COUSIN, de l'Académie française.
Le Baron CUVIER, de l'Académie des Sciences et de l'Académie française.
Madame la Duchesse D'ABRANTÈS.
D'ANGLEMONT.
DAVID (PAUL).
Madame DE BAUR.

DE JOUFFROY.
DE JUSSIEU (A.), de l'Académie des Sciences.
DE JUSSIEU (Alexis).
DE JUSSIEU (Laurent).
DE KOCK (Paul).
Le Comte DE LABORDE (Alexandre), de l'Académie des Sciences.
DELACROIX (Eugène), peintre d'Histoire.
DELACROIX (Jules).
DELAMARTINE (Alphonse), de l'Académie française.
DELATOUCHE.
DELAVIGNE (Casimir), de l'Académie française.
DELAVIGNE (Germain).
DE LA VILLE (Alexandre).
DELRIEU (A).
DE MONGLAVE (Eugène).
Madame DE MONGLAVE (Octavie).
D'ÉPAGNY.
DE PIXÉRÉCOURT (Guilbert).
DE PONGERVILLE, de l'Académie française.
DE RÉMUSAT (Charles).
DE SACY fils (Silvestre).
Le Comte DE SAINT-PRIEST (Alexis).
DE SALVANDY.
Madame DESBORDES-VALMORE (Marceline).
DESCHAMPS (Antoni).
DESCHAMPS (Émile).
DESNOYERS (Louis).
DESPRÈS (Ernest).
Le Comte DE VIGNY (Alfred.)
DE VILLEMAREST.
DE WAILLY (Alfred).
DITTMER.
DONNÉ.
DROUINEAU.
DROZ, de l'Académie française.
DUCANGE (Victor).
Madame DUCREST (Georgette).
DULAC.

[redacted]

DUMAS (Alexandre).
DULAURE.
DUPATY (Emmanuel).
DUPEUTY (Charles).
Le Baron DUPIN (Charles), de l'Académie des Sciences.
DUVAL (Alexandre), [illegible] française.
DUVAL (Amaury), de l[illegible] Inscriptions.
DUVIQUET.
ÉTIENNE, de l'Acad[illegible]rançaise.
FAZY (James).
FOUINET (Ernest [illegible]
Madame GAY.
GEOFFROY SAINT-[illegible]adémie des Sciences.
Madame Émile de [illegible]phine GAY).
GOZLAN.
GUIZOT.
HALEVY (Léon).
HUGO (Victor).
JACOB (le Bibliophile).
JAL.
JANIN (Jules).
JAY.
JOUY, de l'Académie française.
KÉRATRY.
LACROIX (Jules).
LAMARQUE (Nestor).
LAYA, de l'Académie française.
LEBRUN, de l'Académie française.
LHÉRITIER, de l'Ain.
LEMERCIER (Népomucène), de l'Académie française.
LENORMAND (Charles).
LEROY (Onésime).
LESGUILLON.
LIADIÈRE.
LOEVE-VEIMAR.
MAGENDIE, de l'Académie des Sciences.
MALITOURNE (Armand).
MARRAST (Armand).
MARTIN (Louis-Aimé).
MASSEY (Isidore).
MAZÈRES.

Mademoiselle MERCŒUR (Élisa).
MERLE.
MERVILLE.
MICHAUD, de l'Académie française.
MIGNET.
MONNIER (Henry).
MOREAU.
NISARD.
NODIER (Charles).
PARISOT.
PEYSSON (Joseph).
PICHOT (Amédée).
PIGAULT-LEBRUN.
PILLET (Léon).
POUQUEVILLE, de l'Académie des Inscriptions.
PYAT (Félix).
QUINET (Edgard).
E. ROCH.
ROLLE.
ROQUEPLAN (Nestor).
ROYER (Alphonse).
ROYER-COLLARD (H.).
SAINTE-BEUVE.
SAINTINE.
SAINT-MARC-GIRARDIN.
SCHEFFER, peintre d'histoire.
SCRIBE (Eugène).
SOULIÉ (Frédéric).
SOULIÉ (J. B.).
SOUMET, de l'Académie française.
SUE (Eugène).
Madame TASTU.
Le Baron TAYLOR.
Madame de TERCY.
THIERS.
TISSOT, professeur au Collége de France.
VIDAL (Léon).
VIENNET, de l'Académie française.
VILLEMAIN, de l'Académie française.
VITET (L.).
YMBERT.



PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.



ASMODÉE.



Où donc est-il Asmodée? qui nous le rendra? Quand viendras-tu, ange ou démon, nous guider dans cette longue galerie des mœurs modernes, telles que deux révolutions nous les ont faites? Vous qui voyez le monde comme il est, posé, sévère, calme et triste, croyez-vous donc qu'Asmodée soit possible dans ce monde? Sera-t-il à l'aise notre Asmodée dans cet univers tout d'une pièce? Trouvera-t-il assez de variété et de dé-

sordre dans cette comédie de chaque jour, je ne dis pas pour l'applaudir, mais seulement pour se donner la peine de la siffler?

Quand Asmodée parut pour la première fois, c'était le bon temps. Il y avait encore, à cette époque, des mœurs espagnoles même en France, une vie d'amour et de duel, une vie brodée sur toutes les coutures, toute en relief, toute parée, faite exprès pour la comédie et pour le conte. C'était partout, dans les murs, hors des murs, un plaisant vagabondage d'opinions, de besoins, de passions diverses; surtout il y avait encore dans ce monde-là des étudiants, des usuriers, de l'amour, de la dévotion, des soldats, des femmes ridicules, de vieilles femmes professant l'amour, des médecins ridicules, des magistrats en robe noire, des princes incognito, des moines lascifs, des veuves évaporées, des comédiens d'élite, des poètes en guenilles et des maris trompés. On conçoit donc que dans ce monde, Asmodée le diable dût se complaire. La comédie était partout alors, là comédie d'intrigue libertine et joyeuse à faire plaisir. Elle grimpait au tribunal du juge, mettant effrontément le bonnet carré, et faisant la grimace aux plaideurs; elle s'asseyait au trône du roi, plaisantant avec le despotisme, et jouant avec la souveraine puissance comme on joue avec un tigre apprivoisé. La co-

médie satirique ne respectait ni les hommes ni les choses; elle montait à l'autel avec le prêtre en surplis, elle se grisait dans la sacristie avec le moine en goguettes; elle jouait du couteau dans le cabaret avec l'alguasil pris de vin; elle parcourait l'hôpital, licencieuse et folâtre déesse, fouettant le malade et le médecin; tantôt en guenilles et en besace, elle ressuscitait Diogène le cynique; tantôt, courtisane parfumée, elle attendait nonchalamment dans son boudoir les galants seigneurs et les soldats brutaux; puis bientôt, fille de joie au coin de la borne, marchand fripier aux piliers des halles, revendeuse à la toilette, entourée d'essences, de pommades, de fard, de vieux parfums, de vieilles livrées, de robes fripées, calculant une fortune sur ces vieux restes des passions et de la coquetterie, du luxe et de l'indigence des femmes, la comédie faisait tous les métiers. Que de fois, ne refusant aucuns des déguisements les plus honteux, ne s'est-elle pas déguisée en censeur ou en espion de police; se tenant des journées entières à la porte des maisons de jeu, des maisons infâmes, épiant, espionnant, écrivant, se vautrant dans la boue? A des mœurs ainsi faites, divaguant de côté et d'autre, dans ces mœurs qui touchent également au palais du roi et à l'hospice des Incurables, à l'Académie française et à l'hôpital des Fous, vous com-

prenez que la comédie et la peinture des mœurs devaient être animées et pittoresques; vous comprenez qu'Asmodée se dut tenir heureux et fier quand il fut lâché dans un monde ainsi composé. Aussi voyez comme il court, le méchant diable! voyez comme il marche légèrement sur les toits, car on marchait sur les toits dans ce temps-là, précieux avantage! Je conçois que le diable dut bondir de joie dans cet univers bariolé de passions et de vices : mais, hélas! hélas! dans nos mœurs correctes, dans notre monde poli et réglé, sous notre ciel triste et terne, au plus fort de notre sagesse, que voulez-vous que fasse le diable? vous verrez que le diable mourra d'ennui!

Il est si vieux, ce diable! Il a vu tant de choses depuis le premier moment où la société fut corrompue! il a assisté à tant de décadences! il a signalé tant de désordres! il s'est moqué de tant de travers! Le diable Asmodée, c'est-à-dire le diable de l'observation, le diable qui s'attache à la critique des mœurs; ne croyez pas qu'il soit né d'hier, folâtre et malicieux enfant, qui précède ou qui suit *Gil Blas* pour l'expliquer ou pour le compléter. Le diable Asmodée est vieux comme le monde; il n'a pas toujours eu une béquille et une bosse; il n'a pas toujours été enfermé dans un bocal; il ne s'est pas toujours appelé simplement Asmodée, il s'est appelé

tour à tour Aristophane, Théophraste, Térence, La Bruyère, Molière surtout; il s'est appelé Voltaire, Rabelais et Beaumarchais; il a porté les plus grands noms du monde poétique et satirique; il a touché aux deux extrêmes du génie de l'homme. Il a été Rabelais, voilà pour l'esprit; il a été Montaigne, voilà pour le cœur. Asmodée, c'est la philosophie de tous les siècles, qui se résume dans une caricature; Asmodée, c'est la sagesse antique qui se fait française; Asmodée, c'est le rire d'autrefois qui se dénature; c'est la raison qui devient satire: sublime et pauvre raison, réduite à jouer le rôle d'un fou et d'un bateleur, si elle veut se faire entendre. Mais sage ou fou portons respect au démon de Le Sage. Depuis long-temps il s'est mis en route à travers le genre humain. Le premier peuple qu'il a vu dans sa course, c'est le peuple grec, bavard, entêté, maussade, gourmand, sceptique, spirituel, moqueur, léger, manquant d'âme; mais fleuri, joli, poli, élégant, riant de tout, oisif sur les places publiques, orateur, musicien, rhéteur, amoureux de formes, de sons, de couleurs, de parfums, de poésie; puis vaniteux, crasseux, méchant, impudique, effronté; Alcibiade et Gnathon le même jour, c'était un singulier peuple à étudier, sans contredit. Peuple mouvant! Asmodée n'a manqué à peindre aucune de ses

faces : sur le théâtre d'Aristophane et dans les traités de Théophraste, il a représenté les Grecs dans leur vie politique et dans leur vie privée. Aristophane et Théophraste ont fait à eux deux pour les Grecs ce que Molière a fait à lui seul pour la France. C'est une gloire immense de faire, même à deux, ce que Molière a fait à lui seul.

Délaissant la molle Athènes, et quand il n'y eut plus un seul mot à ajouter aux faiblesses et aux ridicules d'Athènes, Asmodée s'appela Térence, et il tenta la comédie romaine cette fois avec peu de succès. Rome alors était trop un reflet d'Athènes pour fournir des matériaux précieux à une comédie originale. Rome alors c'était à peu près nous aujourd'hui, nous de la race des affairés, bourdonnant, cherchant nos aises, vaniteux, ne doutant de rien, médiocrement bons et médiocrement méchants, toujours médiocres, aussi loin de la liberté que de l'esclavage; sceptiques par lassitude, blasés, ennuyés, attendant une fin, ayant passé à travers tout ce que la gloire humaine a de plus grand, et tout-à-fait désabusés de la gloire; peuple sans passion, en un mot, sans croyance, sans malheurs, sans espoir et sans vertus. Aussi la comédie a-t-elle passé sur Rome sans l'atteindre; la comédie a trouvé les mœurs romaines trop

effacées pour s'y arrêter long-temps; elle a glissé sur elles comme sur une surface polie; plus tard, quand il y eut des bouleversements, des empereurs qui faisaient un consul de leur cheval, et de leur ami une impératrice, la comédie recula d'effroi; elle devint satire : Asmodée dut s'enfuir à tire d'aile quand il se vit forcé de s'appeler Juvénal.

La comédie et la peinture des mœurs demandent surtout des peuples originaux, des époques bien posées, mais encore haletantes, des physionomies fortement dessinées, de l'activité, de la vigueur, de la force dans les esprits, dans les âmes, dans les corps; les époques de Bas-Empire ne valent rien pour l'écrivain qui observe et qui peint. Fuyez donc, Asmodée, la Grèce et Rome vieillissantes; allez à notre moyen âge chez quelque abbé grivois qui sache le prix de la dive bouteille. Quittez la barbe du philosophe, brisez le tonneau du cynique, vendez pour boire l'anneau d'or du chevalier romain, faites-vous moine, Asmodée, allez à Rome, voyez le Saint-Père, revenez en France et regardez le roi; jetez-vous à corps perdu dans le monde des hérésies, des dévots, des gens d'armes, des hommes du clergé, des courtisans; assistez à l'éveil de l'esprit français en France et de la langue vulgaire en Italie; moquez-vous également des bat-

tants et des battus, des saints prêtres debout et des agenouillés aux autels, du roi et des courtisans, du savant et du laïque; parlez de vice, de bonne chère, de joyeuses filles à la porte des grandes tavernes; parlez de tout et dans toutes les langues, en français, en latin, en espagnol; parlez surtout dans votre incisive langue française, à vous, gentil Asmodée, et après cela acceptez le grand merci de la France! car à la France vous avez donné une langue, vous lui avez donné son premier grand livre, *Pantagruel;* plus tard vous lui donnerez La Fontaine et Molière peut-être. Prosternons nos fronts devant Asmodée sous la robe de Rabelais!

Dans le grand siècle, Asmodée a dépouillé la robe monacale. Il a revêtu l'habit bourgeois. Il a changé sa vie. Il s'est fait le modeste commensal d'une grande maison. Il a appris le grec pour la troisième fois! Il s'est occupé beaucoup de grammaire; il est venu à bout d'une phrase savante, élégante, correcte, et qui, procédant sans transition, a toute la liberté du style antique: Asmodée s'est appelé modestement La Bruyère, il a peint les mœurs de son temps avec tout le goût et toute la grâce antique d'un écrivain d'autrefois. Il s'est inquiété des plus légères nuances sociales, des défauts les plus fragiles, des bizarreries les plus innocentes; il a vécu avec les miettes tombées

de la table du Misantrope et du Tartuffe; il a été excellent, exquis, de bonne compagnie et de bon goût; ce qui lui arrivait pour la première fois depuis son départ de la Grèce, je vous prie de le remarquer en passant.

Il y eut un jour, quand le dix-septième siècle vivait encore, prolongeant son ombre sur la France qui s'abandonnait à la philosophie et à la liberté civile et religieuse à défaut de poésie, où le démon des observations s'appela Voltaire, insatiable ricaneur, intrépide misantrope, homme qui rit des flagellants, qui marque l'humanité au fer chaud, et qui la marque au front! Ce fut là une fatigante époque pour notre Diable. Il était peu habitué à être sobre et méchant. Il était censeur de sa nature; il se livrait volontiers au double libertinage du style et des mœurs; il était bouffon et jovial; il mordait, il n'égratignait pas! Il avait des colères, il n'avait pas de rancune; il était Rabelais, il n'était pas Voltaire; il fut Voltaire, il écrivit *Candide;* il recula devant Candide, comme il avait reculé devant les satires de Juvénal, et, pour se consoler, il écrivit le *Mariage de Figaro*. *Figaro*, c'est Asmodée à son plus haut degré d'esprit et d'audace; c'est Asmodée à son plus haut point de malice, Asmodée jeune, évaporé, brillant, qui nage dans l'air, qui éclate de rire, qui fait sa fortune, qui deviendra plus tard un bon

bourgeois quelque part. Mais, hélas! Asmodée n'eut pas le temps d'être bourgeois. Il passa le temps de son âge mûr dans une bouteille de magicien. Il vieillit dans cette bouteille, et il en sortit vous savez par quel caprice d'étudiant? C'est alors que nous l'avons vu bossu, bancal, en béquilles, marchant lentement, à cloche-pied comme le châtiment. C'était encore, comme je vous l'ai dit, un bon temps pour la peinture des mœurs; Asmodée arrachait le toit des maisons, montrait les hommes dans leur lit et les femmes avant leur toilette; Asmodée fut pourtant décent cette fois, comparé à ce que nous l'avons vu plus tard. Plus tard il s'est chargé d'une hotte de chiffonnier. Il a cherché les mœurs et les histoires dans tous les égouts de Paris. Naguères il était sur les toits brillants de lumières, nous l'avons vu dans les carrefours un falot à la main; le croc informe avait remplacé l'élégante béquille; autrefois il écrivait ses livres sur le dos de la Fiction, jolie prostituée aux cheveux parfumés, qui lui prêtait sa blanche épaule, accroupie à moitié, et souriant avec intelligence; le voilà qui change de caractère à présent, à présent c'est à lui à s'accroupir, le voilà les deux genoux dans la boue qui écrit ses tablettes sur la borne. Asmodée! véritable démon! spirituel fou! inépuisable critique! Même dans sa hotte il a trouvé des

choses charmantes, même sur la borne il a écrit des chefs-d'œuvre! Hélas! c'était encore le bon temps pour écrire; le pouvoir s'était déplacé, la cour s'était enfuie! Cette fois ce n'étaient plus les grands qui étaient les ridicules ou les vicieux; les ridicules et les vicieux c'était le peuple, car le peuple était devenu roi à son tour!

Mais aujourd'hui (j'en reviens à mon dire), aujourd'hui, après avoir usé de tous les déguisements, après s'être fait *ermite* comme tous les vieux diables, Asmodée que dira-t-il? Quelle peinture pourra-t-il faire de nos mœurs effacées? Aujourd'hui le vieux monde de la comédie a disparu comme ces îles de l'Océan que le volcan dévore et qui s'en vont rejoindre des continents inconnus. Aujourd'hui nous n'avons pas conservé un seul des vieux types. Aujourd'hui plus de pères avares, plus d'épouses crédules, plus d'enfants libertins et joueurs, plus de beaux Léandre qui se félicitent de ne pas payer leurs dettes, plus de valets de chambre camarades de leurs maîtres et compagnons de leurs débauches. Aujourd'hui l'adultère se cache comme une honte, on dissimule ses dettes comme un ridicule, on se cache pour aller jouer, on croit en Dieu par respect pour soi-même, on ne se ruine plus par respect pour les autres; aujourd'hui la grande dame est affable et bonne, sans aucun des ri-

dicules de madame d'Escarbagnas; la mère de famille est instruite sans être savante; la petite fille est innocente sans faire les questions d'Agnès. Aujourd'hui le fils de l'avare saluerait respectueusement son père dans la rue, la pupille de Bartholo ne parlerait pas familièrement au barbier de son tuteur; aujourd'hui M. Diafoirus n'aurait pas une pratique, M. Purgon serait montré au doigt, et si nous trouvions le malade imaginaire en notre chemin, nous en aurions pitié, nous lui offririons le bras, et avec l'air de l'intérêt nous lui dirions : *Comment vous portez-vous ?* Aujourd'hui nous escompterions à la Bourse tous les billets du Misantrope, nous enverrions aux galères tous les valets de Regnard, nous jetterions à Bicêtre le juge des plaideurs pour dix ans, madame George Dandin serait renfermée dans une maison de filles repenties pour le reste de ses jours, et monsieur son frère en aurait pour six mois de prison; aujourd'hui Chérubin serait au collége au pain et à l'eau; on ferait justice de tous ces caprices de poètes, de toutes ces exaspérations dramatiques, de toutes ces relations furibondes, nous ne croyons plus à tout cela depuis long-temps. Nous sommes des gens sensés, sévères, honnètes gens; nous avons vaincu même le ridicule, nous sommes tous tant que nous sommes, des bourgeois

gentilshommes qui avons profité de notre mieux du maître d'orthographe, du maître de philosophie, du maître de danse, voire même du maître d'escrime! Malheur donc aux rimeurs : il n'est plus le temps où le premier homme d'esprit qui voulait se moquer de tout en France, en avait le droit par cela seul qu'il avait de l'esprit. Il n'est plus le temps où les choses les plus sacrées étaient le partage du ridicule, les maris, les créanciers, les petites filles innocentes, les pères et les mères de famille, le respect dû à l'aïeul, le respect des lois, le respect de la patrie, toutes choses dont la vieille comédie avait abusé étrangement; nous avons été en ceci les plus coupables; nous avons osé rire nous tous à ces cruelles bouffonneries. Aujourd'hui ces bouffonneries sont surannées; nous n'en rions plus; le temps de cette plaisanterie cruelle est passé; nous nous marions, nous aimons nos femmes, nos enfants nous respectent; nous respectons les usuriers plus que personne autre, surtout nous payons nos dettes ou nous allons à Sainte-Pélagie si nous ne les payons pas; quant à la moquerie en public des vertus que nous pourrions avoir encore, c'est encore chose passée de mode; personne ne la souffre plus pour personne, même par les marquis.

Réveillez donc Asmodée aujourd'hui si vous

voulez, tirez-le de son inaction, faites-le agir et parler, sauf à ne rien prévoir de ses actions et de ses paroles. Mais encore une fois où es-tu, Asmodée? Quel enchanteur te retient encore? Dans quelle prison de verre te caches-tu? Brisez tous les flacons d'essences, débouchez à la toilette des dames les parfums les plus précieux; appelez Asmodée à haute voix! Asmodée ne répondra pas, Asmodée n'est plus nulle part; c'est qu'en effet Asmodée est partout; Asmodée n'est plus quelqu'un, Asmodée c'est tout le monde. Il n'y a plus de railleur en particulier, en revanche tout le monde étudie et corrige les mœurs; il n'y a plus de bouffon individuel, mais les censeurs généraux ne se comptent pas. C'est au moyen de cette révolution dans l'étude des mœurs que le nouveau Diable boiteux se tirera d'affaire avec nous, s'il s'en tire; c'est au moyen de la collaboration de tous qu'il écrira encore une fois l'histoire changeante de nos travers. Soyez-lui donc favorables, de grâce, reconnaissez-le sous sa nouvelle forme; vous l'avez connu analyse, analyse élégante et joviale; reconnaissez-le synthèse à présent, synthèse grave, décente, révérencieuse. Nous entrons encore une fois dans une nouvelle manière de peindre les mœurs. Ne pouvant pas avoir de comédie à un homme tout seul, nous nous mettons plus de cent pour en

faire une; qu'importe qu'on soit cent ou qu'on soit deux? c'est même chose pour l'unité; si l'unité y perd, l'intérêt y gagnera; si nous y perdons Asmodée, nous y gagnerons de grands noms qui viendront sous son manteau et sans sa béquille, confier à l'histoire contemporaine ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont appris de notre civilisation moderne si heurtée, si variée, si indécise, dont le caprice le plus innocent a été une révolution.

Jules JANIN.







LE PALAIS ROYAL.



Parcourez les principales villes de l'Europe, vous y verrez des cathédrales gothiques, des jardins et des palais auxquels Paris et les autres villes de France auront à opposer des monuments de même genre; remontez aux temps anciens; embarquez-vous sur le vaisseau d'Anacharsis, vous visiterez la Grèce dans sa splendeur, et lorsque vous aurez admiré les Propylées, le temple de Thésée et le Parthénon, la nouvelle Athènes pourra mettre en regard de ces édifices son Panthéon, son Louvre, sa Bourse et son église de la Madelaine; mais nulle part vous ne

[redacted]

retrouverez un Palais-Royal, ni rien qui lui ressemble.

Venez-vous le voir pour la première fois, et le voulez-vous dans tout son éclat? C'est au milieu d'une belle soirée du mois de juillet que nous entrons dans ce séjour de la féerie; la chaleur a rempli les allées de promeneurs, et garni tous les bancs de pierre d'habitués assez économes pour n'aimer à respirer le frais que sur des siéges exempts de tributs. Vis-à-vis, des rangées de chaises, qu'une redevance légère n'empêche point d'être toutes occupées, sont adossées aux grilles des deux rectangles qui enferment chacun une pelouse vierge dans une ceinture de fleurs, et dont on a fait les parterres de Diane et d'Apollon placés au centre sur des piédestaux. D'autres chaises, disposées en cercle, entourent le bassin qui sépare les deux parterres, et d'où s'élance une gerbe d'eau considérable pour retomber en fleur de lis non encore proscrite. Là viennent humer une poussière humide, ceux dont la fraîcheur de l'atmosphère n'attiédit pas suffisamment l'haleine, tandis qu'à l'extrémité de l'un des carrés, une aspiration plus active et des substances moins vaporeuses humectent les gosiers tout-à-fait brûlants.

En cet endroit, une multitude de guéridons verts supportent, pour les convives des deux

sexes assis alentour, des plateaux couverts de glaces pyramidales diversement colorées, et sur lesquelles la cuiller de vermeil façonne sans cesse de nouveaux angles qu'elle déforme aussitôt, jusqu'à ce que la base elle-même soit prête à disparaître. Les attitudes, les causeries bruyantes et les rires des gourmets, les cris et l'empressement des garçons qui les servent, les arbustes fleuris dont les caisses établissent les limites latérales de la salle des rafraîchissements, les brillants reflets de la rotonde qu'on imaginerait ressembler à un kiosque oriental, le mouvement non interrompu de la foule plus ramassée ici qu'ailleurs, qui va, vient, se croise, et circule en tout sens, forment un spectacle des plus pittoresques et des plus animés. Aux premières atteintes du froid, toute cette activité disparaît, mais elle ne fait que se déplacer, et on la retrouve dans les galeries. Alors le foyer d'un théâtre royal, pendant l'entr'acte qui succède à une première représentation, n'offre pas un coup d'œil plus éclatant ni un aspect plus agité que la galerie d'Orléans enfermant un monde de promeneurs sous son immense dôme de cristal... Cependant, depuis des heures entières, la population laborieuse des faubourgs est livrée au sommeil; les rues plus centrales sont silencieuses et abandonnées à la seule clarté des réverbères; vous croi-

riez la ville complétement ensevelie dans le repos; mais, en approchant du Palais-Royal, vos yeux et vos oreilles s'étonnent, vos sens, déjà engourdis, se réveillent, et, arrivé dans l'enceinte, vous la trouvez encore pleine de vie et resplendissante de lumière; c'est le cœur qui reste chaud longtemps après que les extrémités sont devenues froides.

Depuis qu'on a découvert le moyen de donner un fluide invisible pour aliment à la flamme, et de conduire le gaz dans des tuyaux, comme l'eau de la Seine, pour le répandre en flots lumineux jusqu'au sommet des édifices, le Palais-Royal a reçu un éclat nouveau qui ne permet point de comparaison avec son éclairage d'autrefois. Plus de deux cents jets d'une lumière aussi limpide qu'abondante, plus douce, plus égale et plus vive en même temps que son ancienne et ignoble rivale, dessinent les cintres d'un même nombre d'arcades et versent un jour pur sous les portiques. A cette clarté vient se mêler celle des magasins qui s'échappe par des issues dix fois plus nombreuses; elle glisse, s'étend et rayonne sur les étalages où tout est acier, or, soie, argent, cristal ou pierres précieuses; mille feux en jaillissent et sont réfléchis par les surfaces d'acajou poli ou les parois de glace étamée; car le nombre de glaces qui ta-

pissent le Palais-Royal, à tous les étages, est incalculable; l'étranger, ébloui, se demande si du rez de chaussée jusqu'au faîte, le Palais-Royal ne serait pas tout entier un bazar, et s'il existe une partie secrète et invisible où la population qui l'habite puisse goûter les douceurs du sommeil.

En effet, l'Industrie a tout envahi dans ce palais: au-dessus des magasins, des salles de bains, de jeux, de restaurants, de billards, d'estaminet, de lecture, d'exhibitions, occupent le premier; et les étages supérieurs semblent appartenir à des artistes de tout genre, peintres, graveurs, dentistes, coiffeurs, etc., et à un certain nombre de sultanes que la sévérité de la police oblige à ne contempler, pendant le jour, le théâtre de leurs conquêtes que par la fenêtre. Aucune famille bourgeoise ne saurait y fixer son domicile; on n'habite point le Palais-Royal comme un autre lieu, on ne l'habite pas si l'on n'est marchand, car c'est à être marchand que s'y borne presque toute l'existence; quiconque vient s'y établir renonce aux commodités et aux agréments domestiques, aux doux charmes de l'intérieur et au plaisir proprement dit d'être chez soi; au contraire, partout le public est chez vous, on se resserre, on se rétrécit, on s'amincit, pour

[redacted]

ainsi dire, afin de laisser plus de place à la marchandise et aux acheteurs; on n'est point là pour vivre, mais pour vendre. Aussi quelle parcimonie et quelle exigence dans la concession du moindre espace! Le seul droit de la location des chaises, dans le jardin, rapporte trente-deux mille francs par an au Roi-citoyen et propriétaire.

Tous les magasins sont consacrés, dans ce riche bazar, aux objets de luxe et aux brillantes superfluités. Vainement y chercheriez-vous les gros meubles et la plupart des ustensiles de ménage; ils en sont exclus, non-seulement parce qu'ils exigeraient des locaux trop spacieux, mais parce que le Palais-Royal n'est point le bazar des Parisiens; c'est se tromper que de donner le nom d'habitants de ce lieu aux locataires qui en sont les simples desservants; il semble qu'ils aient été commis par leurs compatriotes pour étaler aux yeux des étrangers tout ce que le génie culinaire a imaginé de plus savoureux; tout ce que les soins de la culture produisent de plus beau, de plus exquis, de plus suave; tout ce que les arts exécutent, en tout genre, de plus parfait. Le commerce, la mode, les saisons et même les heures courent sans cesse de magasin en magasin pour y faire entrer la nou-

veauté sous toutes les formes, et le Palais-Royal est à tous les instants une école de goût pour les autres marchands de la capitale.

Il est des notabilités, et je le dis, des réputations européennes dont la réunion sur un si petit espace vous surprendrait : « Vous êtes grand comme le monde, » disait Kléber à Bonaparte; à quoi donc comparer le Palais-Royal qui renferme en son giron tant d'illustrations du premier ordre? Soit que le gastronome sans argent se plaise à promener un odorat exercé par le jeûne, et plus subtil que le flair du meilleur chien de chasse, sur les émanations de ces comestibles recherchés dont le fumet se donne *gratis* aux passants ; soit que le riche gourmand veuille se cautériser le palais avec ces jus délicieux qu'il faut servir chauds et humer comme on les sert; soit enfin que le mondain opulent appelle autour de lui comme avec une baguette magique, le luxe sous tous les travestissements et toutes ses séductions, partout s'offrent la perfection, le génie et les grands hommes. Combien de pages ne réclamerait pas chacune de ces gloires? le temps et l'espace permettront peut-être un jour de les passer en revue; qu'on sache bien, en attendant, que chaque magasin du Palais-Royal est une renommée. Sans doute il y a aussi de l'éclat au dehors et des noms

dignes d'être enviés; mais les châteaux modernes que l'on admire dans les environs de Paris, n'empêchent point que l'enceinte de ses murs n'enferme seule la ville des palais.

Pourquoi une sorte de pudeur aristocratique m'interdirait-elle de suivre la civilisation où il lui plaît de prendre un nouveau cours, et de franchir le seuil des restaurants à deux francs par tête? Il faut bien le dire, l'existence des cartes secondaires s'est évanouie devant les *prix fixe*. Pourrais-je offrir à mes lecteurs un spectacle plus digne d'intérêt que de lui montrer, dans des salons richement ornés, deux cents convives dont l'appétit visible est aux prises avec les quatre plats au choix qu'a précédés le potage et que le dessert doit couronner? Ils verront fréquemment cet appétit *croître en allant*, comme la colère et la renommée, s'égarer dans les suppléments, se perdre au milieu des entremets sucrés et des vins fins, et puiser dans les accessoires d'un dîner économique les éléments de la carte à payer d'un dîner au *Rocher de Cancale*.

C'est de là que sort en grande partie cette foule active de promeneurs que l'on voit vers sept heures inonder les cafés, ou avide de renouveler d'abord l'oxigène de leurs poumons après un repas trop complet, tournoyer devant la Rotonde, et agi-

ter l'importante question de savoir où s'achèvera leur soirée ; ce point central leur permet en effet toutes les directions, et place à leur proximité tous les autres lieux de promenades et de divertissements. Voyez-les en ce moment ; ils se livrent à un exercice préliminaire nécessité par l'impulsion digestive ! Ils ne font pas plus d'attention que les autres hommes qui s'occupent, au milieu d'eux, d'affaires politiques ou de spéculations industrielles, aux femmes rangées sur une triple ou quadruple ligne de chaises, comme un beau front de bataille. Celles-ci, pour la plupart, accompagnées de leurs maris, viennent bien réellement chercher le frais, et goûter le délassement du repos plutôt que solliciter des hommages, dans un lieu où les hommes paraissent tant affairés : aussi n'y voit-on jamais figurer ni les petites-maîtresses en titre, ni les fashionables de l'ancien boulevart de Gand.

La physionomie particulière du Palais-Royal ne se forme donc pas seulement du brillant assemblage des richesses que j'ai décrites, mais aussi du genre de public qu'elles attirent et pour qui elles sont faites. Les vrais habitants du Palais-Royal, qu'il est temps de désigner, sont précisément ceux qui n'y couchent pas, ceux auxquels il peut offrir toutes les jouissances, excepté

un refuge pour le sommeil; du moins il n'y existe pas d'hôtels garnis.

Tout ce qui n'a point à Paris une existence régulière, complète et stable, vient se fondre et faire nombre parmi le public spécial du Palais-Royal. L'observateur y reconnaît pêle-mêle les étrangers de tous les pays, les voyageurs de tous les départements, les célibataires, les étudiants, les réfugiés, les officiers en congé ou à demi-solde, les intrigants, les agitateurs politiques, enfin quiconque attend du hasard et d'une rencontre heureuse un repas, une entrée au spectacle ou une soirée agréable.

On imagine facilement de quelles rencontres imprévues et bizarres la *Rotonde* doit être le théâtre. Combien de fois, sous l'empire et même sous la restauration, n'a-t-on pas vu des frères d'armes, l'un revenant d'Espagne et l'autre de Moscou, se retrouver à la Rotonde, et s'y presser les mains en roulant des larmes sous leurs paupières. Je pourrais citer les noms de deux personnes qui, au moment de se séparer à Pondichéry, se donnèrent rendez-vous à trois ans de là, jour et heure fixes, à la Rotonde, et eurent le bonheur, au jour et à l'heure indiqués, de se précipiter dans les bras l'un de l'autre. On part pour faire le tour du monde, et l'on se retrouve

à la Rotonde. Que de milliers de gens, si on la supprimait, resteraient souvent la bouche béante au moment d'indiquer un rendez-vous!

Un amateur qui avait fait ses délices, pendant huit ans, des galeries du Palais-Royal, et qu'une série de malheurs avait forcé de se réfugier au pied des Pyrénées, interrogé un jour par un passant qui lui demanda où conduisait la route qu'il suivait, répondit très-naïvement : *au Palais-Royal*. Il disait vrai; car c'est à ce point qu'aboutissent les grandes routes de toutes les capitales de l'Europe; et si l'on était tenu de dire toujours le fond de sa pensée aux gendarmes, il n'est pas d'étranger, arrivant sur la terre de France, qui, sommé de déclarer le lieu de sa destination, ne nommât le Palais-Royal, comme l'objet le plus pressant de sa curiosité.

Les salles de jeux qui subsistent encore au Palais-Royal, et les femmes qu'on en a renvoyées, n'ont pas été, peut-être, inutiles à sa splendeur, et ont dû long-temps attirer les étrangers, les uns comme acteurs, les autres comme simples curieux. Combien de malheureux, encore aujourd'hui, sont victimes du plus funeste de ces appâts, de celui que le budget protége contre la morale! Il n'y a pas d'armurier au Palais-Royal; mais Lepage demeure tout auprès. Souvent un joueur désespéré, craignant de hasarder sur le tapis vert

[redacted]

sa dernière ressource, entre chez lui par précaution avant que de monter au *cent treize;* alors il fait son va-tout avec assurance, et une détonation, bien connue du voisinage, annonce la fin de la partie. J'achevais, l'hiver dernier, un couplet de vaudeville, chez un de mes amis, lorsque le bruit d'un coup de pistolet me fit tressaillir: « Ne vous dérangez pas, me dit-on, ce n'est rien, sinon probablement l'arrêt d'une *rouge* ou d'une *noire* qui s'exécute. » J'ouvris la fenêtre, et cette conjecture se trouva vraie. Un jeune homme qui sortait d'une maison de jeu avait escaladé la grille d'un parterre et s'était tué sur le gazon.

Une longue possession semblait avoir lié, d'une manière inséparable, l'existence des courtisanes à celle du Palais-Royal; contraste étrange! on reprochait au duc de Chartres d'avoir spéculé sur le vice, et les marchands se plaignent aujourd'hui, du moins on l'assure, que son fils l'ait exilé. Il est assez curieux de se représenter de nos jours ce genre de femmes telles que nos pères les ont vues, les cheveux crêpés et recouverts de larges coiffes gaufrées à gros plis, en *karaccos*, en petits casaquins et en paniers. Il devait se trouver sous ces costumes étranges, des figures charmantes. Nous les avons vues, pour nous, dans la simplicité piquante des habillements modernes, répandues au café Montansier, qu'un petit

théâtre, succursale du Gymnase, vient de remplacer; au café des Aveugles, abandonné désormais, et que la garde impériale faisait vivre; au caveau du Sauvage, dont le tambourin étonne toujours l'oreille du passant, et où Borel, après Fitz-James, faisait aussi parler le ventre; enfin, aux principaux abords du Palais. Elles animaient tout, et imprimaient à tout, par leur présence, une empreinte de volupté, très-différente sans doute de celle que la Vénus pudique peut inspirer, mais qui convenait parfaitement au plus grand nombre des habitués, et se gravait dans l'esprit des étrangers comme le trait le plus saillant alors de la physionomie du Palais-Royal. Cependant les vraies sultanes de ce sérail public se tenaient sous les galeries de pierre; attirant les regards par l'éclat ambitieux de leur parure, et par la nudité des charmes que les femmes du grand monde ne dévoilent aussi complétement qu'au bal ou à l'Opéra. Elles excitaient même dans certaines classes de leur sexe une vive curiosité, que les maris ne manquaient pas de prendre assez mal.

L'empire exclusif du Palais-Royal est donc demeuré aux femmes honnêtes que les filles en avaient long-temps exclues, tandis qu'autrefois elles se contentaient de le partager.

Cette réforme date de deux ou trois ans et a donné au Palais-Royal un aspect plus décent, des

habitudes plus bourgeoises; on le quitte plus tôt, on y ferme les boutiques et on s'y couche de meilleure heure. Ne cherchons pas si les mœurs en ont profité. Ce qui se passe ailleurs n'est pas de notre ressort. Nous ne sortons pas du Palais-Royal.

Après cette grande révolution, il en restait, pour l'embellissement du Palais, deux autres également difficiles à accomplir. L'une consistait à faire rentrer dans l'encadrement des pilastres intérieurs les devantures des magasins en saillie, afin de rendre à l'architecture sa régularité; l'autre à remplacer par cette superbe galerie construite aujourd'hui entre une double colonnade, les célèbres et ignobles *galeries de bois*, désignées d'abord sous le nom de *Camp des Tartares*, et un des mille exemples de ce provisoire devant lequel passent des générations. La première s'opéra sous l'édilité de M. de Belleyme, et il fallut toute la fermeté de ce magistrat pour donner gain de cause au Vitruve de monseigneur contre les enseignes, les lanternes, les écussons, les tableaux et les façades en relief qui rétrécissaient et obstruaient les galeries. Combien de réclamations il a fallu braver aussi pour accomplir la seconde! on en triompha néanmoins; mais qui dira les angoisses des malheureux locataires toutes les fois qu'ils aperce-

vaient l'architecte M. Fontaine, montrant au prince entrepreneur l'aspect repoussant de ces baraques, et discutant avec son altesse sur des plans et des devis? Chacun se demandait où porter des pénates établis depuis quarante ans sous ces toits de planche; car, par un bonheur inconcevable, ces échoppes que la plus légère négligence suffisait pour incendier, avaient toujours échappé aux flammes au milieu des cloisons et des quinquets, des livres et des chaufferettes, et ce qui était pis, d'une population de modistes, dont la prudence n'était nullement le trait distinctif.

Je n'ai point, certes, le dessein de rappeler ici les gloires éclipsées du Palais-Royal, mais il en est une que l'on ne me pardonnerait point de passer sous silence : qu'est donc devenu le café des *Mille Colonnes?* Hélas! que sont devenues Babylone et Ninive! et que deviendra Paris après le colera? Je le sens bien, la première question en dissimule une seconde; à celle-là du moins je puis répondre : Eh bien! la belle limonadière est à Neuilly comme Charles X à Holy-Rood, méditant sur les grandeurs passées, mais son exil est volontaire, ses méditations sont toutes d'agréables souvenirs, sa demeure lui appartient, son trône n'a point été renversé par une révolution, la mode a soufflé dessus et il s'est évanoui.

[redacted]

Capricieuse! ce sont là de ses jeux. Reine de comptoir, la belle limonadière est rentrée dans la vie privée au même village d'où une princesse est sortie pour devenir reine de France!.. La plus heureuse, me demandez-vous? Qui sait?.. N'aimez-vous pas le bonheur domestique et ne trouvez-vous pas bien douce l'existence de celle qui commença par être la modeste et brillante souveraine du *café du Bosquet?* Je le dis en confidence à mes lecteurs, la semaine dernière je me suis trouvé avec elle en vis-à-vis dans une Caroline. Un de mes voisins l'a reconnue et a sollicité la faveur de payer sa place, innocente galanterie dont elle s'est mise à sourire; elle se rappelait en ce moment tous les hommages qu'elle avait reçus sur le trône d'un des frères de Napoléon! Ce trône, on ne l'a point encore oublié, avait été mis à l'encan, et une spéculation toute commerciale y fit asseoir la beauté sans diadème.

J'ai présenté, dans le début de cet article, le tableau du Palais-Royal sous les prestiges de l'illumination qui s'y répète chaque soir; il serait peu intéressant de le montrer le matin lorsqu'il n'est encore que le domaine des écoliers, des enfants et des bonnes. Cependant, vers dix heures, il commence à s'animer. Les lecteurs de journaux arrivent et s'amassent autour de ces petits pavillons à toit doré, dans l'un desquels

Perustault a placé son quartier-général, dont il sort à chaque instant pour des rondes nouvelles, et va, jetant ses regards de côté sur les feuilles qu'il rencontre dans les mains de lecteurs trop à l'écart, afin de les engager, s'il reconnaît son estampille, à vouloir bien graviter autour de son kiosque. Les cafés s'emplissent aussi tandis que les restaurants, auxquels ils ont complétement ravi le privilége des déjeuners à la fourchette, restent encore déserts; bientôt les commis de commerce, les gens d'affaires, et les gens affairés, sillonnent les allées dans toutes les directions; déjà les oisifs flaneurs, et un attroupement quotidien de trois ou quatre cents personnes, vers un point fixe, indiquent aux passants que midi va sonner. Plût à Dieu que les canons du monde entier fussent pareils à l'artillerie du Palais-Royal, et que leur détonation n'eût jamais causé d'autre mal que le tressaillement léger dont quelques demoiselles de comptoir, et plusieurs marchandes trop nerveuses, ne peuvent triompher malgré l'habitude! Pendant les cinq minutes qui précèdent l'explosion, la plupart des assistants tiennent leurs montres en évidence, ceux qui n'en ont point regardent les autres, et il y a un moment d'attente solennelle, quelquefois même on semble douter de la puissance du

canonnier... Le coup part; et aussitôt les uns avancent ou reculent leurs aiguilles; et d'autres, avec une petite nuance d'amour-propre, font tout haut l'éloge de leur horloger; chacun va semer bénévolement l'heure officielle sur son chemin, et le groupe serait entièrement dispersé s'il ne restait les badauds qui sont venus voir de quelle manière s'y prend le soleil pour mettre le feu à la poudre, et les retardataires qui, pendant un quart d'heure, se chargent de répéter à tout venant que le canon est parti. Ce serait prendre un soin superflu que d'indiquer le carré où ce canon est placé; ce ne peut être évidemment que dans le carré d'Apollon, puisque c'est lui qui le tire.

Je ne saurais terminer ce que j'avais à dire sans faire remarquer que le Palais-Royal a toujours été et doit rester le centre des mouvements politiques populaires; c'est une conséquence de sa situation et de la nature de ses habitués. Ainsi, la plupart des cafés s'y recommandent à leurs clients par quelque souvenir particulier: le café de Foy, par les discours de Camille Desmoulins, saisissant avec tant d'énergie l'insurrection dans l'âme du peuple; le café de Chartres, par les luttes violentes des deux cocardes *verte* et *blanche*, et ensuite des *Mon-*



tagnards et des *Girondins;* le café Montansier, par les orgies patriotiques des *cent jours* et les vengeances du retour de Gand; le café Lemblin, par l'affluence constante, sous la restauration, de la jeunesse libérale et des militaires proscrits; enfin le café Valois, comme le sanctuaire des têtes éternellement blanchies par la poudre de l'ancien régime. C'est au Palais-Royal que s'ouvrit le premier club, et c'est là aussi que tinrent plus tard leurs conciliabules les jeunes contre-révolutionnaires qui auraient voulu pousser la réaction du mois de thermidor à des excès non moins déplorables que les excès dont elle avait arrêté le cours.

Le mois dernier, un vieillard qui a servi dans les gardes suisses de Louis XV était revenu voir Paris dont il était absent depuis 1780, car la France n'est point son pays; je le conduisais, et nous approchions du Palais-Royal : « Allons d'a« bord, me dit-il, sous l'*arbre de Cracovie*, nous « y lirons les journaux et je serai charmé d'ap« prendre des nouvelles des Polonais, là où mon « cœur battait pour eux il y a bientôt soixante « ans »; mais l'arbre avait été abattu peu d'années après le partage de la Pologne, avec l'allée entière de marronniers plantés par le cardinal de Richelieu dans toute la longueur du jardin; il

était le plus beau de tous et remarquable par l'étendue de son feuillage. Autour de cet arbre se réunissaient les lecteurs du *Courrier de l'Europe* et de la *Gazette de Leyde*, à peu près les seuls journaux du temps, et mon bon vieillard m'en montra la place vis-à-vis le café de Foy. D'autres arbres verdissaient sous lesquels on lisait d'autres journaux. Mais la sympathie de la France pour nos braves frères du Nord vivait toujours.

Les vicissitudes des édifices ou plutôt de l'amas d'édifices que comprend tout l'ensemble du Palais-Royal feraient le sujet d'une longue histoire; je me bornerai à dire qu'il fut commencé et achevé par deux architectes de la même ville, par Jacques Lemercier, architecte du cardinal de Richelieu, et M. Fontaine, architecte de la maison d'Orléans, l'un et l'autre nés à Pontoise. Combien de fois n'a-t-on pas vu ce dernier et son royal client discuter vivement sur les toits, et tenir conseil sur un faîte d'où le prince n'aspirait pas à descendre? Si l'art de bâtir servait d'apprentissage à l'art le plus élevé, je laisse à penser quel présage on pourrait tirer du goût, de la splendeur et de la belle harmonie du palais de la rue Saint-Honoré.

Je me contenterai aussi, pour satisfaire la cu-

riosité du lecteur sous un autre rapport, de faire connaître brièvement les habitants de ce palais, depuis sa fondation; ce furent, après Richelieu qui l'avait fait continuer sous le nom de *Palais Cardinal*, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, alors âgé de cinq ans, et qui se laissa tomber un jour dans le bassin du petit jardin appelé *Jardin des princes;* puis Henriette d'Angleterre; Philippe d'Orléans, chef de branche de ce nom et frère de Louis XIV; Philippe le régent; Louis, duc d'Orléans, son fils; Louis-Philippe, et au moment de la révolution Louis-Philippe-Joseph, l'un père et l'autre grand-père du roi Philippe Ier. Le tribunat l'occupa pendant la république; on ne sut qu'en faire sous l'empire; et la bourse, ainsi que le tribunal de commerce, son satellite inséparable, furent établis provisoirement au rez de chaussée vis-à-vis le grand escalier, pendant qu'on leur construisait un des plus beaux édifices de notre architecture moderne. A la rentrée des Bourbons, la famille d'Orléans reprit le palais qui était son apanage; Lucien s'y installa *durant les cent jours;* et enfin après avoir été sous les quinze années de restauration la demeure de la branche collatérale des Bourbons, il a été pendant dix-huit mois l'hôtel provisoire de la royauté simple ci-

toyenne ; mais un trône au milieu des magasins les éclipsait trop ; les gens affairés, obligés quelquefois à de longs détours, n'ont point trouvé commode d'avoir un roi sur leur passage ; Louis-Philippe l'a senti lui-même, et à l'heure où je trace ces lignes la dynastie du Palais-Royal a emménagé au palais des Tuileries.

É. ROCH.







LE

BOURGEOIS DE PARIS.



Au milieu de cette population immense qui fourmille dans nos rues, qui se heurte sur nos trottoirs, qui s'entasse dans les cellules habilement distribuées de nos maisons nouvelles, il devient difficile de retrouver la race primitive, de reconnaître les traits de la famille indigène. On a beaucoup écrit contre la centralisation ; et, dernièrement encore, il est parti de la métropole des colonies de publicistes, qui sont allées s'établir en province pour demander des libertés

locales, et travailler de loin à la destruction de ce foyer dévorant où ils ont puisé leur ardeur. Mais si la centralisation a profité aux intérêts matériels de Paris, considéré comme l'hôtellerie générale de toutes les ambitions et l'entrepôt de toutes les faveurs, qui pourrait dire que le caractère moral des Parisiens n'en a pas souffert? Où est-il, je vous prie, l'habitant classique et traditionnel de la grande cité, perdu dans cette cohue d'existences parasites, que le besoin de croître et de prospérer a transplantées parmi nous? Tandis qu'il végète inconnu, sa réputation reste chargée de tous les ridicules que lui envoient les quatre-vingt-trois départements. L'étranger, qui en fournit bien aussi sa part, pourra-t-il distinguer, dans ce mélange confus des mœurs, ce qui appartient au bourgeois de Paris, type précieux, qui risque de s'effacer comme la monnaie de l'ancienne monarchie? Tirons-le promptement de la foule, rendons-lui ses formes et ses contours, rétablissons cette empreinte originale et naïve que le temps a modifiée sans la détruire. Pour cela, nous ne devons ni chercher trop haut, ni fouiller trop bas. Aux deux extrémités de la fortune, de la civilisation et de la politesse, il se fait une fusion mystérieuse, ici de manières élégantes, de goûts délicats, de prétentions aristocratiques, là d'ha-

bitudes grossières, d'entraînements stupides, de passions rudes et sauvages, où l'on ne peut suivre la trace des origines diverses. Plaçons-nous au milieu, toujours au milieu; là est le bourgeois de Paris, tendant la main à ceux qui sont au dessous; s'il s'élève, il dégénère.

Le bourgeois de Paris a passé la quarantaine. Avant cet âge, la tutelle des parents sous les yeux desquels on vit, la modicité du revenu, le long servage de l'éducation, de l'apprentissage, du noviciat en tout genre, puis les soins continuels et les appréhensions journalières d'un établissement encore incertain, ne permettent pas cet aplomb, cette confiance en soi-même, cette liberté de mouvements dont on a besoin pour prendre rang parmi les hommes de la cité. D'ailleurs, il faut absolument que le bourgeois de Paris raconte : c'est une condition de son existence, une nécessité, et fort heureusement un plaisir. Il doit à sa famille, à ses amis, à sa clientèle, le récit de ce qui s'est passé, depuis trente ans au moins, non-seulement dans son quartier, mais dans l'intérieur de ces murailles qui forment son monde, au-delà desquelles il ne voit que des pays alliés, des voisins avec qui l'on fait le commerce. S'il n'a rien à dire sur la prise de la Bastille, sur les journées de fructidor, de thermidor, de vendémiaire, il n'a pas

de considération, pas d'autorité; et comme, dans cette agitation des affaires qui partage tout son temps avec le sommeil, le bourgeois de Paris ne lit guère, il faut bien qu'il ait vécu, que sa tête se soit meublée de faits par les émotions de chaque jour, qu'il ait fait provision d'événements en dépensant ses années. Conclusion; le bourgeois de Paris n'a pas moins de cinquante ans. Celui qui peut dire les fêtes données en 1770 pour le mariage du dauphin, et les accidents qui ont fait présager si infailliblement les malheurs de Louis XVI, celui-là est un bourgeois émérite, un notable, une supériorité sociale à trois maisons de distance.

Le bourgeois de Paris est d'une taille médiocre, avec un embonpoint prononcé. Sa figure est habituellement riante, et vise tant soit peu à la dignité. Il a des favoris qui font légèrement le crochet à la hauteur de la bouche. Il est bien rasé, propre dans sa mise. Ses habits sont larges, étoffés, sans aucune affectation des formes que la mode emprunte aux caprices. Des peintres ignorants l'affublent toujours d'un parapluie; c'est un des plus grossiers préjugés que la malveillance et l'esprit de parti aient jamais répandus. Le parapluie appartient aux rentiers, aux employés, c'est-à-dire, aux invalides et aux eunuques de la société industrielle. Le bourgeois

de Paris a une canne, pour se donner un maintien, pour chasser les chiens et menacer les polissons. Mais il ne craint pas le mauvais temps; s'il vient à pleuvoir, il prend un fiacre, et il l'annonce d'un air satisfait. Il faut avoir entendu un bourgeois de Paris dire en partant : « S'il « pleut, je prendrai un fiacre, » pour savoir tout ce que le progrès des jouissances publiques peut mettre de contentement et de sécurité dans le cœur d'un homme qui a le moyen de se les donner.

Le bourgeois de Paris est marié, quoi qu'on en ait dit, marié comme l'étaient ses père et mère, ainsi qu'il appert de son extrait de baptême inscrit à la paroisse Saint-Eustache. A Paris plus qu'ailleurs sans doute, et aujourd'hui plus que jamais, il existe une nuée de célibataires par goût, par raison, par tempérament, par calcul, par système; espèce de Bédouins qui font la guerre aux ménages, qui se nourrissent de rapine, qui vivent dans le bruit et meurent dans l'isolement. Mais ceux-là se retranchent eux-mêmes de la notabilité civile. Dans leur jeunesse, ils peuvent fournir d'agréables danseurs, des joueurs hasardeux, des colporteurs amusants de lazzi et de nouvelles, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'honneur d'une jalousie; vieux, ils ne sont plus que des complaisants pour qui l'on ne fait

aucuns frais d'égards, et leur chance la plus heureuse est de s'asseoir de temps en temps au repas d'un ancien ami, entre les deux enfants, pour éviter le nombre fâcheux de treize à table.

J'ai dit les deux enfants; car le bourgeois de Paris a des enfants. Il en a deux, pas plus; c'était ce qu'il voulait, et « il s'est arrêté là. » C'est une phrase qu'il répète souvent, et à laquelle sa femme a fini par s'habituer. Or c'est ici qu'il faut parler de sa compagne. Elle n'a jamais été belle, ses traits manquent d'ensemble et de régularité; mais on s'est accordé à la trouver jolie. On raconte encore l'effet qu'elle produisit sur la foule des curieux le jour où elle descendit d'un remise devant la petite porte de l'église Saint-Roch. Elle était alors plus mince, mais non plus fraîche ; lui, il était jeune, alerte, svelte et frisé. Ce fut un beau mariage : la croix d'or, les fauteuils de velours cramoisi, achetés par la fabrique dans le mobilier de quelque prince déchu ! Il y eut aussi une noce brillante chez Grignon, où l'on entrait alors par une grande cour. Il se passe peu de dimanches où le mari ne ramène dans la conversation quelque réminiscence de cette heureuse journée, et toujours avec un redoublement de tendresse pour celle qu'il se félicite à chaque moment d'avoir épousée. Car le bourgeois de Paris respecte sa femme tout natu-

rellement, par instinct; l'étude la plus savante ne lui aurait appris rien de mieux.

De méchantes langues disent qu'elle a été coquette, et que, l'âge plus mûr survenant, elle a pris ses précautions pour ne pas arriver à la vieillesse sans un doux souvenir. Et qu'importe au bourgeois de Paris? Si la chose est vraie, il n'en a rien su; sa vie n'a pas été troublée, rien n'a été dérangé dans son ménage, dans ses habitudes, et il n'a pas cessé un instant de répéter les vieux quolibets du théâtre sur les maris trompés. Sa femme est au logis quand il rentre. S'il est obligé de l'attendre, il la voit revenir chargée de petites emplettes, où il se trouve presque toujours quelque chose pour lui. Elle lui verse de la tisane quand il est enrhumé, et elle se tait lorsqu'il parle. De plus, la femme du bourgeois n'est pas seulement la mère de ses enfants; c'est aussi son conseil dans les affaires d'intérêt, son associé, son teneur de livres; il ne fait rien sans son avis; elle sait le nom de ses correspondants, de ses débiteurs. Lorsqu'il est d'humeur gaillarde, il l'appelle son ministre de l'intérieur, et s'il est incertain sur l'orthographe d'un mot, il l'interroge; car elle est savante, elle a été élevée dans un pensionnat.

Parlons de ses enfants. Je ne sais pas bien le nom de sa fille; il y en a de si jolis dans le

catalogue des romans. Elle sort de pension; elle a un piano; elle dessine; elle a appris tout ce qu'il lui faudra oublier quand elle entrera en ménage pour continuer la vie obscure et simple de sa mère. Son fils s'appelle Émile; c'est un hommage rendu à la mémoire de J.-J. Rousseau. Il est peu de familles dans Paris où l'on ne trouve un Émile, qui a été mis en nourrice, promené par une bonne, confié, lui deux cent vingtième, à l'éducation du collége. Émile a eu le bon lot; on s'est occupé de lui. Il a le travail facile, l'intelligence éveillée. C'est sur lui que l'on compte pour augmenter le relevé annuel des succès obtenus au concours. Aussi le jeune homme est-il choyé, caressé par ses maîtres. De tout cela, il revient au bourgeois de Paris une nouvelle dose de bonheur. Il se voit renaître avec joie dans l'héritier de son nom. Il le laisse causer, il admire son petit babillage de pédanterie, il s'enorgueillit de ne pas le comprendre. Il ne se souvient de son autorité que lorsque l'écolier téméraire se jette sur le terrain de la politique. Car le drôle tourne au républicain. Il lit en cachette les journaux du mouvement, comme nous, enfants de l'empire, nous lisions les romans de Pigault-Lebrun. C'est d'ailleurs le beau moment pour l'érudition paternelle, pour l'historique de la Terreur. L'orage passé, on

s'occupe de son avenir. Puisqu'il montre de l'esprit, il faudra le faire commissaire-priseur. Si cela va jusqu'au talent, il sera avoué. Car chaque génération de la bourgeoisie veut monter d'un degré; c'est pour cela qu'il y a encombrement au haut de l'échelle.

J'ai touché à l'opinion politiquc du bourgeois de Paris. Nous voici au développement le plus important de son caractère. D'abord, il aime l'ordre, il veut de l'ordre, il dérangerait tout pour avoir de l'ordre; et l'ordre, pour lui, c'est la circulation régulière et facile des voitures ou des piétons dans les rues; ce sont les boutiques étalant au dehors leurs richesses, et répandant, le soir, sur le pavé, la lueur du gaz qui les éclaire. Donnez-lui cela; qu'il ne soit pas arrêté dans son chemin par d'autres groupes que ceux qui entourent les chanteurs, ou qui contemplent les dernières tortures d'un chien écrasé; que son oreille ne soit pas frappée par des cris inaccoutumés, par ces clameurs épaisses que jette la foule en se ruant; qu'il ne craigne pas de voir tomber à ses pieds un réverbère; qu'il n'entende pas le fracas des vitres brisées, le bruit sinistre des volets qui se ferment, le rappel à l'heure indue, le pas des chevaux qui se précipitent, il est content, il a tout ce qu'il lui faut. Laissez-lui cette tranquillité matérielle, et maintenant,

vous tous qui vous êtes attribué l'entreprise de l'esprit public, vous qui voulez l'attirer dans votre cause, vous qui avez besoin de son vote aux comices, de sa signature pour une pétition, de sa voix pour un jugement, allez sans crainte. Raisonnez, attaquez, diffamez, déchirez; travaillez hardiment à démolir les principes, à ruiner les réputations. Il vous verra passer sans colère. Si votre phrase est bien tournée, il s'en fera honneur; car il veut être écouté. Si votre épigramme est piquante, il en divertira ses hôtes; car il a le mot pour rire. Si vous lui fournissez une nouvelle, il pariera sur votre parole; car il croit à l'imprimé. N'ayez pas peur qu'il reconnaisse le désordre en habit noir, parlant de haut, tournant une période, affectant l'air penseur. Il le prendrait plutôt pour un adjoint de maire. Le désordre qu'il connaît, qu'il redoute, pour lequel il descend dans la rue avec son fusil et son sac, a les bras nus, la voix rauque, enfonce les boutiques, et jette des pierres à la garde municipale.

Et puis le bourgeois de Paris tient à la liberté. C'est son bien, sa conquête, sa foi. Les trois syllabes qui composent ce mot amènent le sourire sur ses lèvres, et font relever plus fièrement sa tête. Si vous lui dites qu'un homme ne veut pas de la liberté, il vous répondra, sans

hésiter, qu'il faut le mettre en prison. Pour conserver ce bien précieux, il se soumettra lui-même à toutes les entraves, à toutes les privations, à tous les sacrifices. Persuadez-lui que sa liberté est menacée, et sur-le-champ il abandonnera son bien-être, sa vie douce et occupée, ses affaires, sa famille. Il subira les plus rudes corvées, la captivité du corps-de-garde, la tyrannie de la consigne. Il demandera le premier qu'on ferme les barrières, qu'on fouille les maisons, qu'on s'empare des gens suspects. Il sait que la liberté ne se défend pas toute seule, qu'il lui faut le secours de la police, l'activité d'un juge d'instruction, des lois exceptionnelles qui frappent vite, fort, et loin. Pour elle il se fait gendarme, sergent de ville, tout, hors dénonciateur. Car notez bien ceci; il a horreur de l'espionnage. Dans son dévouement le plus aveugle, le plus emporté, il lâcherait un jésuite pour courir après un mouchard.

A travers toutes ces révolutions qui ont changé tant de fois le nom de sa rue, l'écharpe de son officier municipal, les couleurs du drapeau flottant sur le dôme de l'horloge où il va prendre l'heure, la cocarde du facteur, et les armoiries du marchand de tabac, il lui est resté cependant du respect pour l'autorité. Seulement son embarras est grand, lorsqu'un beau matin son jour-

nal se prononce contre le gouvernement; son journal qu'il estime, qui le compte parmi ses plus anciens abonnés, à qui il adresse le montant de sa souscription patriotique, dont le porteur le connaît et le salue par son nom. En voilà pour toute une journée d'incertitude et de malaise. Cependant il comprend que l'autorité a pu être trompée; l'article du journal l'éclairera sans doute, et il s'endort, sur la foi de cette espérance, réconcilié avec les ministres, et avec le préfet de police qui sera destitué le lendemain.

Le bourgeois de Paris est électeur; il l'était avant la dernière loi; cette parenthèse est de lui. Lorsque le collége de son arrondissement est convoqué, il semble avoir grandi d'une coudée. Il y a de la fierté, mais de la défiance dans son regard. Tout ce qui l'approche lui paraît en vouloir à son vote. Mais il a élevé un rempart impénétrable autour de sa conscience. Là viennent se briser toutes les recommandations de l'amitié, toutes les séductions de la brigue. Il lit avec attention la profession de foi des candidats. Il prend note de leurs sentiments, de leurs promesses, pour les comparer et faire son choix. Puis il range ces notes étiquetées et numérotées dans un carton. Quand le jour de l'élection s'avance, il s'enferme dans son cabinet, sans sa femme cette fois. Il tire tous ces papiers religieu-

sement l'un après l'autre, et il lit : « N° 1, « M. Pierre, indépendance de position, fortune « honorablement acquise, zèle ardent pour les « libertés publiques, amour de l'ordre, engagement de n'accepter aucune fonction salariée. » — « N° 2, M. Paul. Fortune honorablement acquise, indépendance de position, engagement « de n'accepter aucune fonction salariée, amour « de l'ordre, zèle ardent pour les libertés publiques. » Et ainsi de suite jusqu'au numéro 13 qui est le dernier, sans autre changement que la position des mots intervertie, comme dans la déclaration d'amour de M. Jourdain. Il se rend à la réunion préparatoire, et en revient plus indécis encore. Car toutes ces probités politiques, dont chacune se présentait à lui si compacte, si pleine, si entière, ont été terriblement disloquées. Enfin, le jour arrivé, il rentre chez lui satisfait, il a soutenu jusqu'au bout sa résolution, il a voté selon sa conscience, il a fourni au scrutin une voix perdue.

Le bourgeois de Paris est juré; c'est encore là un acte de sa religion politique. Il s'y prépare en lisant pendant quinze jours la *Gazette des Tribunaux*. Le voilà sur son banc en face de l'accusé. Le premier jour, il se défie du ministère public et du président; il s'appuie sur ses deux coudes pour ne rien perdre des paroles de

l'avocat; il se prend de compassion pour les voleurs; il acquitte d'emblée tous ces malheureux jetés dans le crime par le besoin. Le lendemain, il est moins tendre, moins facile à toucher. Le dernier jour, il est devenu juge, juge plus rigoureux que ceux qui en font leur état, et qui sont blasés sur le crime comme sur la peine. En revenant chez lui, il achète un verrou de sûreté et renvoie sa servante. Pour les délits politiques, c'est tout autre chose. D'abord il voit toute la société ébranlée par une fougue d'écrivain, par une témérité d'artiste. Ensuite il s'y habitue, puis il s'en amuse. Et, à la fin de la session, il emporte sous son bras la caricature incriminée pour la pendre dans sa salle à manger, à côté du théâtre de la guerre.

Le bourgeois de Paris est garde national. Il est tout entier sous l'habit du soldat citoyen, avec un bonnet à poil. Il lui faut pourtant un grade. Il n'aspire pas à celui de capitaine. Ceci revient de droit au notaire du voisinage : car il y a encore, dans certains quartiers, de la superstition pour les notaires. Encore moins vise-t-il aux emplois supérieurs; ils appartiennent de toute justice à ceux que la loi dispense du service, aux magistrats, aux députés. Lui, il est tout simplement sergent-major; c'est un juste milieu entre le commandement et l'obéissance. Le ser-

gent-major couche dans son lit, voilà un grand point. Et puis, il y a plaisir à connaître tous ses voisins, à recevoir leurs réclamations, à leur accorder des faveurs, à savoir leurs excuses, à dénicher les réfractaires. Ne vous moquez pas du sergent-major; c'est un personnage d'importance : c'est le marguillier d'aujourd'hui.

Rendu à la vie privée, le bourgeois de Paris s'occupe de ses affaires avec activité, avec intelligence. Il n'y porte de finesse que tout juste ce qu'il faut pour ne pas paraître un sot, pour montrer qu'il en sait autant que ceux de Bordeaux ou de Rouen. Du reste honnête homme, exact, et d'une probité sévère. Il a du temps aussi pour les plaisirs, et il jouit avec bonheur, mais sans ivresse, de tout ce que l'étranger vient chercher dans cette ville. Les fêtes publiques surtout ont pour lui un merveilleux attrait. Il n'est pas d'occupation pressée, de tracasserie domestique qui tienne contre l'invitation puissante d'une revue, d'une course, d'une solennité funèbre, d'un feu d'artifice; les processions mêmes avaient du bon. Le bruit, la poussière, le soleil, la cohue, les bourrades des soldats, les fluctuations de la foule qui avance et recule, tout cela est joie, sujet d'entretien, source de souvenirs pour le bourgeois de Paris. Et puis comme il aime à placer un nom historique sur toutes ces figures qui

passent à cheval avec des épaulettes et un cordon! Au dernier cortége j'ai bien vu défiler cinquante fois devant mes yeux le général Lafayette, qui n'avait pas quitté son fauteuil. Parmi la multitude qui regarde les acteurs de ces solennités, les grandes renommées se tirent à plusieurs exemplaires, pour que chacun les ait vues, les ait montrées à ses enfants, qui en parleront un jour à leur postérité.

Le bourgeois de Paris aime aussi les arts; il se fait peindre, il est au salon. Avez-vous vu, à l'exposition de 1831, dans la travée où des toiles toutes neuves enrichies de bordures gothiques couvraient les vieilles pages de Rubens, à côté des tigres de Delacroix, le portrait d'un garde national, portant sur sa perruque blonde un shakos placé de côté, la figure riante et joviale, un portrait qui semblait se regarder? C'était un bourgeois de Paris. Honneur à l'artiste! Toute la pensée du modèle se retrouvait là. Si je pouvais en avoir une copie, je déchirerais ce que j'écris maintenant; le pinceau dirait tout.

Ne craignez pas que, parmi ses divertissements, j'oublie les spectacles, quoiqu'ils aient bien perdu de leur prix, depuis qu'on y jette à pleine main des émotions inconnues, bizarres, trop fortes pour son cœur si elles étaient sérieuses, outrageantes pour sa raison si elles sont

moqueuses et folles. D'abord ne le cherchez pas à l'Opéra italien; il n'y a jamais mis le pied, parce qu'il veut, quand il paie, entendre les paroles. Il passe devant les Français avec un soupir, tout comme un homme du goût le plus fin et de l'esprit le plus cultivé. Si l'Opéra-Comique n'était pas fermé si souvent, il en ferait ses délices. Il y va en famille quatre fois par an, c'est presque un habitué. Il se console dans les théâtres où l'on joue le vaudeville. L'intrigue des pièces, dit-il, n'est pas forte, mais du moins on y rit, et il veut rire. Le Gymnase seul l'effarouche un peu. Les personnages y sont trop riches; on dirait que la révolution n'a point passé sur le boulevart Bonne-Nouvelle. Là il s'arrête; car il ne faut plus lui parler du mélodrame, jadis si noble, si touchant, si populaire, cause de tant de larmes, alors que les tyrans avaient la casaque du chevalier, les bottes jaunes, une grande barbe et une grosse voix, alors qu'on y voyait des princesses enlevées, des seigneurs captifs, des souterrains, des geôliers, des enfants, des délivrances miraculeuses. Maintenant le mélodrame lui fait mal au cœur avec ses guenilles, sa vérité crue, sa naïveté de bagne. Il le laisse aux petites-maîtresses et aux poissardes, aux gens du faubourg et aux élégants.

Et ce n'est pas là seulement une répugnance

de l'esprit. L'immoralité le révolte. Il a des mœurs, et il se vante d'en avoir. Ce serait une raison pour en douter, si cette prétention ne tenait pas à son existence même, si ce n'était pas là un de ses titres, sa mise de fonds dans l'égalité sociale. C'est par là qu'il se compare aux conditions les plus brillantes, et qu'il se trouve une supériorité. Un bourgeois dit : « J'ai des mœurs, » avec le même sentiment de préférence pour soi et de mépris pour les autres qui fait dire à un noble : « J'ai de « la naissance », à un banquier : « J'ai des écus », à un homme d'esprit : « Je n'ai rien. »

A ce propos allez-vous me demander si le bourgeois de Paris est religieux ? Plaisante question ! Il s'est marié à l'église, il a fait baptiser ses enfants. Il trouve même fort convenable que sa femme aille le dimanche à la messe. C'est un bon exemple, et il vous dira, si vous le pressez, qu'il faut de la religion pour le peuple.

Je n'aurais pas fini de long-temps avec le bourgeois de Paris. Mais voici mon dernier mot. Si vous cherchez l'expression d'une société ardente, enthousiaste, jeune, passionnée, capable d'un grand effort pour la vertu ou d'une grande audace pour le crime ; si vous avez besoin de ces figures hardiment dessinées, de ces traits vigoureux et tranchés qui animent un tableau d'histoire, allez ailleurs, je ne sais où. Mais fouillez



dans une ville dont Jules César n'ait pas parlé, qui n'ait pas tant de révolutions à raconter, tant de noms gravés un jour sur ses monuments, et, le jour d'après, effacés; une ville encore où l'homme ne soit pas étouffé par les hommes, usé par un frottement continuel. Que s'il vous suffit d'un homme doux, bon, honnête, simple, généreux, confiant, hospitalier, d'une de ces physionomies paisibles et riantes qui font plaisir dans un portrait de famille, prenez le bourgeois de Paris. Confiez-lui votre fortune, votre fille, votre secret même. Demandez-lui un service qui ne retarde pas trop l'heure de son dîner, et comptez sur lui. Seulement je vous conseille d'être pressé, et de ne pas vous asseoir si vous allez le visiter le lendemain d'une émeute.

A. BAZIN.

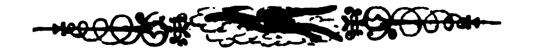








LE JARDIN DES PLANTES.



Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet. (Horace.)

On trouve escript en aulcunes histoires de ce temps-là, que aulx fins de mieulx festoyer le triomphe de Paulus-Emilius, l'édile Piso fit achepter en la province d'Afrique et conduire à Rome trois cents bestes fauves de toute nature estrange, comme lyons, tygres, panthères et aultres prodiges, aux-quelles le belluaire souloit quotidiennement départir, maintes genisses, brebis et chairs de curée, pour six cent grands sexterses; de quoi les Romains moult s'esmerveilloient, disant par manière d'hilarité qu'il estoit plus profitable d'estre beste fauve de Barca, que non pas d'avoir droict de bourgeoisie en la cité de Rome.

Plutarque, trad. d'Amyot.

Où donc est le bonheur? Dans cette grande ville
Quel antre ou quel palais a-t-il pris pour asile?
Dans quel coin de la terre, un sage insoucieux
Voudrait faire sa vie en attendant les cieux?

Est-ce dans ce palais aux neuves galeries,
Le Louvre de juillet, modernes Tuileries?
Est-ce dans les châteaux où va l'oisiveté
Passer un tiède hiver qu'on appelle un été?
Dans les brillants salons où de pâles bougies
Éclairent les festins et les molles orgies?
Dans le calme boudoir que l'ange de mes vœux
Parfume de sa chair et de ses blonds cheveux?
Est-ce enfin dans ces lieux tout purs de solitude,
Où le pâle génie incliné par l'étude
Rêve dans l'avenir un fantastique nom?
Interrogez votre ame, elle répondra : Non :
Non; et le chercher là serait une chimère;
Partout l'heure est pesante et l'existence amère;
Si les hommes ont fait un seul endroit heureux,
Hélas! les insensés ne l'ont pas fait pour eux :
C'est cet angle riant que devinait Horace,
Ce royaume de fleurs où vit une autre race,
Balsamiques gazons, délicieux abris
Qu'abandonne la Seine en entrant dans Paris.
Doux Éden! on dirait que le saint patriarche,
Comme dans l'Arménie y déposa son arche,
Et que, pour en sortir, un peuple d'animaux,
De la blanche colombe attend les verts rameaux.
C'est le grand réservoir où toute vie abonde;
Le verdoyant congrès des arbustes du monde,

Où tout homme qui rêve à son pays absent
Retrouve ses parfums et son air caressant.

Nous aussi, que de fois, lorsque l'hiver s'avance,
Nouveaux Potavéris de la tiède Provence,
Loin de la cité noire, ensemble nous allons
Visiter la *chaumière* aux factices vallons :
Alors, tous deux rêveurs, assis au belvédère,
En voyant sous nos pieds passer le dromadaire,
En respirant dans l'air tant de parfums connus,
Tant d'atomes aimés, des beaux pays venus,
Surtout quand sous les pins de la roche voisine
Nous aspirons un vent qu'embaume la résine,
Alors, l'illusion qui charme nos esprits
Fait luire notre mer aux plaines de Paris.

Là, depuis que Buffon, à l'histoire immortelle,
Étalait gravement son jabot de dentelle,
Un peuple, sous ses rois, eut un calme éternel;
Là, le gouvernement fut toujours paternel;
Grâce à des lois d'amour, le pesant quadrupède
Vit encor sous Cuvier comme sous Lacépède[1];

[1] Le nom de M. Cuvier se trouve répété quelquefois dans cette pièce; cela n'est point étonnant, puisque nous sommes dans le domaine de l'histoire naturelle. Il est inutile d'ajouter qu'en répétant ainsi ce nom si célèbre, il n'y a eu dans notre pensée aucune ombre d'allusion satirique envers le premier savant de l'Europe.

L'œil investigateur qui prévoit les besoins
A partout réparti l'égalité des soins :
Le vautour du perchoir, l'oiseau des marécages,
Le tigre dont la langue use le fer des cages,
L'hyène qui bondit sur ses barreaux épais,
Y conservent entre eux leurs articles de paix.
Fasse le ciel un jour que l'homme les copie!
Eux seuls ont pu résoudre une grande utopie,
Et depuis l'éléphant jusqu'à l'humble ichneumon
Ils sont tous résignés aux lois de Saint-Simon.
Aussi, que leur bonheur ressemble à l'ironie,
Quand l'homme du faubourg, dans sa triste agonie,
A cette heure où le jour touche presque à sa fin,
Vers leurs grilles de fer vient promener sa faim :
Il entend résonner sous ces longs réfectoires
Un craquement confus de becs et de mâchoires;
Eux, n'ont pas eu besoin de dire au gardien :
Donnez-nous aujourd'hui le pain quotidien;
Tout mange : le lion, prince de ces convives,
Des taureaux réservés dépèce les chairs vives;
Le tigre, au front chagrin, engloutit en hurlant
Les os broyés du bœuf qu'on lui jette sanglant;
Puis ces monstres repus gagnant le fond de l'antre
Tombent, la griffe en croix, étendus sur le ventre,
Et leur langue de fer lèche dans leurs naseaux
Les débris onctueux de la moelle et des os.
Tous les autres sujets de cet heureux empire,



L'hyène au poil terreux, noctambule vampire,
Ours, panthère, jaguar, léopard, loup-cervier,
A l'heure du festin bénissent tous Cuvier.

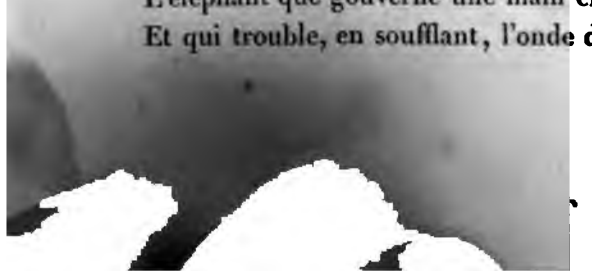
Sous de plus doux abris même transport éclate;
Là, dînent des haras la famille écarlate,
La pigargue au perchoir comme sur un balcon,
L'aigle au front de vieillard, l'astucieux faucon[1],
La buse, épouvantail des timides volières,
L'éblouissant condor venu des Cordilières:
Plus loin l'orang-outang au geste scandaleux,
Le mandrille au museau ridé de sillons bleus,
Tous les types grossiers de la nature humaine.
De ces hôtes pervers là finit le domaine;
Dans un Tartare noir Cuvier les enchaîna;
Là, règne un bruit pareil au souffle de l'Etna,
Un concert de pieds lourds et d'affreuses risées.

Heureux les bons! ils ont leurs calmes Élysées,
Labyrinthe de fleurs où jamais le passant
Ne respire un parfum de chair morte et de sang:
Voyez, dans son enclos, l'autruche souveraine;
Le cygne au blanc timon, à la molle carène;

[1] L'aigle à tête blanche.

Le casoar vêtu de son duvet soyeux;
Le paon qui sur son aile a fixé tous les yeux;
La cigogne à l'œil doux, hôtesse citadine,
Pensant aux vieilles tours d'Alep ou de Médine;
L'oie au pas inégal, à l'amble cahoté;
Le marabout hideux qui pare la beauté,
Et le coq trop connu, triviale merveille
Qui les gouvernant tous, à l'aube les éveille.
Ils ont un vent plus frais et des soleils plus doux;
D'aériens abris sous des hangars indous,
De limpides bassins où leur tête se mire:
Ainsi qu'aux bords des lacs du riant Cachemire,
Ils ont des pavillons suspendus sur les eaux,
Des coupoles d'osier, des tapis de roseaux,
Et la feuille natale à leurs forêts ravie
D'un mensonge odorant berce leur douce vie.

Ainsi du froid Paris habitants fortunés,
Ils retrouvent les lieux où leurs pères sont nés;
Peuple aux tranquilles mœurs, famille frugivore,
Ils suivent, par instinct, les lois de Pythagore:
C'est le grave bison au regard soucieux;
La giraffe qui broute en regardant les cieux;
L'onagre du désert, fils de la Palestine;
L'éléphant que gouverne une main enfantine,
Et qui trouble, en soufflant, l'onde de ses canaux;



La chèvre de Thibet que dépouille Ternaux;
Le zèbre rayonnant, la docile chamelle
Autruche à quatre pieds, et qui vole comme elle;
Le dromadaire osseux cher aux enfants d'Ali;
Le cerf qui dans ce parc ne craint point d'Halali;
Et tous, pour assouvir leur faim quotidienne,
Mangent de quoi nourrir quelque ville chrétienne,
Et, pour leurs calmes nuits, trouvent au bord de l'eau
Un palais, rouge à l'œil, comme Fontainebleau..

C'est là qu'est le bonheur! quel inconnu génie
Fondera parmi nous cette belle harmonie?
Quand donc tous ces penseurs, qui dans la nuit rêvant,
Jettent le lendemain tant de phrases au vent,
Expliquant un secret en phrases consolantes
Feront de toute ville un beau jardin des plantes,
Où chaque citoyen colossal ou petit
Mangera tous les jours selon son appétit;
Où quelque roi Cuvier, à face paternelle,
Les tiendra tous égaux sous l'ombre de son aile,
Et leur enlèvera par sa prodigue main
Les soucis éternels d'un douteux lendemain?
Quoi! depuis six mille ans on tourmente des plumes,
On invente, on écrit, on forge des volumes,
Et quand on a trouvé le secret, une fois,
De rendre un peuple heureux avec de bonnes lois,

[redacted]

De dorer nuit et jour sa facile existence,
De prévoir ses besoins mieux que la Providence,
De le nourrir sans frais, de soulager ses maux,
Juste, il faut que ce soit un peuple d'animaux!

BARTHÉLEMY ET MÉRY.







UNE MAISON

DE LA RUE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.



Les hommes portent quelquefois en eux des affections dont ils se rendent assez peu compte; mais ils ont beau leur opposer des intérêts façonnés en opinions, la conscience parle, et les affections primitives triomphent secrètement: c'est la fleur du saxifrage qui se fait jour à travers le granit d'un rocher. On les cache, on ferme bien hermétiquement son ame; on va jusqu'à les



renier, si le besoin de popularité en fait une loi; c'est à faire pitié!... Je puis avouer les miennes tout haut : j'aime ardemment la liberté, je crois qu'elle est la source de tous les biens, je lui ai voué ma vie, mon obscure et impuissante vie; mais aussi je repousserais l'abus tyrannique de la liberté plus que la tyrannie elle-même; le despotisme au nom de la liberté est le plus honteux de tous les despotismes; mieux vaut le despotisme à nu, on peut l'attaquer sans scrupule et de front.

J'ai donc eu toujours en haine les hommes qui, en provoquant d'odieux excès populaires, ont retardé le succès de la cause des nations. Se déclarer ouvertement contre eux, se jouer de l'échafaud pour les punir, me paraît le sublime du dévouement. Aussi ai-je au cœur une vive et tendre admiration pour le nom et la mémoire de Charlotte Corday.

Endormie par des chagrins et par les agitations dont nos journées sont aujourd'hui remplies, cette affection s'est réveillée, au dernier salon, devant le tableau de M. Henri Scheffer. Sa *Charlotte* est si bien celle que j'avais rêvée! l'imagination du peintre m'a si bien révélé ce que je cherchais!

J'ai souvent regretté de ne rien posséder de

ce qui eût appartenu à Charlotte; j'ai souvent regretté de ne pas savoir quels escaliers ses pieds avaient foulés, où elle avait porté le coup, où elle s'était sacrifiée à une conviction. Je sus enfin que l'appartement de Marat était dans la rue de l'École de Médecine. Un jour, je m'arrêtai devant la maison qui est à l'angle de la rue du Paon : « Ce doit être là! » me dis-je.

Car je m'imaginai qu'une action aussi grande avait dû nécessairement se passer dans la maison la plus remarquable de la rue. C'est notre nature ; nous sommes d'abord saisis par les objets extérieurs, et l'œil est presque toujours pris avant l'intelligence et l'imagination, qui ne sont alors que ses très-humbles servantes. Cette maison m'avait frappé par son antique et singulière architecture; une allée sombre, des fenêtres étroites, une tourelle hexagone, tenue en l'air par des soubassements voûtés, surmontée d'un toit conique et d'une aiguille en fer, qui s'échappe d'un massif de plomb bizarrement travaillé.... « Oh! ce doit être là? » me dis-je.

La nuit tombait; les concierges d'une autre maison étaient assis sur leur porte encore ouverte, causant, prenant leur part de la fraîcheur et de la bien douce oisiveté d'une soirée d'été ; je les abordai : « N'est-il pas, leur dis-je, quel-

[redacted]

que souvenir historique attaché à la maison du coin?

— « Monsieur, me répondit la femme, c'est la plus vieille du quartier, et c'est un épicier qui l'occupe; voilà !

— « Mais savez-vous si elle a été habitée par un personnage célèbre, par Marat ?

— « Je ne le connais pas, Monsieur.

— « Attendez, s'écria le concierge, Marat.... Marat a été assassiné dans un bain; donc c'est à l'établissement des bains de la rue du Paon, qui est à deux pas, un fort bel établissement; voyez-y. »

Je les remerciai, en réprimant un sourire involontaire, et je me retirai. C'était un dimanche, le magasin de l'épicier était fermé, j'ajournai mes renseignements.

Le lendemain, la réponse de l'honnête marchand, que je trouvai à son comptoir, détruisit mes prévisions; je sortis, non sans jeter un regard sur la vieille tourelle. Décidé que j'étais à poursuivre mes recherches, j'entrai dans la maison voisine, au numéro dix-huit; porte cochère haute et légèrement cintrée; petite cour, peu aérée; un puits à l'un des angles; rien que de fort ordinaire.... A peine eus-je prononcé le nom de Marat, que le portier me dit : « C'est ici, Mon-

sieur.» Alors tout se revêtit autour de moi d'une teinte lugubre; l'imagination, dupée la veille, prenait sa revanche, elle agrandissait, elle assombrissait tout, elle examinait les lieux à travers ses pensées; et la mesquinerie vulgaire du local leur donnait même plus de force et d'activité. Rien de tel que les contrastes pour un rêveur.

C'était à la porte de cette loge obscure que sans doute Charlotte Corday a dit : « Le citoyen Marat est-il chez lui ? » Et le portier voyant cette jeune fille belle, imposante, souriant à demi, n'avait pas pris de défiance. Comment accommoder l'idée d'un meurtre avec celle d'une jolie femme dont les grands yeux noirs ont un éclat humide et parlant, dont la taille riche, élégante, et développée, le teint d'un blanc pur, les dents brillantes, nacre voluptueuse dans une bouche entr'ouverte, ont un charme à émouvoir l'être le plus grossier? Comment imaginer un couteau sous une robe qui dessine des formes harmonieuses, suaves; une pensée de sang dans cette tête si séduisante, si noblement posée, si calme; une résolution si terrible dans un cœur où l'on ne soupçonnerait qu'un amour rendu timide par la chasteté. Et ce jour-là, sans doute, sa toilette respirait une sorte de coquetterie simple et sublime; elle avait besoin de donner bonne opi-

[redacted]

nion d'elle aux personnes qui l'introduiraient: elle savait qu'on ne commet pas deux fois un tel assassinat; qu'on laisse sa vie dans la plaie qu'on a faite; qu'un tel acte est un admirable suicide en faveur d'une pensée; elle le savait, elle ne fuirait pas, et quand elle serait arrêtée, que de regards se promèneraient sur elle !... Son père était gentilhomme; elle nourrissait dans son âme un républicanisme chaleureux, mais poli, pur comme elle, comme elle gracieux; elle ne pouvait oublier tout cela, et la toilette d'une femme, dans les circonstances importantes de la vie, résume, pour ainsi dire, sa manière d'être et ses idées habituelles. Oh! qu'elle était belle! un large ruban vert soutenait ses cheveux lisses et un chignon d'où s'échappaient des boucles onduleuses[1]! Et ce front d'une blancheur animée, et cet air de décence, ces lèvres fraîches.... Qui donc eût imaginé que cette main délicate allait être tachée de sang?

—«Rien n'a été changé dans la distribution des appartements depuis ce jour-là,» me dit le

[1] Les détails du récit historique sont d'une scrupuleuse vérité; ils m'ont été donnés par un témoin oculaire. Je lui demandais si Charlotte était belle. — « *O! monsieur*, s'écria-t-il, avec un ...te expressif, *il n'y en a plus ainsi!...* » Ce souvenir ranimait le ...l.

portier qui souriait à me voir immobile et l'œil fixé sur le seuil.

— « Je suis curieux de toutes ces maisons célèbres, répondis-je, et je désirerais visiter celle-ci ?» A ce mot de célèbres, prononcé avec intention, il porta la main à son bonnet de coton, et sa femme se leva. La vanité se loge tout aussi bien chez un portier que chez un pair de France, ou un poète. Et pourquoi pas?

— « Marat, me dit-elle, a été assassiné au premier étage, dans un cabinet qui donne sur la cour.

— « Ne peut-on le visiter?

— « Les locataires sont absents, et la domestique ne saura guère vous répondre. » Et elle monta devant moi.

L'escalier est en pierres, assez large, et orné d'un rampe en fer. Nous entrâmes : « Les tapisseries seules ont été renouvelées, me dit-elle, mais attendez-moi, il faut que je prévienne la domestique. » Elle me laissa dans l'antichambre; je fus heureux d'être seul et de me recueillir un peu. Il est des sensations qu'on aime à savourer goutte à goutte comme un vin rare et généreux.

Marat était bien mal logé! Antichambre mesquine, fenêtres lourdes à vitres étroites et dont la partie inférieure se relève sur l'autre en glis-

sant dans une coulisse; Marat était pauvre : il y avait du désintéressement dans cette âme agitée jusqu'au délire, et enivrée de l'importance que son cynisme sa[illegible]avait donnée; il avait foi dans la [illegible]était l'autel de sa religion politique. [illegible] que de sa hideuse liberté, il était bie[illegible]me de la terreur que Robespierre, [illegible] par ses saillies furibondes. Marat [illegible]t vivant de 93; il disait tout haut e[illegible]rtement ce que Robespierre pens[illegible] qu'il fallait que la République tuât tous ses ennemis pour n'être pas tuée. C'était horrible, effrayant, mais, dans leur atroce système, cela était... Malade, le sang brûlé d'une fièvre inflammatoire, couvert d'une lèpre vive, il dénonçait alors, dans ses feuilles qu'on eût dit écrites avec le virus ensanglanté qui découlait parfois de son corps, Biron, Custine, et les Girondins réfugiés à Caen, où Wimpfen avait commencé cette guerre si molle du Calvados.

Charlotte crut que la Gironde si éloquente, si belle à développer ses théories fédéralistes, mais si faible dans l'action, arracherait la France des mains ensanglantées de ces Montagnards dont la voix terrifiait, ou galvanisait, et centuplait ainsi les forces du corps social. Erreur ou non, la pensée de Charlotte Corday était grande!

C'est donc ici qu'elle attendit et demanda avec de vives instances la faveur d'être introduite auprès du citoyen représentant; une jeune femme lui refusa la porte. C'est ici, près de ce chambranle que je touche, où elle a peut-être posé la main... Oh! non, elle ne tremblait pas, elle n'avait pas besoin de s'y appuyer.

Quels trésors d'amour et de dévouement dans cette âme, si elle eût aimé! Mais elle avait prodigué toutes ses riches facultés à la liberté, à la république qu'elle rêvait pure, forte, brillante de talents et de vertus; elle n'avait plus rien à donner à d'autres affections, cette âme féconde s'y épuisait. J'avoue que, pour mon compte, je serais fâché qu'elle eût aimé ou ce Belzunce, massacré à Caen après une dénonciation de Marat, ou ce Barbaroux, l'Antinoüs du parti girondin, je l'en aimerais moins, j'y verrais une vengeance; ce serait une femme comme il y en a tant, avec un degré d'exaltation de plus; je serais désolé de rencontrer un amour terrestre entre elle et moi, qui l'admire si passionnément. Ces petites anecdotes inventées par de petites âmes échouent devant les faits. Elle n'a pas connu Belzunce, elle vivait retirée à Caen chez un ami, et n'y avait guère vu Barbaroux que pour lui demander une lettre de recommandation; puis



elle a pris soin de dire elle-même : « Nous sommes « si bons républicains à Paris que l'on ne conçoit « pas comment une femme inutile, dont la plus « longue vie ne servirait à rien, peut se sacrifier « de sang-froid pour son pays. »

Je tirai de ma poche des notes que j'avais recueillies... La portière rentra avec la domestique des locataires de l'appartement :

« Permettez, dis-je à mes deux *cicerone*, permettez ! Il faut ici procéder avec ordre et dignité. » Mon costume noir, ma figure pâle, mon recueillement un peu solennel... Elles restèrent immobiles, et je lus mes notes à mi-voix :

« Marie-Anne Charlotte Corday d'Armans, née à Saint-Saturnin, près de Caen, âgée de vingt-cinq ans moins quinze jours.

« Toute sa vie est en quelques lignes, mais ces lignes suffisent à son immortalité ; qu'importe de sa vie ce qui est vulgaire ? elle eut trois jours de sublimité, et d'une sublimité naïve, simple et réfléchie, trois jours qui valent des millions d'existences.

« Elle vient à Paris au commencement de juillet 1793, après avoir écrit à son père qu'elle allait chercher en Angleterre le repos et la sûreté qui lui manquaient en France. Mensonge noble et touchant.

« Elle descend dans la rue des Augustins, à l'hôtel de la Providence.

« A peine arrivée, elle va chez M. Duperret, député, ami de la Gironde; il était à table, il dînait; elle se fait introduire; elle le prie de lui accorder un instant d'entretien; ils passent dans une pièce voisine, et là, elle lui donne des nouvelles des réfugiés du Calvados, lui remet une lettre de Barbaroux, puis interroge ses intentions politiques, son courage, et l'excite vainement à se réunir aux Girondins. Elle a peut-être senti qu'elle s'adresse à un homme médiocre, irrésolu, alors elle le prie seulement de l'accompagner chez le ministre de l'intérieur; elle veut y remplir une commission, et réclamer, au nom de mademoiselle Forbin, chanoinesse, son amie, retirée en Suisse, des papiers importants. Duperret promet, elle se lève; on lui offre de se rafraîchir, elle refuse, et sort avec une dignité polie.

« Le lendemain M. Duperret va à l'hôtel de la Providence, elle l'attendait; ils se rendent au ministère. Le ministre républicain n'était pas visible.

« Suivent quelques jours où ses actions échappent aux recherches, jours de rêveries profondes, et qui, s'ils nous paraissent vides, ont dû être pleins d'émotions pour elle.

« Un matin, elle vient s'asseoir sur un banc dans le jardin des Tuileries, un enfant s'approche d'elle en folâtrant; il y a dans la beauté je ne sais quoi qui appelle la confiance et parle à tous les âges. Il joue, elle lui sourit, il s'appuie sur elle et plonge sa petite main dans une poche entr'ouverte; il en retire un pistolet: — « Qu'est-ce que ce bijou? dit-il. — Ce bijou, répondit-elle, peut être bien utile dans les temps où nous sommes! » Elle cache l'arme, se lève et s'éloigne en regardant si elle n'est pas observée.

« Le jeudi, 11, elle va à la Convention, elle veut y tuer Marat, au milieu de la Montagne: Marat est absent et malade. Elle prend place dans une tribune et se condamne à écouter un long rapport de Cambon sur la situation de la France, rapport où la Gironde est vouée à l'exécration et au bourreau, rapport qui se termine par le récit de l'arrestation du général Arthur Dillon, accusé d'avoir conspiré contre la république. « Il n'y a rien de plus absurde que la fable qu'on vient de débiter, s'écrie impétueusement Camille Desmoulins... Des murmures l'interrompent et couvrent les accents de sa courageuse voix. — Va défendre Dillon au tribunal révolutionnaire, lui crie Legendre... Le président lève brusquement la séance. Le cœur de

Charlotte a bien dû battre d'indignation, dans cette tribune obscure !

« Le 13, au matin, elle va faire quelques emplettes au Palais-National, y achète un couteau de table avec sa gaîne noire, et, rentrée chez elle, met dans ses poches son acte baptistaire, une adresse au peuple français, un portefeuille de maroquin rouge ; elle sait qu'on ne sort, la main sanglante, d'où elle va, que pour entrer dans un cachot, être condamnée peu d'heures après, et monter sur la charrette qui roule tous les jours vers la Grève, sur la place de la Révolution, ailleurs, partout. Elle a tout prévu : mais Marat est malade ; sa porte lui est refusée. Elle lui écrit alors qu'elle arrive de Caen, et qu'elle vient rendre un grand service à la patrie.

« Elle retourne, le soir, à cinq heures ; la gouvernante de Marat la refuse encore, Marat est au bain : il entend la voix de la jeune fille et ordonne de l'introduire...

— « Voici le cabinet, dit la domestique, la baignoire était là, vis-à-vis de la fenêtre. »

Je compris alors l'action, comme si j'en avais été témoin. Les trois pièces sont si petites ! Deux pas suffisent pour les traverser. Marat a la tête enveloppée d'un mouchoir, sa main est sortie de l'eau, il écrit sur une planche posée en tra-

vers de la baignoire. Charlotte le touche presque, tant le cabinet est étroit!

— « La tapisserie n'est plus la même, monsieur; on a enlevé depuis peu de mois celle qui couvrait alors les murs; c'étaient de grandes colonnes torses dessinées sur un fond blanchâtre.

— « Elle était là, continuai-je; Marat l'interroge et lui demande les noms des réfugiés du Calvados; elle dicte... « C'est bien, dit-il, ils iront « tous à la guillotine. » Cette menace est la dernière qui sortira de sa bouche; elle tire de la gaîne le couteau caché dans son sein, et le lui enfonce jusqu'au manche dans le cœur... « A moi, s'écrie« t-il, à moi, ma chère amie... je me meurs... »

— « Et Charlotte, reprend la domestique, portant la main à ses cheveux, traverse la seconde pièce et vient s'asseoir dans l'antichambre, là, là, près de cette fenêtre. Cela m'a été raconté par une personne témoin de l'assassinat, une voisine qui est morte il n'y a pas long-temps, et qui a contribué à l'arrêter.

— « Un commissionnaire qui pliait les numéros de l'*Ami du Peuple*, la renverse d'un coup de chaise; on accourt, elle se relève et se met sous la sauvegarde des membres de la section, frappés de sa beauté... Danton arrive et l'injurie en des termes ignobles. Charlotte lui oppose une

fierté pudique et animée; on l'entraîne dans la pièce qui donne sur la rue, tout ce mouvement eût été impossible dans une antichambre aussi peu spacieuse. » C'est ce moment que M. Scheffer a si admirablement saisi; on ne pouvait voir de là la baignoire où gisait Marat, la main pendante, l'œil éteint... Qu'importe à l'artiste? son génie brise les cloisons!

C'est dans cette pièce que les conventionnels Chabot et Drouet l'interrogèrent. Leur rapport en fait foi, ils furent eux-mêmes étonnés de l'élévation des réponses de la jeune fille, qui leur parlait déjà du sein de la postérité.

Le fiacre où elle était venue était encore à la porte; elle descendit escortée des commissaires et des gendarmes de la Convention. A sa vue, la populace jeta d'effrayantes clameurs, rugissement à glacer l'âme la plus ferme.... Elle pâlit, et craignit d'être déchirée par ces forcenés.... Elle attendait, pauvre fille, une mort moins horrible! mais avoir vingt-cinq ans, être belle, mériter l'admiration, et se sentir insultée, foulée aux pieds, traînée à demi morte dans la fange des ruisseaux, mise en lambeaux par des crocs sanglants, percée de coups de piques; relever sur le pavé une tête meurtrie, et devenue hideuse de ravissante qu'elle était; implorer un dernier coup, qu'on tarde à

[redacted]

donner, ou qu'une main fatiguée dirige mal; l'agonie dans la boue, au bruit des malédictions; pas de tombe à espérer, pas de cercueil; des membres coupés, dispersés..., voilà ce qui avait été fait en septembre, l'année précédente; voilà ce qui la menaçait, et ce qu'elle eut, un instant, devant elle.... Mais Drouet lança au milieu de cette foule tumultueuse, exaspérée, ces mots : *Au nom de la loi !* et les rumeurs s'éteignirent, et la foule s'ouvrit, et la voiture s'éloigna lentement....

Je m'aperçus que ma préoccupation commençait à devenir importune et provoquait des sourires. Au demeurant, j'avais assez vu; en peu d'instants, j'avais amassé un trésor de sensations et de rêveries; j'avais vu le lieu où une jeune femme égala en courage ces géants de la révolution de 89, morts sur le champ de bataille, ou l'échafaud, qui était aussi un lieu d'honneur.

Il est calme aujourd'hui, ce quartier si agité au temps que le club des Cordeliers était ouvert, et que Danton, qui demeurait dans la cour du Commerce, venait, en passant, chercher Marat, ou l'appelait, d'une voix tonnante, au pied de cet escalier que je descendais. Ici, accourait l'élite de la Montagne, que sais-je? le comédien Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes; Chaumette,

professeur d'athéisme; le capucin Chabot, le boucher Legendre, Saint-Just, et Robespierre, qui du moins s'est incliné devant Dieu, et qui disait à la tribune : « La mort, c'est le commen« cement de l'immortalité. » Cette maison, autrefois le centre de tant d'agitations, de fureurs, de délations, est aujourd'hui paisible; partout le silence, et l'ordre : nul bruit, à peine du mouvement. Là vivent un honorable jurisconsulte, un imprimeur en taille-douce, des rentiers, des gens aimant le repos, les douceurs de l'obscurité, et qui ne déménagent guère, me dit le portier, que pour aller d'où l'on ne revient plus. Cette philosophie pratique vaut bien celle des phrases. Et c'est d'ici que sont partis les coups les plus rudes qui aient été portés au trône de Louis XVI. Trois millions d'hommes sont morts violemment pour les idées discutées ici, et nous discutons encore! D'autres athlètes sont debout dans l'arène, et d'autres y viendront quand nous n'y serons plus. Il faut le dire pourtant, et le dire tout haut, les mœurs du peuple se sont améliorées, et nous marchons vers un autre mieux; le genre humain marchera toujours, car la mort remplace ceux qui sont fatigués.

En arrivant sous la porte cochère, je vis, à l'extérieur, ces lettres *ou la m...* restes de cette

inscription : LA LIBERTÉ, L'INDIVISIBILITÉ OU LA MORT. Puis, je me demandai pourquoi il n'y avait là ni marbre, ni plaque d'airain qui apprît aux passants qu'ici Charlotte Corday s'était dévouée pour son pays? Pas même une inscription courte et simple.... Oh! comme la France est indifférente à ses gloires!

Charlotte n'a pas de tombeau, on ignore où gît sa poussière... La peinture nous a gardé ses traits; mais ceux du tyran populaire qu'elle a tué, la peinture les a conservés aussi.

Quand les députations des sections en deuil vinrent à la barre saluer la Convention souveraine, un orateur s'écria : « David, encore un « tableau! » David se leva, et dit : « Aussi ferai-je [1]. » Il sortit, et sur le revers de la lettre de Charlotte, il esquissa la figure de Marat, figure livide, ignoble, décharnée, contractée par les haineuses passions de sa vie; et par un artifice

[1] Des liens d'amitié unissaient Marat et David. Ce grand artiste peignait lui-même le portrait de Marat, tandis qu'un de ses élèves favoris, M. Gérard, terminait celui de Lepelletier de Saint-Fargeau ; quelqu'un entra dans son atelier et lui demanda pourquoi il abandonnait aux pinceaux d'un élève le portrait de Lepelletier. « C'était un aristocrate, répondit brusquement David, il sera « toujours assez bien; d'ailleurs Gérard a du talent : mais Ma- « rat!... voyez-vous, je le peins du cœur. » (Cité par M. Jal, dans ses *Esquisses et Croquis*, livre judicieux et piquant.)

qui, dans le moment, était un excusable mensonge, il plaça des lettres de grâce dans la main de l'homme qui ne voyait la conclusion logique de son implacable raisonnement que dans le couteau de la guillotine, qu'il eût voulu faire tomber trois cent mille fois sur trois cent mille têtes de Français.

Que votre *Charlotte* est touchante, monsieur Scheffer ! Je suis demeuré bien des fois immobile devant votre tableau, sans entendre la foule qui circulait, et recueilli dans une contemplation admirative. Elle est pâle, mais calme, ne s'inquiétant plus de ce qui se passe autour d'elle : sa tâche est finie ; aux autres la leur. Elle songe à cet avenir qu'elle croit avoir fait à sa patrie ; je voudrais pouvoir dire aussi : Elle songe à Dieu ;... mais je ne sache pas que ce mot consolateur soit sorti de la bouche de Charlotte : cette pensée se trouve peut-être dans le tableau, elle n'est pas dans l'histoire ; les relations du temps sont muettes, et ce beau drame reste, à mes yeux, incomplet, sans dénoûment. Certes ce n'en est pas un pour mon cœur que le soufflet qu'elle a reçu, morte, de la main du bourreau ; il serait trop amer, trop cruellement dérisoire : j'ai besoin de penser qu'il y a eu pour elle quelque chose au-delà de ce soufflet avilissant....

[redacted]

Il y a vingt ans que Théodore s'était retiré du monde pour travailler ou pour ne rien faire. Lequel des deux, c'était un grand secret. Il songeait, et on ne savait à quoi il songeait. Il passait sa vie au milieu des livres, et ne s'occupait que de livres, ce qui avait donné lieu à quelques-uns de penser qu'il composait un livre qui rendraient tous les livres inutiles, mais ils se trompaient évidemment. Théodore avait tiré trop bon parti de ses études pour ignorer que ce livre est fait il y a trois cents ans. C'est le treizième chapitre du livre premier de Rabelais.

Théodore ne parlait plus, ne riait plus, ne jouait plus, ne mangeait plus, n'allait plus ni au bal, ni à la comédie. Les femmes qu'il avait aimées dans sa jeunesse n'attiraient plus ses regards, ou tout au plus il ne les regardait qu'au pied; et quand une chaussure élégante de quelque brillante couleur avait frappé son attention, —Hélas, disait-il en tirant un gémissement profond de sa poitrine, voilà bien du maroquin perdu!

Il avait autrefois sacrifié à la mode; les mémoires du temps nous apprennent qu'il est le premier qui ait noué la cravate à gauche, malgré l'autorité de Garat qui la nouait à droite, et en dépit du vulgaire qui s'obstine encore aujourd'hui à la nouer au milieu. Théodore ne se

souciait plus de la mode. Il n'a eu pendant vingt ans qu'une dispute avec son tailleur : — « Monsieur, lui dit-il un jour, cet habit est le dernier que je reçois de vous, si l'on oublie encore une fois de me faire des poches *in-quarto.* »

La politique, dont les chances ridicules ont créé la fortune de tant de sots, ne parvint jamais à le distraire plus d'un moment de ses méditations. Elle le mettait de mauvaise humeur, depuis les folles entreprises de Napoléon dans le Nord, qui avaient fait enchérir le cuir de Russie. Il approuva cependant l'intervention française dans les révolutions d'Espagne. — « C'est, « dit-il, une belle occasion pour rapporter de la « péninsule des romans de chevalerie et des *Can-* « *cioneros.* » — Mais l'armée expéditionnaire ne s'en avisa nullement, et il en fut piqué. Quand on lui parlait *Trocadero,* il répondait ironiquement *Romancero,* ce qui le fit passer pour libéral.

La mémorable campagne de M. de Bourmont sur les côtes d'Afrique le transporta de joie. — « Grâce au ciel, dit-il en se frottant les mains, « nous aurons les maroquins du Levant à bon « marché; » — ce qui le fit passer pour carliste.

Il se promenait l'été dernier dans une rue populeuse en collationnant un livre. D'honnêtes citoyens, qui sortaient du cabaret d'un pied titubant, vinrent le prier, le couteau sur la gorge,

[redacted]

au nom de la liberté des opinions, de crier : *Vivent les Polonais!*—«Je ne demande pas mieux, «répondit Théodore dont la pensée était un cri «éternel en faveur du genre humain, mais pour-«rais-je vous demander à quel propos?» — Parce que nous déclarons la guerre à la Hollande qui opprime les Polonais, sous prétexte qu'ils n'aiment pas les jésuites, repartit l'ami des lumières qui était un rude géographe et un intrépide logicien. — «Dieu nous pardonne, murmura notre ami, en croisant piteusement les mains! Serons-nous donc réduits au prétendu papier de Hollande de M. Montgolfier! »

- L'homme éminemment civilisé lui cassa la jambe d'un coup de bâton.

Théodore passa trois mois au lit à compulser des catalogues de livres. Disposé comme il l'a toujours été à prendre les émotions à l'extrême, cette lecture lui enflamma le sang.

Dans sa convalescence même, son sommeil était horriblement agité. Sa femme le réveilla une nuit au milieu des angoisses du cauchemar. — « Vous arrivez à propos, lui dit-il en l'em-« brassant, pour m'empêcher de mourir d'effroi « et de douleur. J'étais entouré de monstres qui « ne m'auraient point fait de quartier. »

— Et quels monstres pouvez-vous redouter, mon bon ami, vous qui n'avez jamais fait de mal à personne?...

« C'était, s'il m'en souvient, l'ombre de Pür-
« gold dont les funestes ciseaux mordaient d'un « pouce et demi sur les marges de mes aldes « brochés, tandis que celle d'Heudier plongeait « impitoyablement dans un acide dévorant mon « plus beau volume d'édition *princeps*, et l'en « retirait tout blanc; mais j'ai de bonnes rai- « sons de penser qu'ils sont au moins en pur- « gatoire. »

Sa femme crut qu'il parlait grec, car il savait un peu le grec, à telles enseignes que trois tablettes de sa bibliothèque étaient chargées de livres grecs dont les feuilles n'étaient pas fendues. Aussi ne les ouvrait-il jamais, se contentant de les montrer à ses plus privées connaissances, par le plat et par le dos, mais en indiquant le lieu de l'impression, le nom de l'imprimeur et la date, avec une imperturbable assurance. Les simples en concluaient qu'il était sorcier. Je ne le crois pas.

Comme il dépérissait à vue d'œil, on appela son médecin qui était, par hasard, homme d'esprit et philosophe. Vous le retrouverez si vous pouvez. Le docteur reconnut que la congestion cérébrale était imminente, et il fit un beau rapport sur cette maladie dans le *Journal des sciences médicales*, où elle est désignée sous le nom de *monomanie du maroquin*, ou de *typhus des*

[redacted]

bibliomanes, mais il n'en fut pas question à l'Académie des sciences, parce qu'elle se trouva en concurrence avec le *colera-morbus*.

On lui conseilla l'exercice, et comme cette idée lui souriait, il se mit en route l'autre jour de bonne heure. J'étais trop peu rassuré pour le quitter d'un pas. Nous nous dirigeâmes du côté des quais, et je m'en réjouis, parce que j'imaginai que la vue de la rivière le récréerait; mais il ne détourna pas ses regards du niveau des parapets. Les parapets étaient aussi lisses d'étalage que s'ils avaient été visités dès le matin par les défenseurs de la presse qui ont noyé en février la bibliothèque de l'Archevêché. Nous fûmes plus heureux au Quai aux fleurs. Il y avait profusion de bouquins, mais quels bouquins! Tous les ouvrages dont les journaux ont dit du bien depuis un mois, et qui tombent là infailliblement dans la case à cinquante centimes, du bureau de rédaction ou du fonds du libraire. Philosophes, historiens, poètes, romanciers, auteurs de tous les genres et de tous les formats, pour qui les annonces les plus pompeuses ne sont que les limbes infranchissables de l'immortalité, et qui passent, dédaignés, des tablettes du magasin aux mardelles de la Seine, Léthé profond d'où ils contemplent en moisissant le terme assuré de leur présomptueux essor. Je déployais là les

pages satinées de mes *in-octavo*, entre cinq ou six de mes amis.

Théodore soupira, mais ce n'était pas de voir les œuvres de mon esprit exposées à la pluie, dont les garantit mal l'officieux balandran de toile cirée.

« Qu'est devenu, dit-il, l'âge d'or des bouqui-« nistes en plein vent? C'est ici pourtant que mon « illustre ami Barbier avait colligé tant de tré-« sors, qu'il était parvenu à en composer une « bibliographie spéciale de quelques milliers d'ar-« ticles. C'est ici que prolongeaient, pendant des « heures entières, leurs doctes et fructueuses pro-« menades, le sage Monmerqué en allant au Pa-« lais, et le sage Labouderie en sortant de la mé-« tropole. C'est d'ici que le vénérable Boulard « enlevait tous les jours un mètre de raretés, toisé « à sa canne de mesure, pour lequel ses six mai-« sons pléthoriques de volumes n'avaient pas de « place en réserve. Oh! qu'il a de fois desiré en « pareille occasion le modeste *angulus* d'Horace, « ou la capsule élastique de ce pavillon des fées « qui aurait couvert au besoin l'armée de Xerxès, « et se portait aussi commodément à la ceinture « que la gaîne aux couteaux du grand-père de « Jeannot! Maintenant, quelle pitié! vous n'y « voyez plus que les ineptes rogatons de cette « littérature moderne qui ne sera jamais de la

[redacted]

« littérature ancienne, et dont la vie s'évapore « en vingt-quatre heures, comme celle des mou- « ches du fleuve Hypanis : littérature bien digne « en effet de l'encre de charbon et du papier de « bouillie que lui livrent à regret quelques typo- « graphes honteux, presque aussi sots que leurs « livres ! Et c'est profaner le nom de livres que « de le donner à ces guenilles barbouillées de noir, « qui n'ont presque pas changé de destinée en « quittant la hotte aux haillons du chiffonnier ! « Les quais ne sont désormais que la morgue des « célébrités contemporaines ! »

Il soupira encore, et je soupirai aussi, mais ce n'était pas pour la même raison.

J'étais pressé de l'entraîner, car son exaltation, qui croissait à chaque pas, semblait le menacer d'un accès mortel. Il fallait que ce fût un jour néfaste, puisque tout contribuait à aigrir sa mélancolie.

« Voilà, dit-il en passant, la pompeuse façade « de Ladvocat, le Galiot du Pré des lettres abâ- « tardies du dix-neuvième siècle, libraire indus- « trieux et libéral, qui aurait mérité de naître « dans un meilleur âge, mais dont l'activité dé- « plorable a cruellement multiplié les livres nou- « veaux au préjudice éternel des vieux livres ; « fauteur impardonnable à jamais de la papeterie « de coton, de l'orthographe ignorante, et de la

« vignette maniérée; tuteur fatal de la prose aca-« démique et de la poésie à la mode; comme si « la France avait eu de la poésie depuis Ronsard « et de la prose depuis Montaigne! Ce palais de « bibliopole est le cheval de Troie qui a porté « tous les ravisseurs du palladium, la boîte de « Pandore qui a donné passage à tous les maux « de la terre! J'aime encore le cannibale, et je « ferai un chapitre dans son livre, mais je ne le « verrai plus ! —

«Voilà, continua-t-il, le magasin aux vertes « parois du digne Crozet, le plus aimable de « nos jeunes libraires, l'homme de Paris qui « distingue le mieux une reliure de Derome « l'aîné d'une reliure de Derome le jeune, et la « dernière espérance de la dernière génération « d'amateurs, si elle s'élève encore au milieu de « notre barbarie; mais je ne jouirai pas aujour-« d'hui de son entretien dans lequel j'apprends « toujours quelque chose! Il est en Angleterre « où il dispute, par juste droit de représailles, à « nos avides envahisseurs de Soho-Square et de « Fleet-Street, les précieux débris des monu-« ments de notre belle langue, oubliés depuis « deux siècles sur la terre ingrate qui les a pro-« duits! *Macte animo, generose puer!* —

« Voilà, reprit-il en revenant sur ses pas, voilà « le Pont-des-Arts, dont l'inutile balcon ne sup-

[redacted]

« portera jamais sur son garde-fou ridicule de « quelques centimètres de largeur, le noble dé- « pôt de l'*in-folio* triséculaire qui a flatté les yeux « de dix générations de l'aspect de sa couverture « en peau de truie et de ses fermoirs de bronze; « passage profondément emblématique, à la vé- « rité, qui conduit du château à l'Institut par un « chemin qui n'est pas celui de la science. Je ne « sais si je me trompe, mais l'invention de cette « espèce de pont devait être pour l'érudit une « révélation flagrante de la décadence des bonnes « lettres. —

« Voilà, dit toujours Théodore en passant sur « la place du Louvre, la blanche enseigne d'un « autre libraire actif et ingénieux; elle a long- « temps fait palpiter mon cœur, mais je ne l'aper- « çois plus sans une émotion pénible depuis que « Téchener s'est avisé de faire réimprimer avec « les caractères de Tastu, sur un papier éblouis- « sant et sous un cartonnage coquet, les go- « thiques merveilles de Jehan Bonfons de Pa- « ris, de Jehan Mareschal de Lyon, et de Jehan « de Chaney d'Avignon, bagatelles introuvables « qu'il a multipliées en délicieuses contrefaçons. « Le papier, d'un blanc neigeux, me fait horreur, « mon ami, et il n'est rien que je ne lui préfère, « si ce n'est ce qu'il devient quand il a reçu, « sous le coup de barre d'un bourreau de pres-

« sier, l'empreinte déplorable des rêveries et des « sottises de ce siècle de fer. »

Théodore soupirait de plus belle; il allait de mal en pis.

Nous arrivâmes ainsi dans la rue des Bons-Enfants, au riche bazar littéraire des ventes publiques de Silvestre, local honoré des savants, où se sont succédé en un quart de siècle plus d'inappréciables curiosités que n'en renferma jamais la bibliothèque des Ptolémées, qui n'a peut-être pas été brûlée par Omar, quoi qu'en disent nos radoteurs d'historiens. Jamais je n'avais vu étaler tant de splendides volumes.

Malheureux ceux qui les vendent! dis-je à Théodore. —

« Ils sont morts, répondit-il, ou ils en mourront. »

Mais la salle était vide. On n'y remarquait plus que l'infatigable M. Thouret, fac-similant avec une patiente exactitude, sur des cartes soigneusement préparées, les titres des ouvrages qui avaient échappé la veille à son investigation quotidienne. Homme heureux entre tous les hommes, qui possède dans ses cartons, par ordre de matières, l'image fidèle du frontispice de tous les livres connus. C'est en vain, pour celui-là, que toutes les productions de l'imprimerie périront, dans la première et prochaine révolution

que les progrès de la perfectibilité nous assurent. Il pourra léguer à l'avenir le catalogue complet de la bibliothèque universelle. Il y avait certainement un tact admirable de prescience à prévoir de si loin le moment où il serait temps de compiler l'inventaire de la civilisation. Quelques années encore, et on n'en parlera plus.

Dieu me pardonne, brave Théodore, dit l'honnête M. Silvestre, vous vous êtes trompé d'un jour. C'était hier la dernière vacation. Les livres que vous voyez sont vendus et attendent les porteurs.

Théodore chancela et blêmit. Son front prit la teinte d'un maroquin-citron un peu usé. Le coup qui le frappa retentit au fond de mon cœur.

« Voilà qui est bien, dit-il, d'un air atterré. « Je reconnais mon malheur accoutumé à cette « affreuse nouvelle! Mais encore, à qui appar« tiennent ces perles, ces diamants, ces richesses « fantastiques dont la bibliothèque des de Thou « et des Grolier se serait fait gloire? » —

Comme à l'ordinaire, monsieur, répliqua M. Silvestre. Ces excellents classiques d'édition originale, ces vieux et parfaits exemplaires autographiés par des érudits célèbres, ces piquantes raretés philologiques dont l'Académie et l'Université n'ont pas entendu parler, revenaient de

droit à sir Richard. C'est la part du lion anglais auquel nous cédons de bonne grâce le grec et le latin que nous ne savons plus. — Ces belles collections d'histoire naturelle, ces chefs-d'œuvre de méthode et d'iconographie, sont au prince d'Essling, dont les goûts studieux ennoblissent encore, par son emploi, une noble et immense fortune. — Ces mystères du moyen âge, ces moralités phénix dont le ménechme n'existe nulle part, ces curieux essais dramatiques de nos aïeux, vont augmenter la bibliothèque modèle de M. de Solenne. — Ces facéties anciennes, si sveltes, si élégantes, si mignonnes, si bien conservées, composent le lot de votre aimable et ingénieux ami, M. Aimé-Martin. — Je n'ai pas besoin de vous dire à qui appartiennent ces maroquins frais et brillants, à triples filets, à larges dentelles, à fastueux compartiments. C'est le Shakespeare de la petite propriété, le Corneille du mélodrame, l'interprète habile et souvent éloquent des passions et des vertus du peuple, qui, après les avoir un peu déprisés le matin, en a fait le soir emplette au poids de l'or, non sans gronder entre ses dents, comme un sanglier blessé à mort, et sans tourner sur ses compétiteurs son œil tragique ombragé de noirs sourcils. —

Théodore avait cessé d'écouter. Il venait de mettre la main sur un volume d'assez bonne ap-

parence, auquel il s'était empressé d'appliquer son elzéviriomètre, c'est-à-dire, le demi-pied divisé presque à l'infini sur lequel il réglait le prix, hélas! et le mérite intrinsèque de ses livres. Il le rapprocha dix fois du livre maudit, vérifia dix fois l'accablant calcul, murmura quelques mots que je n'entendis pas, changea de couleur encore une fois, et défaillit dans mes bras. J'eus beaucoup de peine à le conduire au premier fiacre venu.

Mes instances pour lui arracher le secret de sa subite douleur furent long-temps inutiles. Il ne parlait pas. Mes paroles ne lui parvenaient plus. C'est le typhus, pensai-je, et le paroxisme du typhus.

Je le pressais dans mes bras. Je continuais à l'interroger. Il parut céder à un mouvement d'expansion. « Voyez en moi, me dit-il, le plus mal- « heureux des hommes! Ce volume, c'est le Vir- « gile de 1676, en grand papier, dont je pensais « avoir l'exemplaire géant, et il l'emporte sur le « mien d'un tiers de ligne en hauteur. Des esprits « ennemis ou prévenus pourraient même y trou- « ver la demi-ligne. Un tiers de ligne, grand « Dieu! » —

Je fus foudroyé. Je compris que le délire le gagnait.

« Un tiers de ligne! » répéta-t-il en menaçant

le ciel d'un poing furieux, comme Ajax ou Capanée.

Je tremblais de tous mes membres.

Il tomba peu à peu dans le plus profond abattement. Le pauvre homme ne vivait plus que pour souffrir. Il reprenait seulement de temps à autre : « Un tiers de ligne! » en se rongeant les mains. — Et je redisais tout bas : foin des livres et du typhus!

Tranquillisez-vous, mon ami, soufflais-je tendrement à son oreille, chaque fois que la crise se renouvelait. Un tiers de ligne n'est pas grand'chose dans les affaires les plus délicates de ce monde! —

« Pas grand'chose, s'écriait-il, un tiers de li-
« gne au Virgile de 1676! C'est un tiers de ligne
« qui a augmenté de cent louis le prix de l'Ho-
« mère de Nerli chez M. de Cotte; un tiers de
« ligne! Ah! compteriez-vous pour rien un tiers
« de ligne du poinçon qui vous perce le cœur! » —

Sa figure se renversa tout-à-fait, ses bras se roidirent, ses jambes furent saisies d'une crampe aux ongles de fer. Le typhus gagnait visiblement les extrémités. Je n'aurais pas voulu être obligé d'allonger d'un tiers de ligne le court chemin qui nous séparait de sa maison.

Nous arrivâmes enfin. — « Un tiers de ligne! » dit-il au portier.

« Un tiers de ligne! » dit-il à la cuisinière qui vint ouvrir. —

« Un tiers de ligne! » dit-il à sa femme, en la mouillant de ses pleurs. —

Ma perruche s'est envolée, dit sa petite fille qui pleurait comme lui!

« Pourquoi laissait-on la cage ouverte? répon-« dit Théodore. — Un tiers de ligne! » —

Le peuple se soulève dans le Midi, et à la rue du Cadran, dit la vieille tante qui lisait le journal du soir.

« De quoi diable se mêle le peuple? répondit « Théodore. — Un tiers de ligne! » —

Votre ferme de la Beauce a été incendiée, lui dit son domestique en le couchant.

« Il faudra la rebâtir, répondit Théodore, si « le domaine en vaut la peine. — Un tiers de « ligne! » —

Pensez-vous que cela soit sérieux? me dit la nourrice.

Vous n'avez donc pas lu, ma bonne, le *Journal des Sciences médicales?* Qu'attendez-vous d'aller chercher un prêtre? —

Heureusement, le curé entrait au même instant pour venir causer, suivant l'usage, de mille jolies broutilles littéraires et bibliographiques, dont son bréviaire ne l'avait jamais complète-

ment distrait, mais il n'y pensa plus quand il eut tâté le pouls de Théodore.

Hélas, mon enfant, lui dit-il, la vie de l'homme n'est qu'un passage, et le monde, lui-même, n'est pas affermi sur des fondements éternels. Il doit finir comme tout ce qui a commencé.

« Avez-vous lu, sur ce sujet, répondit Théo-« dore, le Traité *de son origine et de son anti-« quité ?* » —

J'ai appris ce que j'en sais dans la Genèse, reprit le respectable pasteur; mais j'ai ouï dire qu'un sophiste du siècle dernier, nommé M. de Mirabaud, a fait un livre à ce sujet.

« *Sub judice lis est*, interrompit brusquement « Théodore. J'ai prouvé dans mes *Stromates* que « les deux premières parties du *monde* étaient « de ce triste pédant de Mirabaud, et la troi-« sième de l'abbé le Mascrier. » —

Eh mon Dieu, reprit la vieille tante en soulevant ses lunettes, qui est-ce donc qui a fait l'Amérique ?

Ce n'est pas de cela qu'il est question, continua l'abbé. Croyez-vous à la Trinité ?

« Comment ne croirais-je pas au fameux vo-« lume *de Trinitate* de Servet, » dit Théodore en se relevant à mi-corps sur son oreiller, « puis-« que j'en ai vu céder, *ipsissimis oculis,* pour la « modique somme de deux cent quinze francs,

« chez M. de Maccarthy, un exemplaire que ce-
« lui-ci avait payé sept cents livres à la vente
« de La Vallière ? » —

Nous n'y sommes pas, exclama l'apôtre un peu déconcerté. Je vous demande, mon fils, ce que vous pensez de la divinité de Jésus-Christ?

« Bien, bien, dit Théodore. Il ne s'agit que de « s'entendre. Je soutiendrai envers et contre tous « que le *Toldos-jeschu* où cet ignorant pasquin « de Voltaire a puisé tant de sottes fables, dignes « des *Mille et une Nuits,* n'est qu'une méchante « ineptie rabbinique, indigne de figurer dans la « bibliothèque d'un savant ! »

A la bonne heure, soupira le digne ecclésiastique.

« A moins qu'on n'en retrouve un jour, con« tinua Théodore, l'exemplaire *in chartâ maximâ* « dont il est question, si j'ai bonne mémoire, « dans le fatras inédit de David Clément. »

Le curé gémit, cette fois, fort intelligiblement, se leva tout ému de sa chaise, et se pencha sur Théodore pour lui faire nettement comprendre, sans ambages et sans équivoques, qu'il était atteint au dernier degré du typhus des bibliomanes, dont il est parlé dans le *Journal des Sciences médicales,* et qu'il n'avait plus à s'occuper d'autre chose que de son salut.

Théodore ne s'était retranché de sa vie, sous

cette impertinente négative des incrédules qui est la science des sots, mais le cher homme avait poussé trop loin dans les livres la vaine étude de la lettre, pour prendre le temps de s'attacher à l'esprit. En plein état de santé une doctrine lui aurait donné la fièvre, et un dogme le tétanos. Il aurait baissé pavillon en morale théologique devant un saint-simonien. Il se retourna vers la muraille.

Au long temps qu'il passa sans parler, nous l'aurions cru mort, si, en me rapprochant de lui, je ne l'avais entendu sourdement murmurer : « Un tiers de ligne! Dieu de justice et de bonté! « mais où me rendrez-vous ce tiers de ligne, et « jusqu'à quel point votre omnipotence peut-elle « réparer la bévue irréparable de ce relieur? »

Un bibliophile de ses amis arriva un instant après. On lui dit que Théodore était agonisant, qu'il délirait au point de croire que l'abbé le Mascrier avait fait la troisième partie du monde, et que depuis un quart d'heure il avait perdu la parole.

Je vais m'en assurer, répliqua l'amateur.

A quelle faute de pagination reconnaît-on la bonne édition du *César* Elzévir de 1635? demanda-t-il à Théodore.

« 153 pour 149. »

— Très-bien. Et du *Térence* de la même année?

« 108 pour 104. »

Diable! dis-je, les Elzévirs jouaient de malheur cette année-là sur le chiffre. Ils out bien fait de ne pas la prendre pour imprimer leurs logarithmes!

A merveille! continua l'ami de Théodore. Si j'avais voulu écouter ces gens-ci, je t'aurais cru à un doigt de la mort.

« A un tiers de ligne », répondit Théodore dont la voix s'éteignait par degrés.

— Je connais ton histoire, mais elle n'est rien auprès de la mienne. Imagine-toi que j'ai manqué, il y a huit jours, dans une de ces ventes bâtardes et anonymes dont on n'est averti que par l'affiche de la porte, un Boccace de 1527, aussi magnifique que le tien, avec la reliure en vélin de Venise, les *a* pointus, des témoins partout, et pas un feuillet renouvelé.

Toutes les facultés de Théodore se concentraient dans une seule pensée : « Es-tu bien sûr « au moins que les *a* étaient pointus? »

— Comme le fer qui arme la hallebarde d'un lancier.

« C'était donc, à n'en pas douter, la *vintisettine* « elle-même! »

— Elle-même. Nous avions ce jour-là un joli dîner, des femmes charmantes, des huîtres vertes, des gens d'esprit, du vin de Champagne. Je suis arrivé trois minutes après l'adjudication.

— « Monsieur, cria Théodore furieux, quand la « *vintisettine* est à vendre, on ne dîne pas ! »

Ce dernier effort épuisa le reste de vie qui l'animait encore, et que le mouvement de cette conversation avait soutenu comme le soufflet qui joue sur une étincelle expirante. Ses lèvres balbutièrent cependant encore : « Un tiers de ligne ! » mais ce fut sa dernière parole.

Depuis le moment où nous avions renoncé à l'espoir de le conserver, on avait roulé son lit près de sa bibliothèque, d'où nous descendions un à un chaque volume qui paraissait appelé par ses yeux, en tenant plus long-temps exposés à sa vue ceux que nous jugions les plus propres à la flatter. Il mourut à minuit entre un Deseuil et un Padeloup, les deux mains amoureusement pressées sur un Thouvenin.

Le lendemain nous escortâmes son convoi, à la tête d'un nombreux concours de maroquiniers éplorés, et nous fîmes sceller sur sa tombe une pierre chargée de l'inscription suivante, qu'il avait parodiée pour lui-même de l'épitaphe de Franklin :

CI-GÎT
SOUS SA RELIURE DE BOIS,
UN EXEMPLAIRE IN-FOLIO
DE LA MEILLEURE ÉDITION
DE L'HOMME,
ÉCRIT DANS UNE LANGUE DE L'AGE D'OR
QUE LE MONDE NE COMPREND PLUS.
C'EST AUJOURD'HUI
UN BOUQUIN
GATÉ,
MACULÉ,
MOUILLÉ,
DÉPAREILLÉ,
IMPARFAIT DU FRONTISPICE,
PIQUÉ DES VERS,
ET FORT ENDOMMAGÉ DE POURRITURE.
ON N'OSE ATTENDRE POUR LUI
LES HONNEURS TARDIFS
ET INUTILES
DE LA RÉIMPRESSION.

CH. NODIER.





LES
SOIRÉES D'ARTISTES.



Les artistes ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Du temps que M. de Marigny avait la direction de l'académie, c'était une colonie de brillants esclaves qui tremblaient devant monsieur le protecteur des beaux-arts, et vivaient dans un état de vasselage où les plaçaient la médiocrité de leur fortune et l'importance des grands seigneurs et des financiers. Vanloo qui était le roi de la peinture, faisait le pied de grue

chez un traitant imbécile dont la gabelle avait doré les poches; et M. de Sylvestre, écuyer, premier peintre du roi de Pologne, que les boudoirs firent presque grand homme, et que le siècle présent connaît à peine de nom, M. de Sylvestre n'était reçu à Versailles par monsieur le premier de la chambre que les petits jours.

Les artistes étaient chez tout le grand monde de la cour et de la ferme générale au même rang dans la considération que les maîtresses. Ils étaient devenus comme une sorte de baladins qu'on aimait à la fureur, dont on ne pouvait se passer, qui étaient de toutes les parties de campagne, et de tous les petits soupers, qu'on embrassait, qu'on caressait, qu'on bourrait de compliments et de cadeaux, et qu'on méprisait pour trois raisons:

Parce qu'ils étaient gens de rien;

Parce qu'étant gens de rien, ils avaient du mérite;

Parce qu'ayant du mérite, ils consentaient à se ravaler jusqu'à devenir des valets, et à porter l'humiliante livrée[1] que tel Mécène jetait sur leur

[1] Un des maréchaux de France, qui aimait les gens de lettres et les artistes comme on les aimait dans ce temps-là, envoyait chez la personne qu'il permettait qu'on lui présentât, un tailleur, chargé de faire l'habit de la présentation. Cet habit, de la forme à la mode, était d'une étoffe couleur bleu-clair, et garni de boutons

dos pour avoir droit de dire : « Ce poète, ce pein« tre, ce musicien m'appartiennent. »

Leurs talents, leur réputation étaient une parure pour la vanité du patron, comme pour un libertin du bel air la célébrité des femmes qui voulaient bien qu'on les affichât. Dans les cercles où ils étaient admis, leur esprit faisait les frais de l'orgie, comme les appas des duchesses et des filles de l'Opéra. Cette prostitution de l'artiste était honteuse, dégradante; elle ne révoltait cependant personne : elle était dans les mœurs. L'homme de lettres pauvre, le statuaire réduit à la mansarde et à l'aumône trouvaient leur compte à une servitude, où les besoins matériels de la vie étaient amplement satisfaits, où la débauche assurait un moment d'égalité, où l'on vivait de plaisirs bruyants qui donnaient à l'imagination le ressort que donne à de certains esprits paresseux l'effervescence de l'ivresse du champagne. Les artistes se livraient de bonne grâce; quelques-uns faisaient cependant résistance pour l'honneur de ce qu'ils appelaient si étrangement la dignité de l'art et l'indépendance de l'artiste; mais si peu qu'on les pressât, ils se rendaient; c'était un métier de coquettes.

au chiffre de son excellence. Tous les clients du maréchal dînaient avec ce costume particulier et n'étaient pas reçus autrement. Je tiens ce fait de M. P. V. qui a porté l'habit bleu.

Aujourd'hui, rien de tout cela. Il est encore des cœurs qui voleraient au-devant de l'esclavage, après s'être fait marchander; mais c'est le petit nombre. Ce commerce de hautes bienveillances et de basses flatteries n'est plus en usage à présent; l'artiste n'est plus un bouffon qu'on pensionne, un spiritueux dont on se grise, un moyen de réputation pour un seigneur qui l'exploite. Le besoin met bien quelques talents à la discrétion du distributeur des faveurs, si étroites, que la nation octroie par ses représentants aux arts et aux lettres; on sollicite bien encore un chef de division pour obtenir quelque parcelle du budget, en échange de petits travaux qu'on fait sans amour et qu'on caractérise très-énergiquement en leur donnant la dénomination moqueuse de *pot-au-feu;* mais il n'y a plus de clients humbles devant des protecteurs superbes; il n'y a pas un banquier qui puisse se vanter d'avoir un peintre ou un musicien à lui. Le temps où, dans toutes les grandes maisons, il y avait un couvert mis à table à côté de ceux du précepteur des enfants et du directeur de madame, pour le poète inféodé, ce temps est passé et ne reviendra pas sans doute. Un artiste honore maintenant l'amphitryon qui le reçoit autant qu'il est honoré. Il est un ornement pour la société où on l'admet sur le pied de l'égalité; il n'en est pas

le joujou. On profite de sa conversation, de ses lumières; on se décore peut-être un peu de sa renommée, mais les rôles sont changés, et ce n'est plus lui qui joue d'ordinaire celui de flatteur.

Les artistes ont senti, depuis la restauration, qu'ils étaient quelque chose, et que dans le monde ils composaient un monde à part, le monde des intelligences; qu'ils aient pensé qu'un jour à venir ce monde devait dominer l'autre et lui donner des lois, c'est ce que je ne crois pas. La vanité qu'on leur reproche beaucoup, quand on ne songe pas à la reprocher à tant de gens, chez qui rien ne la justifie ou au moins ne la rend un peu excusable, ne les a pas aveuglés à ce point. Ils ont vu qu'on ne les comprenait pas, et que dans la société, bien qu'ils y fussent reçus avec faveur, même avec distinction, on les regardait curieusement comme des étrangers dont on n'entend pas la langue; ils ont craint de retomber dans l'état d'où la révolution de 89 les avait tirés, et ils se sont groupés, serrés, de peur que l'ordre de choses qui avait commencé en 1815 ne les rendît à la fin aux salons de Paris dans la situation dégradante à laquelle ils avaient échappé trente ans auparavant.

La restauration fut pour eux, il faut le dire, une époque de bonheur à laquelle aucune autre

n'est comparable, si ce n'est celle du directoire: liberté complète pour l'art et pour l'artiste.

Sous l'empire il n'en avait pas été tout-à-fait de même. L'art avait un type sacramentel dont il lui était défendu de sortir, sous peine d'encourir la disgrâce du maître qui avait établi une sorte de police classique, chargée de discipliner le génie comme l'autre disciplinait l'opinion. L'artiste était honoré par Napoléon, c'est vrai; David devenait baron, Vien était sénateur, Fontanes, Berthollet et Monge ajoutaient à leurs noms le titre de comte que personne ne leur a donné jamais, excepté le secrétaire archiviste du sénat, et je pense aussi M. de Sémonville, qui est homme de trop de savoir-vivre pour manquer aux choses de l'étiquette, homme de trop d'esprit pour se faire faute d'une bonne plaisanterie; mais l'aristocratie impériale tenait à distance tout ce qui n'avait place ni au sénat, ni aux antichambres des Tuileries. M. Gérard n'était pas du tout l'égal d'un duc qui avait commencé par être, comme l'illustre artiste, fils d'un maître-d'hôtel [1]; le champ de bataille avait changé

[1] M. le baron Gérard est fils du maître-d'hôtel d'un célèbre amiral, le bailli de Suffren. On pense bien que je ne prétends tirer aucune conséquence défavorable à M. Gérard de cette naissance plébéienne; c'est un fait dont je dépose ici au profit de l'histoire. Il ne peut offenser personne, je l'espère du moins. Le ba-

l'officier, les grands succès au Louvre n'avaient pu changer le peintre. On tenait son rang, entre gens parvenus, comme avant la révolution, entre gens nés; l'empereur l'entendait ainsi. Il fallait obéir, ou bien passer pour un sauvage ou un fou comme M. Népomucène Lemercier.

Après les licences du directoire, c'était cruel, assurément. On se fit gauchement à ce régime; aussi les épîtres dédicatoires de la plupart des ouvrages publiés dans ce temps-là sont les plus risibles du monde. L'auteur et celui à qui on dédie ont, à la première page du livre, l'air aussi embarrassé l'un et l'autre, le premier de l'ingéniosité de sa louange, le second des titres qui lui attirent de si singuliers compliments.

Les artistes se dégagèrent, après l'empire, de toutes les entraves qui les avaient gênés longtemps; ils reprirent leur indépendance. Toute

ronnet John Perceval avait été marchand tailleur; sir Ralph Josline était marchand drapier, quand on le fit chevalier de l'ordre du Bain; on donna le titre de baronnet à William Horne, marchand de viande salée; les descendants de ces industriels ne cherchent pas à cacher aux lords à côté desquels ils siégent au parlement, l'origine de leur noblesse qui remonte au quinzième siècle. Si on peut croire que je n'ai rappelé la profession du père de M. le baron Gérard que par une sorte de fatuité aristocratique, je dois me hâter de déclarer qu'une telle prétention siérait moins qu'à personne à moi, qui suis fils d'un courtier de commerce de Lyon, et petit-fils d'un boulanger de Roanne.

la nation marchait à la liberté, ils y coururent plus vite que les autres citoyens. Quelques courtisans, sortis de leurs rangs, allèrent flatter les frères de Louis XVI, dont ils se moquaient au retour du château; quelques-uns vendirent leurs plumes à un pouvoir que son origine étrangère avait dégradé, et qui s'appuyait sur tout ce qu'il y avait de plus anti-national; la majorité des artistes ne donna pas dans ce honteux travers. La paix leur rendait une importance que la guerre avait donnée long-temps à d'autres; ils profitèrent de leurs avantages. Le gouvernement fit beaucoup pour eux, je dois en convenir, parce qu'il n'y a rien de mieux que la vérité, même quand il s'agit de juger son ennemi; il dépensa des sommes considérables; il fit faire des tableaux, des statues, de la porcelaine, des tapis; il donna des pensions à des poètes, à des écrivains politiques : la générosité ne manqua pas, mais le discernement. On fit du protectorat, quand il fallait seulement récompenser avec justice, et encourager avec une certaine intelligence de l'art, qu'on n'avait point assez. Un gentilhomme bienveillant, plein de bonnes intentions, fut placé où il aurait fallu mettre un homme d'un goût élevé et d'une grande portée d'esprit. Il avait la main malheureuse, il était d'une bonhomie que le peuple railleur, à qui il avait affaire,

trouva un peu trop naïve; il était le très-humble serviteur d'une idée, dominante dans l'esprit de Charles X, et il faisait, pour plaire au roi, des choses qui donnaient beau jeu aux moqueries; il disposait d'un budget qui payait de fort médiocres tableaux, ou des tableaux qui devaient déplaire au public par leurs sujets; il voulait amortir la presse qui revivait comme un polype et poussait chaque jour de nouveaux bras pour étouffer ceux qui la mutilaient; enfin il se rendait ridicule, dans un temps où l'autorité grande ou petite avait tant besoin d'être sensée, grave, et, je pourrais dire, spirituelle. Je serais bien fâché d'être injuste envers M. de La Rochefoucault, dont plusieurs personnes ont eu à se louer; mais je crois que son administration a nui aux arts. Les travaux de l'intérieur du Louvre, si beaux, si honorables pour l'époque, ont été faits pendant qu'il était à la tête du département des beaux-arts; mais je sais ce qui lui revient de gloire dans cette entreprise; je sais aussi la part qu'y ont eue MM. de Forbin et de Cailleux, modestement cachés derrière le portefeuille du directeur.

Le besoin de se voir, de se communiquer ses pensées, de faire du nouveau ou de résister à la tendance *romantique*, inspira l'idée des premières réunions d'artistes, que nous avons vues si charmantes; et puis, on voulait prouver à ceux que

la fortune et la puissance avaient faits les heureux de la terre, qu'on pouvait très-bien vivre et s'amuser sans eux. On voulait les amener à demander comme une faveur, ce que jadis ils n'auraient pas accepté comme une obligation, le plaisir de venir, au milieu d'un cercle d'artistes, chercher des joies, dont leurs salons dorés n'ont pas le secret. C'est ce qui arriva, et nous vîmes, en 1827, tous les beaux noms de l'aristocratie solliciter, jusqu'à devenir importuns, des invitations au bal masqué qu'annonçait une comédienne. Très-peu obtinrent ce qu'ils souhaitaient si vivement; et mademoiselle Mars donna là une leçon d'un très-bon goût à cette cour qui pensait probablement que les artistes ne seraient que trop honorés si elle daignait se mêler à eux un jour de carnaval. Le bal fut délicieux [1]; l'élite des arts et de la littérature avait été invitée par l'admirable actrice, qui fit les honneurs de son salon avec cette grâce, cette délicatesse d'esprit, cette aisance facile et élégante qui lui sont ordinaires. Célimène ne recevait pas mieux les marquis; mais Célimène était médisante, et M[lle] Mars fut adorable de bonté. De fort jolis costumes, des travestissements ingénieux, des quadrilles nationaux et étrangers, des carica-

[1] Il eut lieu le mercredi, 21 mars 1827.

tures originales, des bouffonneries piquantes prêtèrent à cette fête un charme indicible. La parodie eut sa large part dans ce concours d'inventions plaisantes; toutefois, pour ne pas prêter des armes aux faux dévots, alors en grand crédit, Mlle Mars interdit les déguisements qui avaient des rapports avec l'habit monacal; à peine permit-elle à M. Jouy de revêtir la robe d'ermite dont il avait quinze ans enveloppé sa renommée littéraire. L'Olympe seul fut moqué, et de grands éclats de rire, auxquels les poètes classiques eux-mêmes prirent part, accueillirent la noblesse d'une Diane et d'un Apollon grotesques, les lourds tire-d'ailes d'un Zéphire entripaillé comme un financier du temps de Molière, les agaçantes menaces d'un Cupidon dérobé aux trumeaux des imitateurs de Watteau et de Boucher. Des vaudevilles spirituels et gais, de bonnes et rudes épigrammes furent débités par la bande mythologique qui aurait fait rougir Chompré, avec son audace d'incrédulité païenne. Le bal suivit la mascarade, et le jour vint trop tôt surprendre, au milieu de ces joyeusetés, l'assemblée qu'aucun frein d'ennuyeuse étiquette n'avait paralysée, et où chacun s'était montré pourtant scrupuleux observateur des convenances et des usages de la bonne compagnie.

La réunion d'artistes qui précéda, je crois,

toutes les autres, est celle du foyer de Feydeau. Hoffman en était l'âme; à sa mort, elles ont cessé. Feydeau est mort aussi, et avec lui, l'opéra comique, qu'on exila dans la rue Ventadour, où il a succombé à une maladie laryngée. Cette maladie est venue à la suite d'un effort. L'Opéra-Comique a voulu lutter contre l'Opéra et le Théâtre-Italien; son organisation physique interdisait de pareilles prétentions; sa voix, qui n'était plus ni grave, ni haute, était à peine propre aux petits airs de l'ancien répertoire; le malade n'a pas pensé à cela. Il a crié, pour faire croire qu'il chantait haut et fort : il s'est enroué, échauffé, et il a fini comme ces pauvres pinsons, qui expirent de fatigue, en joutant contre les rossignols.

Comme je n'écris pas ici un article nécrologique, je ne parlerai pas plus long-temps de l'Opéra-Comique; mais qu'il me soit permis de m'arrêter, par la pensée, à ce foyer de Feydeau, qui est, pour moi, un des souvenirs les plus agréables des quinze dernières années. J'y ai vu se croiser bien des intrigues mesquines, prises au sérieux par les petites vanités des comédiens. J'y ai vu s'arranger des réputations, que trois chefs de claqueurs (parmi lesquels figurait une femme, sous le nom de M. Frédéric) avaient ordre de faire dépasser la rampe, et dont le public ne se doutait guère. J'y ai vu des partis po-

litiques se choquer, des coteries théâtrales se faire la guerre; des factions administratives aspirant au gouvernement de la république chantante, se heurter, se déchirer, se faire siffler, s'embrasser à la fin, pour recommencer bientôt à se faire siffler, à se heurter, à se déchirer. C'était la vie, le mouvement, le monde tout entier, avec ses bonnes et folles passions, avec ses haines profondes, et ses transactions de politesse.

L'art était compté là pour peu de chose, par le plus grand nombre; il n'avait que quelques fanatiques. L'amour était comme l'art. Deux femmes aimaient; les autres avaient des amants : c'était tout. Pas de duels pour la concurrence d'un cœur; pas de ces intimités qui durent jusqu'au jour où la maîtresse qu'on s'est disputée est devenue infidèle. L'amour n'était, à Feydeau, qu'un sentiment tout bourgeois, dont on ne s'occupait que pour s'en moquer. Il fit seulement une de ces éclatantes unions, dont La Fontaine disait : *Ce sont là de ses traits!* Il jeta dans le cœur d'un gentilhomme la fille d'un perruquier, que la pudeur religieuse du règne d'un descendant de Louis XV fit quelque chose comme comtesse.

Le foyer de Feydeau fut un des salons les plus agréables de Paris. Le bon ton y était de règle; non ce bon ton bégueule qui interdit à la causerie ses libertés, ses saillies, ses plaisan-

teries vives et mordantes; mais celui de quelques-uns des anciens bureaux d'esprit, moins la pédanterie. Oh! la bonne et franche gaîté! les amusantes conversations!.... Hoffman présidait ce petit club d'amis; Hoffman, érudit, original, caustique, railleur, parlant de tout avec une grâce malicieuse, poursuivant de sa satire voltairienne tout ce qu'il trouvait de ridicules sur sa route, aimant le paradoxe à la folie, narrateur plus aimable, et plus habile encore, peut-être, que Méhul. Théâtre, voyage, politique, magnétisme, histoire, musique, médecine, tout lui était bon, tout lui était un texte à discussions profondes ou plaisantes. Chaque soir, vingt personnes l'écoutaient, *suspensis auribus*, comme dit élégamment Properce. Et pourtant il était bègue; mais son bégaiement était un attrait de plus; il savait en tirer parti, quelquefois même il trouvait, dans ce défaut, des effets qu'il rendait comiques par la bonhomie feinte avec laquelle il les produisait.

Auprès d'Hoffman, était Garat, grand conteur d'anecdotes de l'ancienne cour et de la révolution, qui avait la fatuité puérile d'une petite-maîtresse sexagénaire, avec la dignité d'un artiste, et l'esprit d'un Gascon de bonne compagnie. Ses gros yeux clignés, son nez au vent, sa bouche ouverte en cœur, sa prononciation affectée, son

chapeau en arrière, son habit court à l'anglaise, son pantalon de panne, ses guêtres, dont il était amoureux comme de la belle voix de mademoiselle Duchamp et du souvenir de ses succès aux concerts de Marie-Antoinette, faisaient de Garat un homme à part. Quand, le dos voûté dans son vêtement de jeune élégant, les deux mains dans ses goussets, le pas mal assuré, il entrait au foyer sans saluer personne, on ne pouvait s'empêcher de rire; mais il chantait, il parlait, il grondait ou encourageait ses élèves, et il fallait admirer cette verve, cette chaleur, cette passion, cette âme énergique, ce talent d'analyse, cette finesse que démentait son extérieur grotesque. Pour qui le voyait un moment, Garat était un fat ridicule, un niais prétentieux; pour qui l'avait étudié, c'était un être de génie, qui avait la force de l'homme, la coquetterie de la femme, les caprices de l'enfant gâté. Garat avait de l'amitié pour moi: je crois qu'il me savait gré de l'avoir compris. Il me prenait quelquefois pour le confident de ses chagrins d'amour-propre; il me parlait de préférence à tout autre, des affaires publiques, et m'appelait le directeur de sa conscience politique. Je pourrais citer vingt anecdotes qui le feraient mieux connaître que le portrait sec et froid que je viens d'esquisser; je me contenterai de raconter deux faits qui me sem-

blent le bien peindre. Un jour, je le rencontrai sur le boulevart; il était dans un de ces accoutrements qui l'avaient rendu proverbe; je l'abordai, et au même instant Kreutzer, que le hasard amenait là, se joignit à nous. Il faisait un temps superbe; c'était en été; les promeneurs étaient nombreux. Nous causâmes en marchant d'un pas lent dont je connaissais le poids, parce que Garat ne manquait jamais de se pendre à mon bras comme un aveugle ou un paralytique. De quoi causer avec Kreutzer et Garat? opéra, musique, Gluck et Mozart. Ce texte de conversation arriva tout naturellement; j'avais trop à profiter pour en faire intervenir un autre. Garat nous raconta cette étrange circonstance de la vie de l'auteur d'*Armide*, visité un matin par Chéron, acteur de l'Opéra. Chéron émerveillé d'un morceau qu'il devait chanter et où Gluck avait mis toute son énergie, allait remercier le compositeur de la bonne fortune qu'il lui procurait d'exécuter un si bel air: « Je ne conçois pas cette force, » dit l'acteur au musicien. Gluck qui était au lit, jeta sa couverture, se leva debout et se montra tout nu sans dire mot. Chéron s'inclina alors profondément et ne prononça que cette parole: « Oh! alors, je comprends à merveille. » L'accent avec lequel Garat disait ceci était triste; je l'avais entendu narrer cette drôle

d'aventure avec une gaîté à laquelle sa pantomime d'homme du Midi ajoutait beaucoup. Je lui demandai ce qu'il avait : « Vous n'êtes pas à ce que vous dites ; quelque chose vous préoccupe. » Il me serra fortement le bras, et me montrant les passants qui ne faisaient pas attention à notre petit groupe, il s'écria en soupirant : « *Les ingrats!* il y a vingt ans qu'ils n'auraient pas passé sans s'apercevoir que j'ai des bottes jaunes! » *Les ingrats!* m'a toujours paru un mot sublime; il y a là un regret, un malheur de coquetterie que les souvenirs du temps où Garat donnait la mode rendent très-concevables. Notre pauvre ami ne revint pas de ce mécompte de la gloire; il bouda et nous quitta en répétant avec amertume : « Les ingrats! » — J'appris par quelqu'un qui voyait Garat dans son intimité, qu'il n'avait plus, depuis plusieurs années, pour mademoiselle Duchamp[1] les égards, les bonnes façons qu'avait droit d'attendre de lui la femme qui avait sacrifié sa jeunesse à un vieillard par amour pour l'art musical; j'en fis l'objet d'un reproche très-vif à Garat; il ne se défendit point de l'accusation, et après avoir balbutié quelques paroles sans suite, me dit avec une sorte de fu-

[1] Garat l'appelait ordinairement madame *Contr'alto*.

reur : « La malheureuse, elle est sourde ; je ne puis plus chanter avec elle. »

Je reviens au foyer de Feydeau. Après Garat, Darcourt, vieux comédien que le roi de Prusse avait eu pour son peintre et son premier comique, et qui, en parlant de beaucoup de faits, pouvait dire comme M. de Lafayette : « Moi, je tiens cela du grand Frédéric lui-même. » C'est Darcourt qui nous apprit que le philosophe de Sans-Souci aimait beaucoup, quand il causait avec quelqu'un, lui arracher l'un après l'autre, en les tournant dans ses doigts, tous les boutons de son habit. Le roi de Prusse fit cadeau à son premier comique du Recueil de ses poésies, en deux volumes. Un envoi de la main de Frédéric orne un des premiers feuillets du livre ; à la mort du comédien, je ne sais qui est devenu possesseur de ce précieux morceau de bibliothèque. Darcourt avait succédé à Camérani, régisseur général, bouffon très-divertissant parce qu'il était très-sérieux. Tous les recueils de facéties sont pleins des reparties originales de Camérani qui appelait Elleviou *l'Empereur*, parce qu'il était le despote de l'Opéra-Comique ; qui, en faisant répéter les ouvrages dont la représentation se préparait, mangeait du macaroni sur la scène ; qui avait une horreur vivement sentie pour les

pères de comédie, qu'on aurait transformés en soubrettes, si on avait voulu l'en croire; qui pensa mourir de joie, en 1814, quand Louis XVIII le reconnut à Feydeau et lui dit : « Ah! te voilà, Carlin! » Le commentaire de Camérani sur cette parole était à mourir de rire. « Le grand roi, » disait-il avec sa componction et son accent italiens; « il ne m'a pas demandé : Camérani, comment te portes-tou? Il m'a appelé Carlin! c'est que ze loui avais fait dou plaisir dans Carlin, et l'exil et les lougs malhours de sa famille ne loui ont pas fait oublier cela. La France est bien hourouse d'avoir oune monarque qu'il est oune hômme pleine d'esprit, dé goût et de sensibilité! »

Ferai-je l'énumération des habitués de notre cercle de la rue des Colonnes? Perpignan d'aussi bonne composition sur son mérite que Falstaft, mais bien plus fin, plus spirituel, plus cynique, plus amusant que le précepteur du prince de Galles; Bouvier, musicien d'orchestre, faiseur d'excellentes *charges;* madame Gavaudan, qui avait encore moins d'esprit au théâtre que dans les entretiens familiers; Emmanuel Dupaty, poète du dix-huitième siècle, citoyen du dix-neuvième, nous disant des fragments d'une vive satire sur la restauration, et s'interrompant pour régaler de jolis madrigaux nos dames, qui aimaient ces douceurs autant que les bonbons et les petits

[redacted]

bijoux que leur donnait, sans conditions, le riche et bon M. Kiesner, autant que les fleurs que leur apportait Horace Vernet; Juillet, si naturel sur la scène, si honnête, si bourru, si brusquement bonhomme, si plein de bon sens dans ses relations sociales, si singulier dans la rédaction de ses jugements littéraires au comité de lecture du théâtre; Chenard, gai à soixante ans comme il l'avait été à trente, heureux possesseur d'une charmante collection de dessins originaux qui ornaient sa loge, et dont il a eu le tort de se défaire, parce que les dons de l'amitié doivent être sacrés pour celui qui les a reçus; Moreau, mélancolique, poursuivi peut-être par les souvenirs de la compagnie de Jésus où l'avait engagé, dit-on, sa jeunesse ardente, et faisant effort sur lui-même pour être comique quand il sortait de la coulisse; Martin, filant des sons, préparant ses notes graves, et ne hasardant jamais sa voix précieuse dans la discussion; Nicolo, qui promettait un long avenir d'artiste et mourut jeune, épuisé d'amour et de mélodies; la mère Gontier, bonne, naturelle, faisant en scène le signe de la croix avant de chanter un air dont elle se défiait, s'éloignant de toutes les cabales, jouant la comédie en excellente actrice, aimant le spectacle et s'y *laissant faire*, suivant son expression naïve, comme une bourgeoise de la rue

Saint-Denis, renonçant de bonne heure au théâtre, aux vanités de la gloire, et finissant par épouser Allaire, le Lacave de l'Opéra-Comique; madame Belmont, spirituelle autant que madame Gavaudan, mais d'un esprit peut-être plus délicat et moins soudain; Paul Dutrech, gros amoureux, rêvant de machines et de décorations; Huet, aspirant sans cesse à la dictature que lui disputait Paul; Gontier, qui trompait tout le monde sur son avenir du Gymnase; madame Rigaud, qui a quitté si vite la carrière qu'elle commença avec tant de succès sous le nom de mademoiselle Palar, quand elle partageait le théâtre et le public qui avaient tant d'encouragements et de suffrages pour la jeune et jolie mademoiselle Môre (madame Pradher); Ponchard, que nous avons vu commencer et finir, le plus parfait des chanteurs français, qui avait ingénieusement su tirer de sa faible voix le parti que Paganini tire d'un violon monocorde; madame Lemonnier, qui fut la mademoiselle Regnault pour qui Boieldieu écrivit une partie de sa gracieuse musique; Chérubini, discret dans ses jugements formulés avec une originalité piquante; madame Boulanger, autrefois mince, légère, vive, sémillante, embrassée par Grétry qui pleurait de joie en l'entendant chanter son *Tableau parlant*, aujourd'hui en proie aux cha-

grins qui tourmentent à la fin les cœurs faciles qu'on a abusés, et que le temps a détrompés d'une prétendue amitié, d'un prétendu amour qui n'ont de l'amour et de l'amitié qu'un faux-semblant banal : gaie encore en présence du public, comédienne spirituelle et gracieuse, qui lutte contre l'emploi des duègnes où elle sera parfaite; madame Duret, que Nicolo avait choisie pour interprète de sa musique, ainsi que Boieldieu avait choisi mademoiselle Regnault; mademoiselle Jenny Colon, jeune fille, belle, fraîche, charmante, qui vint à Feydeau, grande à peine comme l'aînée des enfants dont l'amour l'a depuis rendue mère; madame Desbrosses, héritière de madame Gontier; Elleviou, retiré du théâtre, parlant d'agronomie et portant encore avec grâce sa tête couverte de cheveux blancs comme ceux de Gavaudan; Darboville, que la province céda à la capitale où son talent, de beaucoup inférieur à celui de Martin, mais de beaucoup préférable à celui de Baptiste qui avait eu une si jolie voix, ne brilla pas long-temps à Paris, Darboville, jeté en 1815 au milieu du mouvement des passions politiques, et obligé de fuir le théâtre de Lyon dans le costume de *Tulipano* qu'il représentait quand on vint l'arrêter; Nanteuil, qui conte si bien, un des hommes de lettres de la génération vaudevilisante du Directoire qui a

donné aux affaires Martignac, Étienne, et ce Capelle, un des derniers ministres de Charles X, préfet et baron, qui entra dans le monde politique par la protection de Nanteuil et d'Étienne, derrière M. Maret, le duc de Bassano; Berton; Carle Vernet, fécond en calembours autant que son père, l'illustre Joseph, qui achetait trois francs un jeu de mots à Carle que cette prime encouragea peut-être un peu trop; l'honnête, le bon, le sublime Talma; Bouilly; Boieldieu, si doux dans ses rapports d'homme et d'artiste; Picard, beaucoup moins bonhomme qu'il n'avait la prétention de le paraître; Alexandre Duval; l'excellent organiste Benoît; l'aimable Struntz, de Munich, artiste délicat et habile industriel que j'ai rencontré à Majorque, en 1830, dans le service des vivres et fourrages de l'armée d'Alger; Picot, Auber, Herold, Chollet, Vizentini, Planard, Alaux; Panseron, le gai tyran du vieux et crédule Darcourt; le docteur Marc, Truchot, Leprince (Xavier), Fétis, Scribe et tant d'autres!... Jours de ces réunions délicieuses, qu'êtes-vous devenus?...

Cicéri, qui apportait le tribut de sa gaîté spirituelle à nos soirées de Feydeau, songea à réunir chez lui les artistes de sa connaissance; et, un jour par semaine, il eut dans son salon ce que les lettres et les arts comptaient alors de

plus distingué. Là commencèrent ces séances de l'improvisation pittoresque, si je puis dire ainsi, où le peintre se condamne à faire, pendant qu'un bout de chandelle brûle, un dessin complet, fruit de l'inspiration du moment. C'est là que fut enrichi des meilleures caricatures l'album des *charges*, si originalement conçues et exécutées par Isabey père, Horace, Carle Vernet et Cicéri. Tous les habitués de la maison posèrent devant un de ces artistes, et laissèrent sur des feuillets de l'album la trace plaisante de leurs figures, vues au travers du prisme d'une imagination Calotisée.

Au cahier des *charges* vous verriez M. Lafont, le violoniste, emprisonné dans le manche d'un violon dont la volute contournée reproduit avec une fidélité bouffonne les traits de sa figure que je ne dois pas peindre ici, parce que je ne veux pas lutter avec le caricaturiste, parce que je ne suis pas l'ami de M. Lafont, parce que si j'avais le bonheur d'être plus plaisant que l'auteur du dessin dont je parle, M. Lafont aurait le droit de se plaindre d'un signalement que notre bon ami, M. Porte [1], pourrait seul faire impunément à son bureau des passe-ports. Auprès de M. La-

[1] M. Porte, chef du bureau des passe-ports à la préfecture de police, est bassier à l'opéra.

font vous trouveriez Cicéri, en bonnet de coton, étendu dans le lit où l'a retenu si long-temps la fracture de sa jambe gauche; cette petite tête attachée à un si grand nez vous ferait certainement rire aux éclats. Une perruque placée sur le sommet d'un crâne pyramidal, comme un bonnet sur un champignon dans la boutique d'une marchande de modes; une lèvre inférieure saillante et prédominant le menton qu'elle dépasse, comme le rebord d'un bénitier dépasse le pied de la vasque à l'eau lustrale, vous signaleraient M. Bouilli. Le dessinateur l'a fait en gaîté, pour donner peut-être un démenti à la réputation de sensibilité hydraulique que de mauvais plaisants ont faite à l'auteur de l'*Abbé de l'Épée*. Au sourire d'une large bouche, amplement pourvue de grandes dents, à un nez long et pointu, à des yeux noirs bien ouverts et surmontés de gros sourcils noirs, à une grosse verrue qui joue un rôle important dans tout cet ensemble exagéré mais ressemblant, vous reconnaîtriez M. Zimmermann l'aîné dont Gros fit autrefois un portrait remarquable. La *charge* s'est exercée sur M. Joseph Habeneck encore plus drôlement que sur le célèbre professeur de piano dont je viens de citer le nom. Des lunettes qui forment, avec la ligne horizontale des yeux, un angle de vingt degrés, descendent sur une

[redacted]

des joues et laissent à découvert, de ce côté, un œil éteint de la plus étrange expression; la bouche, ouverte, fait voir des dents pittoresquement plantées comme les irrégulières souches d'une forêt rasée un peu au-dessus du sol; à l'un des coins l'absence d'une dent est indiquée par une touche carrée de sépia bien noire, et l'on dirait que l'auteur a ouvert là une porte qui conduit par une voûte obscure à quelque caverne profonde.

Je me laisse aller au plaisir d'analyser de vives croquades dont je ne pourrais, quoique je fisse, vous donner une juste idée; allez voir l'album grotesque de Cicéri! Demandez aussi à feuilleter un autre recueil qu'ont embelli les productions improvisées de tous les hommes de talent de la peinture, de la sculpture, et de l'architecture; c'est l'album de madame Cicéri. Il a été composé dans les soirées des Menus plaisirs [1]. Autour de tables pourvues de pinceaux,

[1] Les *Menus-plaisirs* furent supprimés avant la fin du règne de Charles X. La restauration avait repris cette vieille dénomination pour ne pas continuer la surintendance des fêtes et spectacles de l'empire. Les théâtres royaux, la chapelle du roi et les pompes funèbres de la cour, étaient dans les attributions de l'intendant des Menus-plaisirs. Le ridicule fit justice de l'institution. Un jour, sur les murs de la maison des Menus, contiguë au Conservatoire, rue du Faubourg-Poissonnière, parut une sanglante épigramme qui ne contribua pas peu, je crois, à renverser l'éta-



de crayons, de papier, d'encre de Chine et de sépia, j'ai vu s'asseoir, outre Horace Vernet, Isabey et Cicéri, Bouton, Daguerre, Alaux, Picot, Thomas, Desmoulin, Watelet, Hippolyte Leconte, Atoch, Nicolle, Joly, Xavier Leprince, Géricault; ils dessinaient pendant que, dans le salon voisin, se faisaient entendre des virtuoses du plus grand mérite, de jeunes cantatrices réservées à de beaux succès, des chanteurs qui faisaient la fortune des grands théâtres lyriques. Mademoiselle Cinti y commençait sa renommée; mademoiselle Naldi, devenue comtesse de Spare, nous dédommageait à l'avance de la retraite prématurée que les convenances d'un illustre hyménée devaient amener bientôt; Garcia présentait à nos applaudissements sa jeune fille qui devait rendre célèbre le nom de Malibran; madame Dabadie essayait là sa puissante voix qui eut de l'éclat pendant quelques années à l'Opéra; madame Albert-Him y faisait admirer encore sa

blissement que dirigeait M. le vicomte Papillon de La Ferté, héritier de la charge de son père: Bories et ses nobles compagnons allaient mourir pour la liberté, sur l'échafaud de la place de Grève; pendant la nuit qui précéda l'exécution, une main d'artiste traça au-dessous de l'inscription qui figurait sur la porte de l'Intendance, une guillotine, et la figure d'un bourreau couronné. Cette guillotine, et les mots, *Menus-plaisirs du Roi*, faisaient un horrible contraste. On se hâta d'effacer la figure de l'instrument de mort; mais la cruelle plaisanterie a resté.

beauté et le charme d'un talent, qu'on apprécierait peu aujourd'hui que l'art du chant est arrivé à sa perfection; Nourrit père et Lays y finissaient leur gloire; Nourrit fils et Levasseur y préludaient à la leur.

La danse, le jeu d'écarté avaient leur tour chez Cicéri comme dans tous les salons; ce qui était particulier à la maison du célèbre peintre de décorations, c'étaient les *charges* en action, qui, plus tard, prirent une grande extension chez Duval-le-Camus. La foule des gens du monde et des hommes de la cour étouffa bientôt les artistes dans les appartements du peintre de l'Opéra, qui fut obligé de fermer sa maison. Il l'a rouverte à ses amis, et elle est encore aujourd'hui un temple consacré aux arts.

Je viens d'écrire le nom de Duval-le-Camus, il faut que je dise un mot de ses soirées. Elles avaient un caractère un peu différent de celles de Cicéri. Je pourrais dire que la démocratie des arts y était plus essentiellement représentée; c'était tout aussi bonne compagnie, c'était plus sans façon. Le laisser-aller n'allait pas cependant jusqu'au dévergondage; mais la grosse joie se faisait jour; chez Cicéri elle se déguisait davantage. Le cinquième étage de Duval-le-Camus, rue Vivienne, a vu des fêtes dont nous n'oublierons jamais le souvenir. Les grands acteurs étaient

Plantade fils, Gustave Dugazon, Grénier, Thomas, et Rodolphe, inventeur du masque de singe, dont il se servit long-temps dans les réunions d'artistes, avant que Mazurier le produisît au théâtre de *la Porte-Saint-Martin*. C'est chez Duval que j'ai vu pour la première fois cette danse de corde exécutée sur une raie de craie blanche tracée sur le carreau. Rien n'était plus plaisant que Duval, habillé en Turc, en Turc de place publique, un balancier à la main, simulant la funambulie jusqu'à faire croire à la possibilité de sa chute si l'équilibre venait à lui manquer. Plantade, en pierrot, annonçait le spectacle, frottait de blanc les semelles du saltimbanque, et accompagnait d'un lazzi chacun des gestes de notre danseur. Des proverbes, des scènes de paravent alternaient avec le concert et la contredanse. Le dessin ne perdait pas ses droits; il était de rigueur, et là, comme dans toutes les soirées d'artistes, l'imagination, l'esprit, le talent se donnaient carrière au profit des dames, qui venaient quêter *un bout de chandelle* pour leurs albums.

Je ne puis parler des réunions qui ont lieu chez M. le baron Gérard; je ne suis jamais allé dans le salon de cet artiste renommé, dont l'esprit très-fin et l'entraînante conversation attirent, dit-on, un grand nombre d'auditeurs délicats. Je sais que

les étrangers de distinction qui viennent à Paris attachent de l'importance à l'honneur d'être présentés chez M. le baron Gérard. C'est un cercle d'artistes où l'on est sur le pied du monde le plus distingué. Il en est absolument de même chez madame de Mirbel. Cette femme, d'un admirable talent, qui a élevé la miniature au premier rang des arts, par un privilége dont Petitot lui-même pourrait peut-être être jaloux, si sa gloire ne datait pas de deux siècles, reçoit ses invités sans cérémonie. Ses façons gracieuses valent mieux assurément que toutes les vaines formalités de l'étiquette. Les causeries sont très-agréables dans cette maison, dont la maîtresse accueille avec une égale bienveillance les partisans de toutes les écoles poétiques et pittoresques, comme madame Récamier les hommes politiques de tous les partis. Parmi les personnes qui ne s'occupent d'art la plume ni le pinceau à la main, et qui font l'ornement de la société de madame de Mirbel, je dois citer M. le duc de Fitz-James, homme d'un esprit délicat, amateur éclairé, qui n'a d'un ancien grand seigneur que la politesse et les bonnes manières. Sa conversation est pleine d'attraits; il a un sentiment vif des belles choses, et il en parle avec une passion trop rare chez les gens du monde.

Un ancien agent de change, qui s'est livré consciencieusement aux études de la peinture, et s'est fait un talent d'amateur très-agréable dans le genre du paysage, M. de Bez a eu des soirées que je ne dois pas oublier de mentionner dans cette petite histoire des plaisirs d'artistes, auxquels le bonheur de ma position m'a permis de prendre part, et que mes goûts m'ont fait si vivement apprécier. M. Du Sommerard, conseiller-maître à la cour des comptes, a reçu aussi des artistes; mais ses soirées n'avaient point ce qui caractérisait délicieusement les fêtes hebdomadaires de Cicéri ou de Duval-le-Camus, où nous avons vu les plus beaux talents faire de la parodie sérieuse : Tulou jouer de la clarinette comme il peint le paysage; Gélineck répondre sur une harpe naine aux appels mélodiques d'un petit bassier de carton, à qui Panseron, caché sous une table, prêtait le talent de son violoncelle; Schensoëffer faire des duos avec Capucin, son chien, qui donnait un *la* continu; Chérubini conduire, avec son sang-froid ordinaire, un orchestre de mirlitons et de trompettes de la foire, qui exécutait l'ouverture de *Démophon*.

Des soirées qui ont un charme particulier, au moins pour moi, ce sont celles de l'Arsenal. Je ne sais si autrefois, rue de Sully, chez madame

de Genlis on s'amusait beaucoup; je crois que, comme la dame ne manquait pas de prétentions et de malignité, on faisait assaut d'esprit et d'épigrammes; rien de semblable n'a lieu chez notre exellent ami Charles Nodier. C'est là que le sans-façon est vrai, et le bon goût dépouillé de cette *manière* qui le gâte chez tant de gens. Il est impossible d'avoir une simplicité plus élégante, une ame plus sincèrement affectueuse, un sentiment artiste plus élevé que ne les a Nodier. Sa conversation agit par fascination, et subjugue; on l'écoute avec un plaisir qui ne se lasse jamais; quelque sujet qu'il traite, il sait être intéressant: tant il a de ressources d'érudition, tant son imagination a de puissance, tant son cœur a de poésie! En lui j'ai trouvé la personnification du génie oriental qui, sous la tente des Arabes, inspira les ravissants conteurs dont notre Europe ne connaît guère que les canevas défigurés. Nodier ne prête pas seul à son salon l'agrément qui me le fait préférer à tant d'autres: trois femmes, pleines de naturel, d'esprit et d'amabilité, se partagent la tâche de recevoir ses amis, et s'acquittent de ce devoir de manière à être agréables à chacun. Je n'ai vu personne sortir de l'Arsenal sans faire l'éloge de l'affabilité sans recherche, de la bonne grace

parfaite qui distinguent madame Nodier, madame de Tercy, sa sœur, dont le monde littéraire connaît les jolies productions, et madame Marie Ménessié, fille de Charles Nodier, qui, bien jeune encore, a une de ces facultés distinguées que la maturité de l'âge et le travail donnent si rarement. L'art musical est en elle comme il était en Garat : il a germé de bonne heure, de bonne heure il a porté des fruits : il se développera plus encore. Le cachet des ouvrages de madame Ménessié est l'originalité ; sa musique, qu'elle a mariée aux pensées de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, d'Alfred de Musset, et de madame Desbordes-Valmore, n'a aucune des formes que la tradition française a données à la romance et à la chansonnette ; on pourrait dire qu'elle est essentiellement pittoresque. Nous avons eu, dans nos réunions intimes, les prémices de ce talent, pour ainsi dire révélé, qui fait un des plaisirs de l'Arsenal. Je voudrais pouvoir dire ce qu'il y a de liberté et de retenue tout à la fois dans ces soirées où se rencontrent toutes les nuances d'opinions politiques, littéraires et d'arts ; je voudrais répéter ces causeries vives, mais jamais choquantes, où toutes les causes sont plaidées avec talent et conviction, sans qu'aucun des avocats ait le droit de se plaindre de la forme des

discussions et de l'issue du procès. On rencontre des adversaires chez Nodier, jamais d'ennemis; les partis y conservent leur force de raison, ils abdiquent, en y entrant, leur aigreur et la violence de leur logique; c'est que Charles est le type de la bienveillance, et que personne ne se permettrait d'être offensant pour un des hôtes de l'Arsenal, quand Nodier est obligeant pour tous. Dans les temps de la plus grande exaspération, quand il s'agissait de la vie ou de la mort pour la monarchie et la liberté, quand l'art tentait des routes nouvelles et jetait le fanatisme dans quelques têtes passionnées, les soirées de l'Arsenal ont été remarquables par l'union qui n'a pas cessé d'exister entre tous les visiteurs de cette maison; et cependant se trouvaient en présence Théodore Jouffroi et Soulier de Bordeaux, Victor Hugo et Ancelot, Alexandre Dumas et Alexandre Duval, Lamartine et Auger, Delacroix et Alaux le Romain, Devéria et Gassies, Louis Boulanger et Thomas; que sais-je encore? On discutait, on n'aurait eu garde de disputer; on échangeait des plaisanteries pour masquer des arguments; on aurait rougi de personnalités. Le jeu d'écarté, qui occupe Nodier comme tout ce qui l'occupe; la danse, que de très-jolies femmes animent, et que guide madame Ménessié; quel-

ques lectures, mais rares, trop rares sans doute, puisque Lamartine et Hugo prennent seuls la parole dans cette assemblée poétique, partagent les quatre dernières heures de la journée de chaque dimanche. La pendule marque toujours trop tôt minuit. On se quitte avec promesse de revenir dans huit jours ; on se fait une fête de ces octaves d'un plaisir qu'aucune vanité outrecuidante ne s'aviserait de troubler, parce qu'elle serait bien vite punie par notre gaîté.

Je m'arrête; si je voulais, j'aurais pourtant beaucoup à dire encore sur un salon où se réunissent Balzac, qui cause avec originalité de littérature, et de cuisine avec imagination; Sainte-Beuve, qui analyse si précisément toutes choses, et dont la timidité donne beaucoup de valeur à ses observations caustiques; Weiss, chez qui la science est habilement cachée sous un esprit bonhomme; Amédée Pichot, l'auteur d'un charmant voyage en Écosse, dont il nous a si bien fait connaître les sites, les hommes et la littérature; H. de Latouche, ingénieux écrivain, médisant cruel et plein de grace, dont on ne sait lequel admirer le plus sa verve épigrammatique, qui marque toutes les médiocrités d'un fer brûlant, ou les formes aimables de sa parole, de si bon goût, qu'elle a l'air d'appartenir à un homme

d'un autre siècle; Taylor, qui parle maintenant de l'Égypte comme de la France, à laquelle sa persévérante activité élève un monument admirable[1]; madame Tastu, à qui un beau talent n'a pu donner cette assurance fâcheuse, dans le monde, affectée par quelques femmes poètes, que je ne veux pas nommer; Gué, peintre et décorateur habile, qui sait égayer un des coins du salon par une foule de petites narrations divertissantes; Eugène Isabey, Delaroche, notre ami Ladvocat, Regnier, Dauzats, Gudin, Gigoux, de Cailleux, Alfred de Vigny, Jules Jannin, Émile Deschamps, Fontaney, Ernest Fouinet, Drouineau, Caïx, Dittmer et Cavé (le spirituel M. *de Fongeray* en deux personnes), Amaury-Duval, Robert Fleury, Duponchel, Bellangé, Belloc, de Beauchêne, le sculpteur David, Watelet, et dix autres écrivains ou artistes dont les noms me fuient maintenant. Il faut se borner; déjà ce bavardage est bien long, et je dois en demander pardon au lecteur. J'ai voulu dire ce que sont les artistes aujourd'hui; j'ai voulu donner une idée de leurs soirées; j'ai essayé d'esquisser quelques portraits;

[1] *Les Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France.* M. le baron Taylor a eu déjà pour collaborateurs deux générations de dessinateurs distingués. Le texte curieux de cet ouvrage est de M. Charles Nodier.



je sens bien par où pèche ma peinture. Je n'ai qu'une excuse; j'ai cherché à être vrai. Un autre que moi aurait fait sur ce sujet, que j'ai choisi par amour, une ravissante et spirituelle page de mémoires, une large et belle page de l'histoire du dix-neuvième siècle; il ne m'est pas donné de m'élever si haut. J'ai fait un petit croquis, une faible ébauche; j'ai fait ce que j'ai pu.

A. Jal.



[redacted]





LA CONCIERGERIE.

(ÉPISODE D'UNE VIE OBSCURE.)



J'avais seize ans, lorsque je vis pour la première fois la Conciergerie. Quelle prison c'était alors! une prison de l'ancien régime, belle d'horreur, hideuse de poésie! un amas de cachots; un dédale de corridors sombres et de voûtes infernales! Du front vous touchiez la poutre qui écrasait le guichet d'entrée; ployé en deux, vous aviez peine à le franchir. Un réverbère, à la clarté rouge, brûlait éternellement sous le porche. Là, il y avait encore des faces noires

de geôliers, des paquets de clefs retentissantes, des barreaux de fer obstruant l'air et la lumière; je m'en souviendrai toujours: de telles images ne périssent point dans la mémoire; elles projettent leur ombre sur toute une vie. Elles forment un homme, ou l'écrasent, font germer son intelligence, ou la tuent. Les plus tendres et les plus amères de mes pensées se reportent vers ces voûtes obscures.

Mil huit cent quinze et la Conciergerie, deux traces profondes, ne s'étaient point effacées en 1831, sous des chagrins qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ou de décrire, sous l'expérience cruelle d'une vie sans protecteur et sans lien; sous des regrets et des désappointements que nous croyons notre apanage, et qui sont le lot de tous; sous le poids de quinze autres années solitaires, agitées ou douloureuses.

Je voulus visiter encore ce cachot où j'avais passé deux mois; c'était un besoin d'âme, un retour vers des temps écoulés, vers des biens perdus, vers ceux qui vivaient en 1815, et auxquels je survivais seul. Dieu sait, en quinze années, que de tombes surgissent autour de l'homme! La grille où ma mère avait pleuré devait me parler d'elle; cette obscurité, confidente de mes timides et profondes tendresses, allait rouvrir dans mon cœur une source d'émotions, que le monde glace

sans la tarir. Je me trompais. Le temps, qui change les hommes, bouleverse les pierres. La prison de 1815 avait disparu; je vis la nouvelle Conciergerie de 1831, et ne retrouvai plus ma geôle : ce fut une douleur pour moi.

Où étiez-vous, Conciergerie noire et lugubre, témoin impassible de toute la révolution; escaliers tortueux, couloirs suintant d'une humidité de sépulcre? Voici une prison qui ressemble à un hospice bien tenu : cette poésie funèbre s'est évanouie; tout s'est civilisé. Le changement social, qui met aujourd'hui de niveau la roture et la noblesse, la boutique et le salon, est venu donner un aspect identique à la maison de châtiment et à la retraite du malheureux que recueille la charité publique; la santé des hommes respectée, leur repos et leur sommeil protégés; leur vie, même criminelle, soigneusement conservée; attestent le progrès éternel des sociétés, qui se perfectionnent en paraissant se suicider. J'avouai l'amélioration; mais combien j'eusse voulu me retrouver, quelques heures seulement, dans cette cave, où mil huit cent quinze m'avait jeté, pauvre enfant, accusé sans preuve, criminel d'état en suspicion, chétive victime de ces précautions politiques qui ont, à tort et à travers, frappé des têtes glorieuses et obscures, sans parvenir à leur but, sans sou-



tenir les républiques ruineuses ou les trônes tombants!

Je suis fâché d'être obligé de parler de moi. Dès que vous entrez dans cette route égoïste, votre personnalité vous saisit et vous domine; elle vous entraîne malgré vous. Comment expliquer ce que vous avez à dire, le présenter sous son vrai jour; l'offrir dans sa réalité; sans se livrer à cet insupportable détail de circonstances toutes individuelles? Le *moi* devient votre tyran, il vous presse en dépit de vous-même; il vous enivre de sa nécessité, et vous accable de son poids. Au surplus, rien d'héroïque ne se mêle, j'en préviens d'avance, aux événements que je vais raconter. S'il est question de moi, ce n'est point ma faute. Je roulai ballotté par la tourmente politique, comme le brin de paille qu'emporte l'ouragan; il s'empara de ma vie, et fut sur le point de la briser, mais je ne le provoquai pas; si je le bravai, ce fut enfantillage romanesque, plutôt que force et courage. Que l'on se garde d'imputer à un vain amour-propre, à un besoin puéril de me mettre en scène, les souvenirs que je vais tracer. Je placerai sous les yeux du lecteur la Conciergerie de 1815 en contraste avec celle de 1831; deux prisons séparées par quinze années, deux points



de comparaison curieux entre deux époques si rapprochées et si diverses. Que l'on cherche là, et non dans une sotte personnalité, le véritable intérêt de ce récit.

Au mois d'avril et de mai 1815, il y eut plusieurs conspirations dans Paris : mal tramées, mal tissues, préparées par des insensés, aidées par les hommes qui devaient les punir; car c'est là le dernier raffinement de la politique. Je ne me doutais point que mon nom figurerait dans ces listes. Mon père, mutilé et en retraite, vivait avec sa famille, dans une solitude profonde, à l'extrémité de Paris. Là le fracas des guerres, des triomphes, des défaites, des monarchies réformées, abattues, relevées, nous arrivait comme le tumulte d'une grande ville en proie aux flammes, bruit au loin, et réveille l'ermite dans son rocher. J'étais, je l'avouerai, beaucoup plus occupé de l'*Allemagne*, par madame de Staël, livre qui venait de paraître, que de toutes les conspirations de l'Europe. Mes études étaient terminées; mon père, jugeant bien l'état du monde civilisé, surtout celui de la France, n'y vit que fortunes croulantes, positions incertaines, avenir menaçant, nuages et foudres, couronnes aussi chancelantes que la hutte du paysan sur les Alpes, quand souffle l'orage. Je ne voulais

pas le croire ; la sagacité de sa vieillesse était prophétique !

Il pensa comme Rousseau, que la seule ressource d'un homme était en lui-même, que la plus intellectuelle des éducations pourrait ne servir à rien, que dans cette époque de crise et de bouleversement universel, chacun, même le plus riche, devait savoir gagner son pain à la sueur de son front. C'était une vue bien juste de la société ; je la trouvai exagérée. Je me trompais ; contemplez le monde aujourd'hui, vous me direz s'il avait tort. Ce tremblement universel, cette terre vacillante sous nos pieds, nos terreurs, nos agitations, le justifient. Il me proposa donc de couronner une éducation toute scientifique, commencée dès le plus bas âge et embrassée avec ardeur, par l'apprentissage d'un métier manuel. Qu'on imagine la peine éprouvée par la vanité d'un enfant qui sort de ses classes, qui a été couronné pour des versions grecques et des déclamations rhétoriques, qui lit Rousseau, qui se croit un penseur, qui aspire par tous les pores cette éducation fébrile de nos romans de philosophie et de notre philosophie romanesque. Ouvrier ! quel titre ! quelle chute ! quelle résignation ! Une obéissance filiale et toute passive courba ma volonté sous ce bon sens paternel,



qui, dans la situation où se trouvait notre famille, eût pu passer pour extravagance, et n'était que l'excès de la raison. Je me crus héroïque, en acceptant sans murmurer, mais tristement, la meilleure des garanties qu'un homme puisse mettre en réserve contre les chocs de la vie et de la fortune; en devenant, d'écolier qui savait faire un thème inutile, un utile compositeur d'imprimerie.

Il y avait alors à Paris une imprimerie unique dans son espèce. Trois casses décomplétées se trouvaient, reléguées et solitaires, dans le deuxième étage d'une maison obscure, située rue Dauphine, sur le terrain occupé aujourd'hui par le passage qui porte ce nom. Point d'ouvrier pour donner le mouvement à ces morceaux de plomb créateurs, pour les transformer en pensée; le maître était pauvre; comment vivait-il? je l'ignore. Il n'imprimait pas même d'almanach. Il existait cependant, et ses presses oisives et ses casses poudreuses chargeaient inutilement le plafond de son propriétaire. Je crois que la police tenait cette maison sous sa surveillance immédiate : ce que mon père ignorait : il ne vit dans la solitude de l'atelier qu'un moyen précieux de protéger ma jeunesse contre la contagion de l'exemple. Sans vivre au milieu des ouvriers, j'allais le devenir et m'instruire sans danger. Mon père choisit donc pour mon maître le pauvre

propriétaire d'une imprimerie délabrée. Pendant trois mois, je me rendis régulièrement, depuis huit heures jusqu'à trois, dans l'atelier désert.

Là je restais seul, je rêvais; et souvent l'ennui venait me poursuivre; les leçons du maître étaient rares, et quand le maniement des lettres et leur pose dans l'instrument qui les unit, avait fatigué mes doigts, je m'asseyais avec un livre. Qui n'a pas connu le dégoût du travail matériel ne comprendra jamais tous les délices de la lecture. Vous avez eu affaire à l'élément grossier, au plomb, à la terre, au bois; forces aveugles, qui n'opposent qu'une résistance passive et ne donnent qu'un résultat machinal, que l'intelligence peut modeler, sans l'animer jamais. Et voici la pensée; cette pensée toute resplendissante, active, immense, pénétrante, insaisissable, indomptable, infrangible, féconde d'une fécondité qui ne meurt pas. Je ne m'étonne point que de grands hommes soient nés du sein des métiers mécaniques; pour ceux qui ont été nourris exclusivement dans les salons, l'intelligence est un jeu, une parure, un délassement; pour ceux qui ont poussé la charrue ou agité la lime, l'intelligence devient une passion, une force, une beauté, un culte, un amour divin. C'est de l'échoppe, de la boutique, de l'atelier ou du greffe de notaire (magasin d'écritures sans pensée),

que la plupart des puissants esprits ont jailli : Molière, au milieu de la boutique du tapissier; Burns, chez le métayer; Shakspeare, fils d'un marchand de gants, autrefois boucher; Rousseau, fabriquant les rouages de son père. Longtemps aux prises avec la nature physique, tous se sont réfugiés, heureux et enthousiastes, dans le domaine libre de la pensée. Un esprit, même inférieur, se tremperait fortement dans ces apprentissages mécaniques : et si jamais l'immense réforme qui s'empare du monde s'étend jusqu'à l'art de créer des hommes, je ne doute pas que le bon sens public ne l'emporte enfin, et que l'une des parties les plus importantes de chaque éducation ne soit désormais le choix d'un apprentissage, même pour les puissants et les riches, l'étude sérieuse de la nature physique, et l'essai d'un métier.

De toutes ces idées, pas une ne se présentait à mon esprit. Je sortais de classe; j'avais ma tragédie à composer, de tendres rêves à suivre, et Gessner que je voulais lire. J'accomplissais soigneusement ma tâche; mais avec quel plaisir revenais-je à ces fades pastorales de Salomon Gessner, dont la blafarde moralité me paraissait le dernier terme du bon goût et de l'élégance! O bergères des Idylles, Chloé, Daphné, Leucothoé! que vous sembliez belles, dans cette salle

noire et triste, vide d'habitants et peuplée d'araignées, à petites fenêtres, à petits carreaux, d'où je n'entendais que le bruit discordant de l'orgue, aux basses beuglantes et au dessus criard, le frôlement lointain des voitures, les cris d'un épileptique qui recommençait chaque jour, dans une chambre voisine, sa hideuse agonie; enfin, les murmures émanés d'une salle de jeu située dans la partie inférieure de la maison. Cette salle de jeu m'occupait beaucoup; là je voyais entrer de vieilles femmes, avec un ridicule vert, à trois heures du soir, et je les voyais en sortir le lendemain à dix heures du matin; elles y avaient passé la nuit. Un coup de pistolet s'y fit entendre certain jour, sur le midi; j'aperçois encore la chambre au tapis vert, dans l'intérieur de laquelle mon regard curieux essayait de pénétrer à travers les rideaux rouges qui cachaient cette caverne.

Un samedi soir, après avoir commencé de traduire en beaux hexamètres à rimes plates, le roman de Daphnis, je laissai sur la casse ce livre auquel j'ai dû tant de bonheur, et que tout le charme du souvenir ne me permettrait pas même de parcourir aujourd'hui. Le lendemain, mon père devait me mener à la campagne, à cinq lieues de Paris. Le premier jet du printemps, le premier sourire du ciel, le premier souffle de

l'air embaumé m'attendaient; je ne voulais point partir sans Gessner, et à sept heures du matin j'étais à l'imprimerie. Un autre motif se joignait à mon amour pour Gessner; la femme du maître était pauvre et malade; son fils était en proie à la plus affreuse des infirmités naturelles, l'épilepsie; son mari, à la plus douloureuse des infirmités sociales, la misère : l'intérieur de cette maison était déplorable; il fallait toute l'insouciance et toute l'illusion de quinze ans pour y porter des idylles, et mêler à ce que la détresse, la civilisation, la maladie, les révolutions ont de plus douloureux résultats, les fictions d'une mythologie de boudoir. J'avais quelques secours à donner à la femme malade, de la part de ma mère; c'étaient, je crois, des œufs frais, provision bien cachée dans un panier, et qui devait, jointe aux églogues, m'ouvrir les portes du cachot. Tout ce détail puéril était nécessaire, pour expliquer par quel enchaînement de petites circonstances je tombai, en dépit de ma jeunesse et de mon insignifiance, sous les voûtes de la Conciergerie.

Quand j'arrivai, deux hommes stationnés au pied de l'escalier obscur, qui conduisait, en décrivant une spirale étroite, jusqu'au logis du maître, m'examinèrent curieusement. Je ne fis aucune attention à ces sentinelles en habit râpé;

et après avoir déposé ma provision sur la table d'une petite antichambre, je montai dans l'atelier. Je redescendais, mon livre à la main, quand j'aperçus, à travers la porte ouverte, un homme dont une écharpe blanche ornait la poitrine, et qui s'appuyait sur une cheminée, d'un air indolent et plein d'ennui. J'entrai dans le logement du maître imprimeur : je voulais savoir comment se portait la pauvre femme. J'ignorais toutes les choses de la vie. Plus tard, cette écharpe m'eût appris à qui j'allais avoir affaire. A peine eus-je pénétré dans la chambre, deux hommes, qui s'y trouvaient, me saisirent; on me fouilla; je ne dirai pas avec quelle indécente exactitude ces recherches furent exécutées; j'étais muet et glacé d'étonnement. L'œil fixe et perçant de l'adjudant de police s'arrêtait sur moi; un portefeuille, dans lequel se trouvait le plan de ma tragédie, et l'espérance de mon immortalité, fut soigneusement empaqueté, cacheté, étiqueté. On me demanda mon nom, mon âge, mes qualités; on écrivit ce curieux détail; et sans daigner me dire ni ce que l'on voulait faire de moi, ni ce que l'on voulait apprendre de moi, l'on m'ordonna de suivre deux de ces honorables messieurs, vêtus de noir, cravatés de noir, sans col de chemise, et armés d'un bâton. Ils me conduisirent à la Police.



Les gentilshommes qui m'escortaient, étaient polis comme des huissiers de comédie. A cette aménité du chat et du tigre, qui distingue presque toutes ces professions, habituées à vivre de la souffrance humaine, se joignait, je pense, quelque commisération pour mon âge, et pour la naïveté de mes questions. Pendant que nous traversions le Pont-Neuf, ils essayaient de me rassurer et de me consoler. Les femmes, dont l'instinct devine toutes les peines, me regardaient avec pitié. A mes interpellations, ils répondaient que ce n'était là qu'une chose de forme, que je serais bientôt rendu à ma famille, que le hasard qui m'avait conduit chez l'imprimeur, accusé d'un délit politique, n'était pas un motif suffisant de suspicion, encore moins de détention : enfin, ils me laissaient croire que je reverrais le soir ma pauvre mère, et j'entrai, sans crainte, dans le bâtiment qu'on nomme *la Police*. Cette grande et belle magistrature, l'édilité de Paris, on n'a rien oublié pour l'avilir. Au lieu de lui consacrer un palais digne d'elle, on l'a enfoncée dans un égout. Je ne doute pas que la civilisation ne corrige à la fin cette faute stupide, et ne rende à des fonctions protectrices et bienfaisantes, leur honneur effacé, leur véritable destination. Pour le dire en passant, le choix du nouveau Préfet (M. Saulnier), homme doué d'une intelligence

nette et haute, et des vues les plus fécondes et les plus saines, en économie politique, semble devoir amener de grands changements dans cette détestable organisation. J'entrevis les bureaux, montai quelques escaliers; mes acolytes me quittèrent; on me poussa par les épaules, je me trouvai dans une salle oblongue, dont l'odeur me suffoqua.

J'étais habitué à une vie simple et élégante; je jetai les yeux autour de moi; des hommes demi-nus; des haillons couvrant des femmes au teint rouge et à l'œil lubrique; de ces gens que vous rencontrez à Paris, et qui sentent l'estaminet et le mauvais lieu; des paysans en blouse, les bras croisés, et étendus par terre; des fumeurs jouant au piquet, sur le carreau, avec des cartes grasses; une atmosphère épaisse, infecte, dont un cabinet secret, faisant partie de la salle même, augmentait encore la révoltante saveur; un lit de camp, sur lequel fourmillaient, côte à côte, la misère, la crapule, le vice, le malheur, et le crime; voilà cette salle, placée sous l'invocation de Saint-Martin. C'était là que cette politique cruelle, Briarée aveugle, qui écrase tout sur sa route, précipitait mon adolescence, sans pitié, sans remords, sans l'apparence d'une accusation ou d'un témoignage. Je fondis en larmes; et j'allai m'asseoir dans un coin, dans l'embrasure d'une fe-

nêtre. L'argot des voleurs ne me permettait pas de comprendre ce que l'on disait; le rire immonde du crime, les gestes de la débauche, une férocité efféminée, caractère spécial du vice dans les grandes villes, frappaient mes yeux humides de pleurs: ces figures hâves, gaies, l'œil étincelant, le front ridé, venaient me regarder sous le nez, et insultaient à ma tournure délicate et faible, à ma pensive douleur, à cette stupeur dont j'étais saisi. Un vieillard, tout tremblant, vint à moi; il parlait à peine; ses lèvres entr'ouvertes par la décrépitude, sa tête, dont les derniers cheveux blancs étaient tombés, sa bouche édentée et frissonnante, faisaient peine à voir. C'était un ancien avocat, que l'on avait arrêté la veille, et qui était accusé de conspiration; il y avait dans sa débilité un reste de bonnes manières; mais son intelligence hébétée, sa voix sans souffle et sans articulation, ne me permirent pas de comprendre le discours fort long qu'il me tint. Je devinai seulement que le même motif nous rassemblait, lui, sur le bord de la tombe, moi, sur le seuil de la vie, dans ce lieu d'ignominie, dans ces limbes de cachot.

Parmi les misérables, entassés dans le parallélogramme de la salle de police, et dont les soixante visages sont encore présents à mon souvenir, j'en remarquai un, le plus intéressant et le plus

étrange de tous; c'était celui d'un fanatique. Vous le voyiez là, jeté comme s'il se fût détaché d'un roman de Walter Scott, pour descendre dans la rue de Jérusalem, et mêler sa nuance poétique à ces balayures de la société. Une figure longue et pâle, un œil inspiré, de longs cheveux noirs, bouclés naturellement, point de cravate, une parole rapide, bizarre, incohérente, le signalaient à l'attention. Il prêchait à ceux qui l'entouraient, et qui blasphémaient en l'écoutant, je ne sais trop quelle hérésie chrétienne, le *renouvellement des sociétés*. Le souvenir de son histoire s'est effacé de ma mémoire; il faisait tache dans cette assemblée; une empreinte de folie enthousiaste se mêlait, sur son front, à cet affaiblissement des traits, et à cette mollesse des parties solides, qui suivent ordinairement les habitudes déréglées; on l'avait *ramassé* dans un carrefour, prêchant au peuple; je ne sais ce que l'on aura fait de lui.

La vermine couvrait le lit de camp; je passai la nuit sur une chaise, dans l'embrasure de la croisée. Le lendemain, le geôlier distribua des tranches de pain noir et une gamelle aux habitants de la salle; je demandai la permission d'écrire à ma mère, malade, souffrante, la plus tendre des mères, et qui n'avait aucune nouvelle de moi. On ne voulut pas; quelle cruauté! De

quelle haine le cœur le plus calme et l'esprit le plus sensé ne peuvent-ils pas s'armer contre une civilisation si barbare! A la fleur de l'âge, et sans avoir donné, par la plus légère imprudence, un prétexte aux atteintes du monstre qu'on nomme Inquisition de police, j'étais là, confondu avec la dernière lie de la crapule et du vice; ma jeunesse innocente, studieuse, plongée dans cet égout, comme un flot pur jeté dans une fontaine infectée; toute communication entre le monde et moi, tranchée tout à coup; point d'interrogatoire; nulle sentence; aucune forme de procès. Le dire d'un adjudant de police avait ouvert et refermé sur moi ce tombeau impur; ma famille me cherchait; ma mère me pleurait; on eût fait de moi ce que l'on eût voulu; nul recours contre ces hideuses volontés d'une organisation administrative, dont les rouages obscurs, et les leviers silencieux, frappent, enlèvent, écrasent sans bruit, sans que la cité soit avertie, sans que la justice ou la pitié puissent réclamer.

Trois jours passés ainsi, la triste pensée de ma mère, l'inquiétude mortelle, l'impossibilité de communiquer au dehors, me donnèrent la fièvre. Le geôlier de la salle obtint pour moi la permission d'écrire; je fis deux lettres, l'une pour ma mère, l'autre pour le Préfet de police; elles partirent décachetées, selon la règle de ces lieux;

et le soir, un mot de ma mère, et une bague, que je ne quitterai jamais, me parvinrent. Le lendemain, à onze heures, mon nom retentit à la grille du guichet; j'allais être interrogé.

Après trois jours passés sans sommeil, et plongé dans cet étonnement et cette douleur qu'il est facile d'imaginer, tout le système nerveux se trouvait violemment excité chez moi. Nous manquions d'eau dans cette salle des gens *ramassés*. Mes vêtements étaient malpropres, mon linge souillé, une fièvre ardente me brûlait. L'homme qui donnait le pain et l'eau à ces prisonniers expectants, dont je venais de faire partie, me confia à deux gendarmes : de corridors en corridors, de détours en détours nous parvînmes à un greffe situé dans une chambre inférieure. J'entendis un cri; ma mère était sortie de son lit; elle avait obtenu la permission de m'embrasser un moment. Elle était là; son étreinte fut muette; elle me regarda, et son coup d'œil me dit combien j'étais changé; sa pâleur et ses larmes me causèrent une convulsion que je ne puis exprimer. Depuis long-temps ma mère avait été condamnée par les médecins. Battue des orages de nos temps, elle avait vu mourir son premier mari sur l'échafaud. Corvisart lui avait annoncé que les émotions violentes la tueraient, et elle ne vivait que par artifice. L'indulgence de la police n'alla pas

plus loin; on ordonna à ma mère de se retirer; et on l'emporta.

Devant un bureau, chargé de cartons soigneusement classés et numérotés, se trouvait un homme, dont je n'ai point demandé le nom. C'était une figure courte et carrée, noire et ridée, grasse et osseuse; un front bas avec de gros sourcils, un œil plissé aux côtés, de larges épaules de bourreau et une mine d'inquisiteur. Je restai debout devant cet homme, qui commença l'interrogatoire. Puisse-t-il, s'il croit à Dieu, et s'il paraît un jour devant le grand Être, ne pas trouver un juge aussi cruel!

« Monsieur, me dit abruptement cet homme, « vous faites partie d'une génération à étouffer; « race de vipères, on ne rendra la paix à la France « qu'en l'écrasant. » Je fus surpris de ces paroles, et réveillant tout ce qu'il y avait de calme et de raison en moi, je répondis : « Mais, monsieur, « j'ai cru que vous aviez à m'interroger sur des « faits, et je n'entends que des injures. »

Le petit homme, que mon vêtement délabré, ma jeunesse et ma mine chétive avaient encouragé dans son insulte, bondit sur son fauteuil de cuir noir, et se levant de toute sa petitesse, appuyant ses deux poings fermés sur le bureau, s'écria :

— « Ah! vous voulez m'apprendre ce que j'ai

« à faire. Vous m'en remontrez, monsieur! » Je n'ai pas oublié une de ses paroles.

— « Je me contente de vous rappeler, mon« sieur, repris-je froidement, que vous avez af« faire non à un coupable, ni même à un pré« venu, mais à un jeune homme fort innocent, « qui ne sait pourquoi il est ici, de quel droit « on l'y a mené, ni sous quel prétexte on l'y « retient. »

— « C'est cela, continua l'interrogateur qui « s'était rassis, vous faites le beau parleur. Vous « appartenez, on le voit aisément, à la jeunesse « libérale. Greffier, écrivez tout ce que monsieur « dit. »

Puis s'échauffant dans son harnais, à mesure que le calme de mes réponses augmentait sa folle colère, et ne pouvant obtenir sur l'objet dont il cherchait la piste, aucun renseignement de moi (étranger à toute conspiration), ce chasseur d'hommes qui cherchait vainement à me traquer, et que mon évidente innocence mettait en fureur, ouvrit mon portefeuille confisqué, commenta les vers de ce pauvre *Guillaume Tell* ébauché, fit valoir contre moi le premier couplet de je ne sais quelle mauvaise chanson libérale qui s'y trouvait tracé au crayon, me questionna sur mes intentions secrètes, sur mes idées, sur mes théories; ayant soin de tirer bon parti de mes répon-

ses, et de m'inculper du moins par mes paroles, puisque les faits lui manquaient. Le sot me demanda si j'aimais la dynastie régnante; je me tus un moment et lui dis :

— « Je ne sais, monsieur, si j'aime aucun gou-« vernement; je sors de mon collége, et je ne puis « rien répondre à des questions de théorie ou « d'affection personnelle. Ce genre d'interroga-« toire dépasse, selon moi, les fonctions dont « vous vous acquittez si bien. Quant à ces vers « écrits dans mon portefeuille, ce sont des frag-« ments de la tragédie que je dois lire au comité « de l'Odéon; ils n'ont aucun rapport avec la po-« lice, et vous ferez justice si vous me rendez à « ma famille à laquelle on m'arrache sous un « prétexte si puéril. »

— « Raisonneur! savez-vous que je puis, si je « le veux, vous mettre à l'instant dans *un cul de « basse-fosse ?...* »

Je n'ajoute rien ni aux demandes ni aux réponses dont se composa cette scène, déshonorante pour l'estafier supérieur, chargé de m'interroger. Il y avait de la bassesse dans cette colère; et je me suis demandé souvent pourquoi cet homme s'y livrait envers un personnage aussi complètement inoffensif que je l'étais. D'abord il avait à découvrir l'auteur d'une prétendue proclamation de Marie-Louise; et, après trois jours d'i-

nutiles interrogats, il commençait à se dépiter de l'inutilité de ses recherches. Ensuite, à mon aspect, il m'avait pris pour un enfant du bas peuple; l'adjudant de police m'avait désigné comme ouvrier; mes vêtements s'accordaient avec cette désignation; il ne se gêna pas, me laissa debout, et m'écrasa de sa petite puissance: « Oh! ces Ju- « piters de second ordre, dit quelque part Sha- « kespeare, laissez-leur un moment la foudre, « vous verrez comme ils en useront sans pitié! » La fierté de mes réponses et leur logique rectitude lui déplut, et la colère le prit. Quand ce paroxisme fut à son comble, il m'ordonna de signer une feuille de papier où l'on avait écrit, non tout ce que j'avais dit, mais la partie matérielle de mes réponses; et, sur un signe de ce monsieur, le gendarme m'emmena.

Je fus placé dans une autre chambre où se trouvait un officier âgé d'environ quarante ans, et qui portait la croix d'honneur. C'était un colonel accusé de conspiration. Il me regarda tristement et me tendit la main.

— Ah! me dit-il, on vous accuse aussi de conspirer. Quel âge avez-vous, jeune homme?

— Seize ans.

— C'est admirable!

Le colonel se jeta sur un lit et y resta longtemps en silence.



Le soir, deux gendarmes vinrent me prendre; ils me dirent de monter dans un fiacre, où ils se placèrent à mes côtés. La voiture s'arrêta devant le Palais de Justice.

La voilà, cette Conciergerie! Près du vaste escalier dont les degrés conduisent au Palais de Justice, vous découvriez dans un coin, à droite, enfoncé sous terre, caché par une double grille, écrasé par l'édifice qui le domine, le souterrain dont je parle. Le poids de tous ces bâtiments l'étouffe, comme la société pèse sur le détenu, innocent ou coupable. Est-ce une prison, un égout, une cave? Vous ne pourriez le dire, tant cette porte de la prison, si petite, si basse, si étroite, si noire, se confond avec l'ombre que projettent les saillies des constructions environnantes. A la porte se tient le gardien de l'enfer; à gauche est l'écrou; devant vous brûle la lampe sombre qui seule éclaire d'une lueur de sang cette avenue funèbre. On a, je le répète, changé tout cela; la plus vieille des prisons de France ressemblait encore, en 1815, aux oubliettes de la féodalité! J'entrai, précédé d'un gendarme, suivi d'un gendarme.

Ma première pensée, fut une pensée de mort et de tombeau. Mais ensuite (avouons le péché d'une fierté puérile), cette iniquité si flagrante me donna courage, et je trouvai que ces hommes qui

s'abaissaient jusqu'à craindre mon enfance et la jeter dans leurs caveaux, m'élevaient à une dignité précoce d'homme et de martyr. La conscience de ces idées pures et tendres au milieu desquelles l'adjudant de police m'avait surpris, la conviction de mon innocence, le dégoût que m'inspirait cette barbare sottise, peut-être le plaisir bizarre d'essayer à une époque si peu avancée de la vie ce que la vie a de plus poignant et de plus amer, m'exaltaient étrangement; je sentais que je serais au niveau des grandes douleurs, et que le monde n'aurait rien de trop cruel pour moi : je lui jetai le gant du défi; il l'a relevé.

On m'écroua; ce mot est ignoble, terrible; vous diriez une action physique, une chaîne que l'on rive, un boulet dont on vous charge; par ce contrat de la force envers la faiblesse, vous appartenez à la prison; vous êtes la *chose*, le jouet, le mobilier du gardien. Vous descendez de l'état d'homme à celui d'être insensible et brute, classé, parqué, étiqueté comme un tronc d'arbre arraché à la forêt et placé à son rang dans le bûcher du maître.

Le réverbère du porche ne jetait qu'une lueur douteuse et faible sur les objets; j'entrevis les haillons d'un voleur qui, assis sur le même banc que moi, attendait aussi son écrou; puis, un grand homme à veste brune me saisit par la

main. Nous montâmes des escaliers, nous traversâmes des galeries; le vent soufflait humide dans ces avenues obscures; mes yeux, inaccoutumés à ce monde nouveau, ne découvraient rien que des étoiles rougeâtres et isolées, brûlant de distance en distance : c'étaient des lampes attachées au paroi.

— « Nous avons des ordres, me dit le conduc« teur; j'en suis fâché, mon jeune homme, mais « vous êtes au secret. »

— « Qu'est-ce que le secret? »

— « C'est une chambre d'où vous ne pourrez « pas sortir, et où vous ne verrez personne. »

Nous avions descendu plusieurs marches; un long corridor à soupiraux s'ouvrait devant nous; plusieurs grilles nous livrèrent passage et retombèrent en vibrant. La troisième porte du corridor était celle de ma prison; massif de fer, armé de tous les verrous, dont le luxe est spécial dans ces lieux.

— « Voilà! » dit le geôlier, après avoir soulevé deux barres de fer, et fait crier trois fois l'énorme clef dans la serrure.

C'étaient environ huit pieds de long sur cinq de large et sur douze pieds de haut; des ténèbres obscures; d'une part, le mur dégouttant d'eau saumâtre; d'une autre, une cloison de bois; le sol battu comme celui d'une cave; au

fond, à dix pieds de terre, vis-à-vis la porte, une ouverture de trois pieds de large sur un pied de hauteur, laissant apercevoir un lambeau de ciel bleu et resplendissant; un lourd treillis de fer obstruant cette moquerie de fenêtre, et, devant ce treillis, un abat-jour de bois placé à l'extérieur. Oh! que d'ingénieuses précautions! Dans un coin, à gauche, en face de la porte, quelques bottes de vieille paille jonchaient le sol; au-dessous de la fenêtre, un baquet; près de la porte, à gauche, un autre baquet rempli d'eau, et une écuelle de bois. Je tressaillis; j'avais froid; j'avais peur. C'était la prison du condamné, le cachot dans toute son horreur, que l'on me donnait, à cet âge, à moi qui n'étais pas même *suspect!*

Quoique les auteurs de mélodrames aient abusé de ce moyen, je suis tenté de croire à la commisération des geôliers; ils voient si peu d'êtres dignes de pitié! Que le hasard leur en offre un, ces âmes habituées à la souffrance des autres, et fatiguées de s'endurcir, se donnent la joie d'un peu de compassion, le rare délassement d'une charité passagère. Jacques me plaignit et me servit bien. Sa figure de bois semblait s'amollir et se détendre quand je lui parlais; il était bon pour moi, et s'arrêtait jusqu'à cinq minutes dans ma geôle. Cet homme, en veste brune et à la ceinture chargée de clefs, était plus pitoyable que

l'interrogateur, homme du monde, qui dînait en ville, portait une culotte courte de soie noire, et causait avec les dames.

La menace de ce monsieur s'accomplissait. Voilà la basse-fosse que son amour-propre blessé m'avait promise. Je ne savais alors quelle fantasmagorie se jouait de moi, ni comment, arrêté chez un imprimeur, conduit à la police, interrogé par un sbire, transféré à la Conciergerie, je subissais le traitement que Desrues et Mandrin avaient subi. Je ne voyais, dans cette série de cruautés, qu'une féerie lugubre. Aujourd'hui, je comprends fort bien cet enchaînement de barbaries; je le conçois pour le maudire, non par vengeance ou par ressentiment, mais comme homme, comme citoyen, comme pénétré d'une *rancœur* profonde (si je puis emprunter la parole énergique de nos ancêtres) contre ces insultes à l'humanité, dont la police politique se permet l'emploi impuni, au sein d'une société qui se dit légale et qui veut être libre.

Je restai là; un pain me fut apporté, un pain de prison, bien noir, et que ma faim même n'osait pas entamer : tant il était lourd, amer, d'une odeur et d'une saveur repoussantes!

— « Voulez-vous la pistole? » demanda le geôlier.

J'avais séché mes larmes. Je me fis expliquer

ce que c'était que la pistole. Pour cent francs par mois, on avait un lit, du pain blanc, des aliments, une table et une chaise. Je n'étais inquiet que de ma famille ; je demandai à Jacques si je pouvais communiquer avec elle.

« J'enverrai quelqu'un, me dit-il, pour donner « de vos nouvelles à votre mère ; mais il vous « est défendu d'écrire des lettres et d'en rece« voir. »

Je fis entendre à Jacques que mon père ne manquerait pas de payer la pistole, et de reconnaître les services qu'il pourrait me rendre. Je le priai de faire dire à mes parents que ma santé était bonne, et que j'étais fort paisible. Il sortit ; et le soir, quand la ronde de nuit, la fermeture des portes et les soins ordinaires de la prison le ramenèrent dans ma cave, il m'apprit que ma mère était restée long-temps au parloir, et l'avait chargé de me remettre quelques fruits. La douleur maternelle avait été au cœur de Jacques ; il m'apporta la pistole, une table branlante, en bois blanc, une chaise dépaillée, des draps humides, et une couchette grise que je vois encore, sur le dos de laquelle ces mots étaient tracés au crayon : *M. de Labédoyère a couché ici, le....* Le reste était effacé.

....

Au bout de quelques jours on m'envoya des

livres; je pus écrire à mon père, mais non cacheter mes lettres; mon cachot s'égaya un peu; je demandai de vieux bouquins à compulser: Mabillon, Sauval, Saint-Foix, et tous ces écrivains qui ont recueilli, avant M. Dulaure, les débris historiques de nos cités; pas un d'entre eux n'a rempli sa tâche en poète; et c'est pitié de voir avec quelle triste exactitude de greffier, avec quelle subtilité de casuiste, ils dissertent sur les monuments anciens, sans jamais saisir la vie réelle des peuples éteints. J'eus plaisir cependant à déchiffrer, dans leurs froides pages, quelque chose de l'antique destinée de ma Conciergerie.

La Conciergerie, le Palais, la Cité, c'est le vieux centre de Lutèce, le cœur de Paris. De là se sont élancées toutes ces maisons qui ont élargi la ville, qui l'ont propagée au loin; là étaient les amours de Julien; de ce centre ont divergé les rayons qui ont englobé des villages tout entiers dans leur progrès. Aussi, dans cette vieille prison, que de larmes ont coulé depuis l'époque où quelques bateliers occupaient l'île, autour de laquelle sont venues se grouper tant de palais! Dans ce souterrain, auquel se rattache toute l'existence de la cité-reine, que de douleurs humaines se sont donné rendez-vous! Là se trouvent les plus antiques cachots de France. Dès que la cité se forme, le cachot s'ouvre; Lutèce n'avait

pas de remparts, elle avait sa prison; c'était une cave obscure, peut-être la chambre même où j'ai vécu; c'était ce lieu consacré aux angoisses, et nommé depuis la Conciergerie. Hélas! il y a là un enseignement bien douloureux: le berceau de toute société, le *nucleus* qui renferme l'avenir d'une population, le premier germe et le pivot d'une grande ville, c'est une *prison!*

D'abord, sous le donjon de la citadelle romaine, je voyais un caveau où les coupables de la cité municipale étaient jetés, sans forme de procès, par les centurions romains; puis, cette prison s'agrandissant, devenait la salle souterraine de la tour où résidaient les chefs des Francs. A mesure que le palais acquérait de la splendeur, le cachot se creusait. Sous Robert II, un édifice d'une beauté *insigne* (dit Heligaud), c'est-à-dire, une grosse tour carrée, flanquée de bastions, s'élevait au-dessus des prisons de la Cité. Forteresse, résidence royale et prison; c'était toute la société féodale : force physique, primauté hiérarchique et pouvoir militaire. Voilà les enseignements que me donnaient ces tristes caveaux, et que je découvrais à travers l'atmosphère brumeuse dont l'abbé Lebœuf, M. Sauval, et la plupart des archéologues, revêtent leur style diffus. Les chefs de la première race, si follement nommés rois par nos historiens, chefs



de tribus sauvages et armées, habitants redoutables de cette forteresse, défilaient devant moi; je voyais leur cour bizarre, composée d'évêques gaulois et de Leudes, de guerriers liés à leur fortune et de Romains tombés en esclavage : puis, descendant le cours des âges, j'arrivais à saint Louis qui remit le Palais à neuf, y éleva de longues colonnades gothiques, et n'oublia pas les cuisines; à Philippe-le-Bel, qui suivit l'exemple de son prédécesseur, et agrandit encore ce domaine royal. Ces souverains féodaux n'avaient-ils pas raison de choisir pour siége de leur souveraineté le cœur même de la ville, le vieux Paris, dans son point central; et le palais d'un roi de France peut-il occuper une situation plus convenable? Imaginez, à la place de ces maisons irrégulières et de ces rues tortueuses de la cité, un jardin ombreux, conduisant à une demeure splendide; la Seine baignant de tous côtés la racine des arbres, et le marbre blanc des vastes escaliers. C'est là, dans la Lutèce de Jules César, qu'un roi de France devrait avoir son trône; mais le hasard qui fait son jouet des couronnes, et le caprice des monarques qui a détruit plus d'une dynastie, en ont décidé autrement. Les maîtres de ce beau pays ont préféré à l'habitation de leur capitale celle de Saint-Cloud, de Versailles,

de Marly, du Louvre, long-temps situé hors Paris; ils n'ont laissé dans la vieille cité que les grands ressorts de toute société humaine, l'Église, le Tribunal et le Cachot.

Ces idées se développaient ou plutôt apparaissaient tumultuairement dans ma jeune pensée, pendant les longues nuits et les tristes jours qui se suivaient et se ressemblaient tous. La lecture et l'étude dans une prison! c'est une volupté sans égale. Je reconstruisais pour mon usage une Conciergerie de toutes les époques; et, étendu sur le lit malpropre que l'on m'avait accordé, les coudes appuyés sur la table noire, chancelante, qui soutenait mes volumes, je dévorais les lourdes pages de l'abbé Lebœuf; puis Paméla, ce triste roman où la morale devient obscène à force de pruderie, œuvre manquée d'un homme de génie; puis *Arioste*, où une main aimée avait trouvé le moyen ingénieux de correspondre avec moi en soulignant, de page en page, tous les mots qui, ajoutés l'un à l'autre, dans leur succession naturelle et sans acception des mots non soulignés, devaient former des phrases et avoir leur sens connu de moi seul.

Mes yeux s'accoutumèrent en trois jours à la faible et avare lueur que le soupirail me dispensait. Les savantes dissertations de Sauval m'ap-

prenaient que le lieu même d'où je ne pouvais sortir avait été le préau de plaisance des rois et des reines; que deux fois l'incendie avait mis en péril les jours des prisonniers et des gardiens; que l'infiltration des eaux de la Seine menaçait de ruiner les fondements de ces édifices de tous les temps, groupés et réunis dans un si bizarre assemblage; que le tocsin de la grande tour avait sonné la Saint-Barthélemy. Tous ces faits relatifs à quelques toises carrées, et qui rappelaient des époques diverses, frappaient vivement mon esprit. Je voyais notre histoire entière concentrée et résumée, pour ainsi dire, dans l'histoire d'une prison. Si le battant de la lugubre cloche sonnait, sa vibration qui pénétrait dans le cachot, me disait : « Je suis contemporain de Charles IX, j'ai appelé au meurtre les fanatiques; « j'ai sonné les dernières heures de Ravaillac, de « Damiens, de Montgomery : j'ai présidé aux « plaisirs les plus fous comme aux exécutions les « plus lugubres; quand on jouait la comédie « autour de la grande table de marbre, c'était « moi qui donnais le signal de ces farces aux- « quelles les rois assistaient; quand Louis XI et « Richelieu envoyaient leurs victimes à la mort, « c'était moi encore qui prévenais le bourreau, « avertissais le peuple, et faisais retentir le glas « funèbre. »



Philippe de Comines, le plus sagace et le dernier des chroniqueurs; Montgomery, grand nom chevaleresque; Ravaillac, Damiens, Marie-Antoinette, Labédoyère, Ney, victimes si différentes: que d'images sanglantes se pressent sur ces murailles! Fantômes qui passaient devant moi, sur les gonds de fer et les barreaux de bronze de la grande porte massive, tandis que les voleurs lâchés dans le préau, criaient, hurlaient, et mêlaient leurs malédictions aux jurons sévères et aux injures officielles des gardiens. Ces cris, qui venaient troubler mes rêves, représentaient le vice ignoble, à côté de la calamité historique. Peut-être un parricide a-t-il reposé dans la chambre où Ney s'est endormi; et Desrues l'empoisonneur a été prisonnier dans la même geôle que Comines et Marie-Antoinette.

Tel était le spectacle que se donnait à elle-même la pensée du captif. Mais n'avais-je pas aussi mon histoire sérieuse et secrète: les émotions du jeune homme; ses émotions sombres, inattendues, inouïes, bien plus puissantes et plus pénétrantes que l'histoire et le passé? La première fois que toutes les grilles tombèrent, bruirent, frissonnèrent, prolongèrent leur écho frémissant sous ces longues voûtes, un froid secret me saisit; mon isolement me regarda en face; je fus comme

un mort qui se réveillerait tout à coup pour voir son tombeau se fermer. Le lendemain on m'apporta une jatte de lait; je ne pus retenir mes larmes; il y avait si loin de ce repas solitaire au déjeuner de la famille! Quelquefois j'entendais une lourde voiture s'arrêter, les gonds retentir, les portes rouler, les barreaux tomber; un grand mouvement se faisait dans la prison; puis tout revenait au repos et au silence. C'étaient de nouveaux détenus que l'on amenait.

Mon cachot était situé au-dessous d'une cour, sur laquelle donnaient les fenêtres ou plutôt les meurtrières destinées à donner un peu de jour et d'air à la *Souricière.* La Souricière est, je crois, une prison provisoire où l'on entasse pêle-mêle les criminels, en attendant une répartition plus exacte dans leurs logis respectifs. La *Souricière* des femmes était assez rapprochée de ma cage pour qu'une partie des paroles qui leur échappaient arrivât jusqu'à moi. C'étaient des chants d'amour prononcés par des voix rauques; c'étaient des blasphèmes épouvantables répétés par des voix douces et fraîches; des histoires obscènes racontées par de jeunes filles; des narrations de vol et de meurtre faites en termes d'argot; des romances nouvelles, des barcarolles et des vaudevilles, chantés en chœur par ces fem-

mes dépravées, mêlés de parodies, de folies, d'imprécations, et d'éclats de rire. Ce qu'il y avait de triste dans cette scène, c'était son ardente gaîté; toute tristesse, tout remords, toute pensée de morale et d'avenir manquaient à ces âmes qui avaient traîné dans la boue de la société, et étaient elles-mêmes devenues fange. Qu'on me pardonne ces détails. Ils ne seront frivoles qu'aux yeux frivoles. Ce comble de la dépravation humaine me frappa fortement. Je n'avais été initié à aucun vice, et le crime ne s'était montré à moi que dans l'histoire, sous le nuage d'une profonde perspective. Une enfance toute absorbée par le roman de la pensée et l'activité de l'esprit, ne m'avaient point préparé à de telles révélations. Quand j'entendis une de ces femmes chanter la mélodie populaire de Catruffo, *Portrait charmant*, etc., mon cœur se serra; le contraste était trop fort, la dissonance trop pénible. Il m'est impossible d'entendre chanter cet air.

Un jour il se fit dans la prison plus de mouvement qu'à l'ordinaire; les cloches sonnèrent plus long-temps; des pas réguliers se firent entendre; un frémissement de baïonnettes m'étonna. La chambre voisine de la mienne s'ouvrit et se referma plusieurs fois. J'entendis pleurer et hurler dans cette chambre. Jacques, en me faisant



sa visite, était revêtu de son costume d'uniforme. Les sanglots de la chambre voisine augmentaient d'intensité : les femmes de la Souricière chantaient toujours. J'appris du gardien, qu'un condamné à mort occupait le cachot contigu au mien, que le jour du supplice était venu, que l'heure allait sonner; que ces sanglots c'était l'informe et lugubre confession du malheureux; que le prêtre était là; que le condamné à genoux, ivre de désespoir et de vin, recevait ainsi l'absolution, et qu'entre sa vie et sa mort il n'y avait pas dix minutes. En effet toutes les cloches se mirent en mouvement; un bruit de roues ébranla le sol et l'édifice; des murmures de voix lointaines accompagnèrent le cortége, et la paix de la prison succéda à ce tumulte.

Le cachot triompha, comme on le pense bien, d'une organisation de seize ans, et ces terribles scènes firent sur moi une impression ineffaçable. La privation d'air et d'exercice, le chagrin de ne pas revoir ceux que j'aimais, l'atmosphère humide où je vivais, me rendirent malade. Un mois s'était passé; le médecin de la prison demanda pour moi la promenade du préau : je fus conduit par Jacques dans une cour oblongue, creusée à dix ou douze pieds au-dessous du sol des rues environnantes, encaissée dans de hauts



édifices, toute bordée de fer et toute cuirassée de pierres de taille. Des pieds nus et sales couraient sur ce sable fin; des voix rogues et dures demandaient qui je pouvais être; des hommes aux bras velus m'entouraient; d'autres, en chemise, n'ayant pour vêtement que de gros pantalons de toile grisâtre, étaient étendus par terre et jouaient : quelques-uns travaillaient à ces petits ouvrages en paille, dont la délicatesse est merveilleuse. Je reconnus là le vice, tel que je l'avais vu dans la salle Saint-Martin, mais plus hideux encore. Dans la salle de Police il avait conservé une cravate, un habit, un langage à demi-social, quelques-unes des habitudes de la civilisation : ici il se dessinait dans toute sa beauté, dans toute son énergie. Son seul dialecte était l'argot; un mépris terrible de tout et de soi-même respirait sur ces visages. Une cupidité ardente scintillait dans l'œil des joueurs. A côté de la société parée et bien réglée, en voici une, composée de sauvages, qui ont emprunté à la civilisation toute sa ruse, toutes ses ressources, pour les employer contre la civilisation même. J'étais plus effrayé de ces figures, de leurs questions, de leur aspect, de leurs gestes, de leurs paroles inconnues, que je ne l'aurais été de l'échafaud.

On ne me conduisit dans ce préau que deux

fois; ma troisième promenade eut lieu dans un second préau, beaucoup plus petit, de forme oblongue, et qui ne ressemblait pas mal au fond d'un puits, qui serait environné de murailles hautes. Dans les caveaux, dont les soupiraux aboutissaient à cette petite cour, se trouvaient plusieurs prévenus de délits politiques, entre autres un lieutenant de cavalerie toujours de bonne humeur, étourdi, léger, d'une santé à l'épreuve, armé de railleries innocentes contre ses persécuteurs, et qui, enfermé derrière ses barreaux de fer, me faisait mille contes plaisants.

Quand on vit que ma santé se rétablissait, on me rejeta dans mes ténèbres. J'avais respiré l'air, trois fois en huit jours; c'était assez. Ma solitude se prolongea deux mois.

. . . .

. . . .

C'est ainsi que je connus la Conciergerie : grande leçon pour la vie d'un homme; et si cet homme est innocent et plein de jeunes espérances, leçon qui porte avec elle une amère et ineffaçable tristesse. Les infortunés, dans la conjuration desquels on prétendit me confondre, furent condamnés à l'exil et à l'échafaud. Pour moi, comme un matin, vaincu dans mon stoïcisme puéril, je pleurais, étendu sur mon lit,

entendant les cloches voisines de Notre-Dame, et contemplant avec regret la ligne oblique et lumineuse d'un long rayon de soleil qui pénétrait dans mon cachot, des pas lourds et plus rapides qu'à l'ordinaire frappèrent mon oreille. Tout est régulier dans une prison. Un geôlier marche comme le balancier d'une pendule, sans se presser jamais. Jacques fit tourner assez vivement la grosse clef dans la serrure et me dit :

— « Vous n'avez qu'à sortir; il y a un fiacre en bas. »

Je ne savais, en vérité, que faire de ma liberté, tant cette nouvelle m'étourdissait : et la plus légère exagération n'empreindra pas ce récit fidèle, si j'avoue que je ne puis rendre nul compte exact de mes sensations et de mes idées pendant ce jour. Jacques fit mon petit paquet. Je me laissai conduire; je trouvai ma mère dans son lit, fort malade; je me souviens bien de ses baisers et de ses larmes, mais plus vaguement de cette pénétrante et vitale fraîcheur du mois de mai; du jardin parfumé, où j'embrassai mon père; de cette profonde émotion, qui s'était emparée du vieillard; de ses pleurs qui me couvrirent, et de l'étrange ivresse, qui, après deux mois d'obscurité et d'isolement faisait frissonner tout mon corps et semblait prête à dé-

truire en moi la vie même, par le sentiment trop puissant de la vie et du bonheur. Je me rappelle aussi les secondes paroles de mon père :

« Vous n'avez plus rien à faire en France ; on aurait toujours l'œil sur vous. Il faut partir pour l'Angleterre. »

En effet, je partis ; et ces deux mois décidèrent de tout mon sort. Les circonstances diverses qui conduisirent à mon élargissement n'auraient d'intérêt que pour moi. Sans fatiguer le lecteur de ces détails, qu'il me soit permis de dire que M. de Châteaubriand s'y intéressa. L'intercession d'un ange, et la voix de l'homme génie, se liguèrent pour me délivrer. Alors en possession d'un pouvoir dont il n'aurait usé que pour sauver ses maîtres, et dont ces maîtres, préludant au suicide de leur dynastie, l'ont follement dépouillé ; M. de Châteaubriand, dans une carrière si remplie, n'a sans doute pas conservé le souvenir de cette bonne action obscure, que ma reconnaissance se plaît à lui rappeler.

Voyages, travaux et souffrances, rien n'effaça le souvenir de la Conciergerie. En 1831, je voulus la revoir. Il me semblait qu'autrefois j'avais, par je ne sais quelle magie, vécu dans le sein même de la féodalité ; tant ces tours, ces corridors, cette lampe, ces souterrains la représentaient vive-

ment à mon esprit. Mais la civilisation, dans son cours éternel, avait enfin atteint et dompté ces vestiges de barbarie. Donnez un autre nom à cette maison de justice : la Conciergerie n'existe plus.

Maintenant on n'entre point à la Conciergerie par la cour du Palais. Plus de guichet obscur. Plus de lampe sépulcrale. La Conciergerie a son issue et son entrée seigneuriale sur le quai de l'Horloge. La petite porte basse est condamnée. Une vaste grille sert de clôture à la prison. Pour y pénétrer vous traversez les cuisines de Saint-Louis, longues salles gothiques, sombres, mais majestueuses, et dont la hauteur est singulièrement diminuée par l'exhaussement du sol. Tout le caractère du lieu a changé; les escaliers sont convenables; l'air circule; la pistole a baissé de prix; vous prendriez les gardiens pour des infirmiers d'hôpital. J'ai vu cinq ou six femmes se promener, fort paisiblement, dans le préau qui leur est consacré. Le pain distribué aux détenus est d'assez bon pain de soldat. Je ne sais si l'on peut y remarquer encore beaucoup de traces de l'antique inhumanité des prisons : il y en a une que je signale et qui subsiste. Les prisonniers, au lieu de coucher dans des draps, couchent dans des sacs. C'est une triste et mauvaise cou-

tume que d'encaquer un malheureux dans une toile cousue de trois côtés. L'Infirmerie n'est pas assez aérée; mais la propreté de toute la prison est parfaite.

Il est facile d'apprécier, par la distance qui sépare la Conciergerie de 1815 de la Conciergerie de 1831, les progrès que le bien-être et l'utilité matérielle des hommes ont faits pendant ce laps de temps. Mais l'aspect moral de la prison n'a point changé. Vous reconnaissez dans le préau, toutes les figures de 1815. Ce grand problème, l'épurement de cette immoralité fomentée par une capitale (immense fabrique de vices), est si loin d'être résolu!

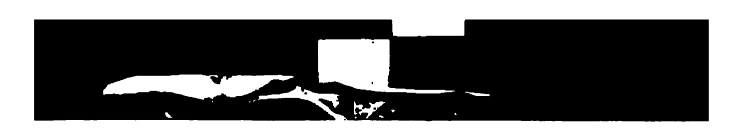
De mon temps c'étaient des bonapartistes et des libéraux que l'on jetait pêle-mêle à la Conciergerie; une seule opinion était frappée. La fureur politique se révélait ainsi par d'éclatantes injustices, dont je fus l'une des victimes obscures. Aujourd'hui la confusion de notre société, le chaos de notre état moral se trahissent au sein de la Conciergerie par des spectacles plus bizarres encore. C'est là que, pendant nos derniers troubles, M. Valérius, le vicaire de Saint-Médard et M. Cavaignac pouvaient se donner la main et dîner ensemble. Étrange symbole de la société d'aujourd'hui et des éléments disparates qui s'y



meuvent confusément! Voulez-vous avoir le résumé d'une société, d'une époque, d'un état social. Descendez dans une prison.

Ph. CHASLES.







LES BIBLIOTHÈQUES
PUBLIQUES.



Je comprends bien que les bibliothèques publiques de Paris puissent être utiles aux lettres; mais, en vérité, telles que les a faites l'impéritie ou la négligence de l'administration, je ne comprends pas à quoi elles servent, sinon à enfouir et à perdre à la fois le précieux dépôt des connaissances écrites; la Bibliothèque du roi, comme la plus importante par le nombre et le choix des livres et des manuscrits, est aussi la plus riche en désordre, en routine, et en abus. Cepen-

dant la police matérielle de l'établissement fait honneur au concierge et aux frotteurs de livrée; on dépose *gratis* les cannes et parapluies à la porte; on est *prié*, par une inscription en langue vulgaire, *d'essuyer ses pieds au paillasson*, et des crachoirs moins rares que les encriers préservent de fréquents outrages le miroir du parquet ciré. Là, Diogène n'eût pas été réduit à cracher au visage de quelqu'un.

Les bibliothèques publiques ne sont pas nouvelles dans notre âge d'inventions; Asinius Pollio en ouvrit une à Rome dans le temps d'Auguste, et Louis IX, au retour des croisades, rassembla dans une salle de la Sainte-Chapelle de Paris une collection d'ouvrages de théologie que les docteurs avaient droit de venir consulter. Dès les premiers siècles du christianisme, les églises possédaient des bibliothèques, c'est-à-dire quelques bibles latines, décrétales des papes et missels, que les fidèles allaient lire à travers une grille de fer. On voit encore dans plusieurs endroits les chaînes et les cadenas qui attachaient le livre d'heures public; cette précaution contre les voleurs ne serait pas aujourd'hui un anachronisme, car les bibliothèques appartiennent certainement à l'état, et les privilégiés s'en partagent à l'envi les lambeaux.

La Bibliothèque du roi, par exemple, est au

pillage, et tandis que l'infatigable M. Van Praet sue à faire rentrer des milliers de volumes qui n'ont laissé que leur place vide sur les tablettes dégarnies, des milliers de volumes, que mieux vaudrait enchaîner selon le vœu du cardinal Michel Dubec au quatorzième siècle, sortent incessamment pour ne jamais reparaître. Ce n'est pas que chaque volume prêté manque sur la liste des absents, mais ce grand cabinet de lecture gratuite est considéré comme propriété patrimoniale. Il suffit d'être académicien ou cousin à la mode de Bretagne d'un portier d'académie pour obtenir la permission d'*emporter des livres :* expression technique. On se pique d'emprunter beaucoup, mais de rendre peu; voilà pourquoi on achète souvent dans les ventes et sur les quais des livres enlevés depuis si long-temps à la Bibliothèque du roi, qu'il y a prescription. Je ne parle pas de ceux qui furent distraits de la *librairie* du Louvre sous le règne brouillon de Charles VI; en quarante-trois ans, soixante volumes seulement volés ou perdus, réduisirent à huit cent cinquante la bibliothèque du ménager Charles V; en cinquante ans à peu près, la moitié de la Bibliothèque du roi se trouve *dehors*. On travaille pourtant à l'agrandissement du local.

Je ne sais à quel dépositaire infidèle de notre fortune littéraire nous devons l'usage du prêt des

livres, sans arrhes ni caution. Les successeurs de ce prodigue de nos biens ont suivi les errements établis, par défaut d'énergie, par peur d'innovation. Je me plais à répandre toute mon indignation contre cette tolérance dilapidatrice; j'élève haut la tête et la voix en accusant, puisque j'ai toujours refusé de m'associer au blâme en profitant de la faveur illicite qui me permettrait d'avoir à domicile les livres que le public va feuilleter dans l'enceinte de la Bibliothèque. Nous verrons ce que décideront les commissions, qui d'ordinaire ne décident rien. Peut-être serait-il juste que les gens de lettres âgés et infirmes fussent seuls autorisés à jouir des bibliothèques publiques sans quitter leur cabinet; peut-être faudrait-il restreindre le prêt des livres aux exemplaires doubles ou imparfaits.

Loin de là, qu'advient-il? Souvent tous les ouvrages qui ont rapport à une histoire, à une biographie ou tout autre sujet spécial, sont confiés à un seul auteur qui les accapare durant des mois, des années, jusqu'à l'achèvement de l'œuvre du monopole : il se flatte de payer les intérêts de la dette? Tant que l'heureux premier-venu reste détenteur de ces matériaux, qu'il voyage, qu'il soit juge inamovible à Carpentras ou consul à Trébizonde, qu'il meure et qu'on l'oublie, n'allez pas, en concurrence, entreprendre un travail qui exige



les mêmes documents; le catalogue est muet ou les rayons sont en veuvage; le moyen de devancer votre rival qui a fait main-basse sur une bibliothèque entière? heureux quand le monopoleur n'a pas eu assez d'influence ou de prévoyance pour dépouiller à la fois toutes les bibliothèques de Paris!

Les preuves ne feraient pas faute à la critique; feu M. Auger, qui fut le consciencieux éditeur de Molière, garda plus de quatre années toutes les éditions antérieures, de façon que nous eûmes le chagrin d'attendre sa mort pour rencontrer à la Bibliothèque un autre Molière que le sien; feu M. Daru, écrivant son histoire de Bretagne, avait sous les yeux tous les livres où cette histoire, qui se lie à celles des provinces de France, occupe quelques pàges; force était aux plus empressés de dire adieu à la Bretagne. On peut assurer que les différentes branches de la littérature sont ainsi la proie de quinze ou vingt personnes qui correspondent avec la Bibliothèque par ambassadeur. Cela explique pourquoi on a retrouvé jusqu'à trois cents volumes au timbre royal dans la succession de plus d'un savant, lequel s'érigeait bibliothécaire *in petto*. Les Trissotins se pardonnent certaines privautés pour l'amour de la science.

Quant aux exemplaires déposés suivant la loi

renouvelée de l'édit de Henri II, ils passent de main en main dans leur nouveauté, jusqu'à ce qu'ils prennent rang, gras et fripés, dans l'effectif de la Bibliothèque, s'ils ne s'égarent pas en route; les amis de la maison se disputent les prémices du jeune *catalogué*, *timbré et classé*: le public n'est admis à y prendre part qu'après le bon plaisir d'aucuns; le public sert toujours de prête-nom. Les romans, pièces de théâtre, journaux, brochures et productions *frivoles*, vont amuser les loisirs des femmes, mères, sœurs, filles et parentes d'employés; le public n'a pas même les miettes de cette curée: car le règlement défend de donner en lecture certaine espèce de livres qui pourraient trop allécher les oisifs. On ne veut que des hôtes laborieux et austères à la Bibliothèque du roi; naguère encore, l'index politique et religieux y était permanent; très-haute et très-puissante dame censure y prenait ses ébats.

Avant la révolution, cette bibliothèque n'était publique, il est vrai, que deux jours de la semaine, les mardis et vendredis, de neuf heures à midi; les curieux et les étrangers la visitaient presque seuls. M. Van Praet, qu'on peut appeler une bibliothèque incarnée, contribua beaucoup à ce que les séances eussent lieu tous les jours, de dix heures à trois, excepté les dimanches, les

fêtes, et les vacances. La révolution de juillet n'a pas encore amené d'autre réforme qu'une prolongation d'une heure dans les séances. Mais le meilleur grain est infructueux lorsqu'il tombe sur une mauvaise terre; on *lira* une heure de plus, voilà tout.

Dès l'ouverture des portes et des salles, été ou hiver, pluie ou vent, une nuée de *liseurs* s'abat autour des tables; chacun à sa place d'hier, chacun redemandant son livre d'hier, chacun accoutumé à prendre racine pendant cinq heures; beaucoup le ventre vide, la plupart la tête vide; parmi cette foule qui bâille d'avance, on compterait les hommes d'étude, reconnaissables à leur front chauve, à leurs regards rêveurs, à leur immobilité, à leur persévérance; ils se soucient peu du piétinement sur le plancher sonore, des voix confuses, du murmure des plumes grattant le papier, et du froissement des livres feuilletés; ils s'isolent dans leur esprit; ils ne s'aperçoivent pas que la sueur trempe leur chemise, s'ils en ont d'aventure, ou bien que le froid glace leurs doigts bleuis. Ceux-là honorent la littérature; ceux-là, sous leur obscurité modeste, achèvent des ouvrages promis à la célébrité; ceux-là peuvent se dire véritables possesseurs de nos bibliothèques, parce qu'ils les exploitent à l'avantage de notre gloire et de nos plaisirs.

Il est bien d'autres savants qui ont dépensé toute une vie de labeur au vain appât d'une découverte plus ou moins problématique : leur erreur tenace est pourtant respectable ; jetez un coup d'œil par-dessus leur épaule courbée, et jugez-les à leurs recherches assidues, autant qu'à la boîte osseuse de leur cerceau et à l'enveloppe sociale de leur humanité.

Ce crétin, au regard inerte, à la bouche béante et au teint livide, petite grimace d'homme sur le corps grêle d'un enfant, légèrement vêtu pour toutes les saisons, inventorie les sagas dans les commentateurs latins de Danemarck et de Norvége au seizième siècle. Il parlerait la langue runique si quelqu'un au monde pouvait l'entendre.

Ce gros homme, dont le ventre est excentrique, la face enluminée et les jambes courtes, aspire à devenir membre d'une académie celtique, pour avoir un titre à la candidature électorale.

Ce vert vieillard, aux yeux vifs et au marcher sautillant, éternel sous son éternelle redingote noire que le soleil, la poussière et la pluie nuancent à l'infini, cherche la bénite-pierre depuis soixante ans, et il est toujours sur le point de la trouver ; il voit partout des figures hermétiques, même à la Bibliothèque du roi. C'est là son laboratoire ; par malheur le gouvernement qui prête les livres ne fournit pas de cornues.

Ce polyglotte, dont le vocabulaire français est emprunté aux *Anglaises pour rire*, se perfectionne dans le tartare-mandchoux; il veut savoir aussi le lapon, comme feu M. Gail savait le grec.

Ce grand sec, chauve, ossifié, bistré, mettra plutôt à nu sa peau que son secret sous sa houppelande diaphane; il calcule depuis le mois où les jours croissent de 64 minutes jusqu'au mois où ils décroissent de 58. Il dévore à jeun plus de chiffres qu'il n'en peut entrer dans un budget d'un milliard et demi; il déjeune d'algèbre, il dîne de géométrie, il soupe de trigonométrie; il rêve addition et multiplication. Ce mathématicien inventera quelque jour l'art de gagner à la loterie sans y mettre.

Ce vénérable chenu, qui épluche et tamise tous les mots du dictionnaire, rime des charades et des logogriphes; lorsque le Mercure en faisait une si prodigieuse consommation, il était fournisseur breveté de Laharpe et de Suard. Voilà un homme ruiné à présent.

Cet Ésope, dont l'esprit n'est pas plus droit que la taille, se redressera tôt au tard quand il aura l'eau de Jouvence et la baguette divinatoire. Il lit Cardan, Albert-le-Grand et *de Secretis* dans l'original : il s'exerce aux sortiléges, et ne s'alarme pas du fagot. On ne brûle aujourd'hui que les registres des contributions indirectes.

Mais, à leurs côtés, comme la scène change! Un écolier copie la traduction d'un thème ou d'une version; un courtier analyse l'*Almanach des vingt-quatre mille adresses;* l'un pour tuer le temps qui le ferait mourir d'ennui, effleure un livre dont il ignore le titre; l'autre s'est endormi de guerre lasse dans les bras d'un in-folio; tel regarde des *images* comme ferait un enfant; tel a voulu juger par lui-même d'un volume qu'il a rencontré au passage. Pitié! Ce n'est pas qu'il faille exiger de tout lecteur une attestation de capacité, une autorisation de famille, un certificat de bonnes sciences; ce n'est pas qu'il faille repousser un habit gras et râpé, des souliers ferrés, et autres insignes extérieurs de misère; oh! non; quoique les vaudevillistes nous éclaboussent en cabriolet, quoique l'intrigue ait ôté le pain au mérite pour mieux porter des livrées galonnées, les savants sont pauvres et dépourvus d'ambition. Le génie, de tous temps, s'est montré à travers des coudes percés.

Mais est-il donc impossible de diviser la Bibliothèque par catégories, de distribuer les heures et de favoriser plus particulièrement les *travailleurs?* Autant vaudrait réclamer un catalogue général par ordre de noms, de titres, et de matières. On ne conçoit pas comment M. Van Praet suffit seul à ce tracas de tous les jours,

de tous les instants, à cette vie de chiffres par demandes et par réponses. Le cercle des ouvrages habituellement *sortis* est si borné, que le savoir des employés échoue devant un livre moins connu; ces porteurs de livres sont ainsi faits qu'au lieu d'avouer leur ignorance, ils imputent quelquefois à la Bibliothèque une pauvreté qu'elle est loin de justifier. On m'a cité un bon vieillard qui, fatigué de monter les escaliers et les échelles, s'en abstient toujours, et se contente d'aller d'une salle dans une autre pour revenir les mains nettes, avec cette raison incontestable que le livre ne se trouve pas. Par malheur, l'administration toute absolutiste de la Bibliothèque semble encourager ces étroites intelligences qui ne voient rien au-delà d'un numéro et d'une lettre d'ordre. On réduit les employés au rôle de machines, et on les exerce à parcourir du haut en bas le vaste hôtel de la Bibliothèque. Bien plus, j'ai ouï dire qu'une véritable instruction bibliographique était un motif de discrédit et d'exclusion auprès des maîtres du lieu; alors on pourrait confier le service à des bêtes de somme.

M. Van Praet est chargé de cet épouvantable fardeau; lui seul connaît les catalogues, les armoires et les portefeuilles réservés; chaque matin, durant quatre heures consécutives, il donne audience aux envoyés-quêteurs du privilége;

laissez passer, in-folio, in-quarto, in-octavo, in-douze, in-dix-huit, in-trente-deux; ouvrez les portes toutes grandes; c'est pour monsieur, c'est pour madame! On va, on vient, on parle, on salue, on s'en va. La Bibliothèque du roi ferait un commerce lucratif à louer des livres aux couturières et aux membres d'Académie.

Tout le monde n'est pas aussi bien accueilli; quiconque, pour des recherches doctes et ingrates, s'enquiert d'un livre rare, imprimé avant la date préfixe de 1500, tiré à petit nombre, passe pour un voleur, un original, ou bien un amateur. Le sanctuaire inviolable ne lui dévoile pas des trésors inconnus aux profanes; on obtiendrait plutôt un Brantôme complet qu'un Mystère, une édition de Vérard, un Elzévier. On a beau se nommer, offrir son adresse, et supplier en langage de bibliophile; rien, l'excuse la plus honnête est une négation d'existence pour le livre d'exception. Les plus forts arguments battent en brèche un refus imprenable. En effet, le livre en question peut coûter de quarante à cinq cents francs; montez aux Manuscrits, on vous remettra sans difficulté la Bible du roi Charles-le-Chauve, laquelle vaut cinquante mille écus. La logique est une belle chose.

Je me garderai bien cependant de critiquer la défiance des bibliothécaires; je souhaiterais au

contraire que cette défiance fût mieux entendue; car il se commet journellement des vols qu'on ne pourrait éviter qu'au moyen d'une surveillance plus éclairée, sans qu'il fût besoin de fouiller personne; chaque individu serait tenu, en sortant, de rendre les volumes qu'il aurait reçus; pourquoi ne distribuerait-on pas des cartes d'admission comme au théâtre? mais le plus réel inconvénient est le mélange quotidien des lecteurs et des curieux. Des éditions uniques ont disparu, des pages ont été coupées, des gravures dérobées, des autographes arrachés, on a osé mutiler des manuscrits d'un prix inestimable pour s'approprier des miniatures! Ce vandalisme se renouvelle fréquemment; un lucre infâme excite des misérables à ces lâches spoliations; ce n'étaient pas eux pourtant qui jetaient dans la rivière la bibliothèque théologique de l'Archevêché.

En un mot, il paraît certain que la multitude lisante qui afflue rue de Richelieu est clair-semée de gens studieux; la fainéantise et l'insouciance y conduisent ces batteurs de pavé et ces flaneurs sans asile qui se complaisent dans les Aventures des Flibustiers et les Causes célèbres; l'hiver, faites-y du feu, vous aurez un excellent chauffoir assez bien *composé*. Ma conviction est encore renforcée par l'aspect des autres biblio-

thèques publiques, trop éloignées du centre de la ville pour agréer à pareille tourbe de flaneurs désœuvrés, ennuyés, dissipateurs de temps, picoreurs inévitables de tout spectacle gratuit. D'ailleurs les hommes avares de leurs moments se dirigent rarement vers la Bibliothèque du roi où l'on attend d'ordinaire en faction vis-à-vis le bureau des conservateurs, sans être dédommagé ensuite de cette épreuve de patience; sur vingt ouvrages demandés, on n'en a pas toujours deux complets; la *Biographie universelle* a peine à rallier une douzaine de volumes. Je déclare qu'il n'est pas une bibliothèque, si exiguë qu'elle soit, si mal *conservée*, et si bien abandonnée, qui ne soit préférable à celle du roi où peut-être deux cent mille volumes sont dépareillés, doubles, prêtés ou perdus. Néanmoins ce chaos qui augmentera sans cesse parmi les imprimés, ne règne pas dans les manuscrits, les estampes et les médailles.

Aux Manuscrits, solitude perpétuelle, excepté quelque helléniste déchiffrant des textes, quelque chroniqueur cherchant une date, et quelques orientalistes absorbés devant un composé chinois ou une énigme sanscrite; aux Estampes, une table encombrée de cartons où les places sont retenues d'avance comme à une première représentation, nombre d'écoliers prenant leurs

leçons de dessin; ici du moins un catalogue fait et parfait; aux Médailles, des Anglais, des provinciaux, et quelque échappé d'un cours d'archéologie.

Les autres bibliothèques sont visitées par diverses classes d'habitués qui aiment à y trouver du feu en hiver et du frais dans la canicule; les élèves en droit et en médecine se donnent rendez-vous à Sainte-Geneviève ainsi que les collégiens; on demande l'Encyclopédie, Hippocrate, Pothier et les classiques latins avec traduction; pas un ne songe à secouer la poudre des manuscrits qui logent sous les toits en compagnie des araignées et à la fumée d'une cuisine. Les érudits ne se plaignent pas de la longueur du voyage en s'acheminant vers l'Arsenal où l'on sent la présence d'un vrai bibliophile; tout y est à sa place, hormis les employés; le marquis de Paulmy se réjouirait s'il pouvait savoir que ses livres et ses manuscrits qui habitent maintenant les appartements du bon Sully n'ont pas été dispersés comme ceux du duc de La Vallière. La bibliothèque de la Ville, formée de l'ancienne bibliothèque des Avocats, se recommande par le zèle des conservateurs, sinon par la variété des livres. La bibliothèque Mazarine est déchue en raison de ses accroissements; le savant Naudé n'y a laissé que son nom; ses dix successeurs ne

l'ont pas remplacé. La bibliothèque de l'Institut n'admet que sur *présentation* comme à la cour; c'est une assemblée momie de coterie et de prérogative.

Enfin, dans un siècle où l'on a établi des cabinets de lecture à chaque coin de rue, où, par recensement approximatif, on compte dans chaque maison une bibliothèque de deux à trois mille volumes, n'est-il pas inouï que ces immenses entrepôts des sciences et des lettres ne produisent presque aucun des résultats qu'on peut désirer? Ces bibliothèques, qui font l'envie et l'admiration du monde entier, sont au dedans dévorées par des plaies incurables; la sinécure s'y est implantée comme en pays conquis; derrière un rempart de bouquins la congrégation rampe ou se dresse, le privilége s'endort ou se prélasse; là, Polignac recrutait des scribes et des conseillers. Pourquoi cet état-major de bibliothécaires invalides ou superflus? Pourquoi ce nombre insuffisant d'employés nécessaires? L'État paie, un bandeau sur les yeux; *quel fruit nous revient-il de tous ces sacrifices?* Dans les troubles de la Ligue et de la Fronde, où les libraires s'affranchirent de l'impôt légal des deux exemplaires, la Bibliothèque du roi était mieux gardée au collége de Clermont et au couvent des cordeliers. On s'apercoit à ces signes de déca-

dence qu'il existe un inspecteur-général des bibliothèques.

Que n'avons-nous plutôt ce qu'on nommait des *Bibliothèques de partisans*, quand la sotte vanité des gens de finances s'accommodait du dos des livres factices tapissant un cabinet de maroquin doré? Ces montres ridicules rempliraient le même objet que nos bibliothèques, en soldant une armée d'incapacités et d'inutilités. Nos Thersites littéraires auraient là leur Panthéon.

Certes, le régime égoïste des bibliothèques de Londres est encore préférable; les livres sont choses sacrées pour que nul n'y touche, car les dépositaires sont responsables. Les Anglais, de tout temps, ont profité de nos fautes : ils conservent précieusement les huit cents volumes de Charles VI, achetés par le duc de Belford douze cents francs d'or à cheval! Ils ne vendront pas les papiers de la chancellerie du roi Jean, pris avec ce prince à la défaite de Poitiers!

Quoi! notre bibliothèque nationale, qui renferme à elle seule plus de livres que toutes les bibliothèques de l'antiquité réunies, serait plus dévastée que si les hordes barbares l'eussent traversée avec le fer et la flamme! La bibliothèque de Pergame possédait 200,000 volumes, celle de Constantinople 300,000, celle d'Alexandrie

700,000, écrits sur de l'écorce d'arbre, sur de la cire, sur papyrus, sur parchemin, sur des peaux de serpents; la Bibliothèque du roi possède 600,000 volumes imprimés, 100,000 manscrits, et 20,000 recueils de gravures....

Eh bien! allez à la Bibliothèque du roi, demandez une des cent éditions de Rabelais; on vous trouvera peut-être, à grand'peine, comme échantillons, plusieurs volumes différents d'édition et de format.

P. L. JACOB,
Bibliophile.





CHANSON

A M. DE CHATEAUBRIAND,

PAR M. BÉRANGER.

A M. DE BÉRANGER,

RÉPONSE DE M. DE CHATEAUBRIAND.

L'INGRATITUDE POLITIQUE,

PAR M. DE JOUY.





UNE ESPÈCE DE PRÉFACE.



Les trois pièces suivantes paraissent se dérober au plan de cet ouvrage, et il n'est pas de l'intention de l'éditeur de franchir les limites qu'il s'est imposées.

On lui permettra donc d'intervenir ici une fois seulement pour expliquer sa pensée.

La politique serait inconvenante dans un moment où les opinions réfléchissent tant de nuances diverses, et dans un ouvrage purement philosophique et littéraire, où les principaux organes

[redacted]





A MONSIEUR
DE CHATEAUBRIAND.



AIR : *D'Octavie.*

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas! au seuil de l'étranger.

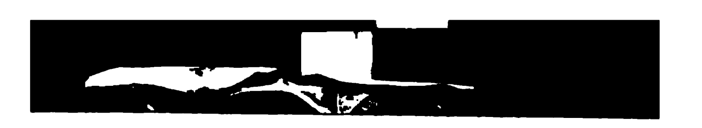
Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte; il souffre; et tout grand homme,
Auprès du peuple, est l'envoyé de Dieu.

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens, et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

BÉRANGER.

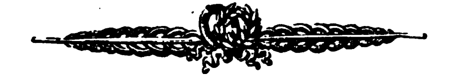
Paris, 14 septembre 1831.







A M. DE BÉRANGER.



Genève, ce 24 septembre 1831.

MONSIEUR,

Si vos talents étaient d'une espèce moins rare, si vos tableaux ne réunissaient à la correction du dessin l'éclat ou la suavité du coloris, je me contenterais de vous remercier de l'ode que vous avez bien voulu m'adresser, d'être profondément touché de votre bienveillance : mon orgueil chatouillé trouverait même dans cette ode

telle rime qui exciterait au plus haut point mon enthousiasme. Mais ce n'est pas la redevance d'une gratitude vaniteuse que je vous viens payer, c'est le tribut d'une admiration sincère. Un grand poète, quelle que soit la forme dans laquelle il enveloppe ses idées, est toujours un écrivain de génie. Pierre de Béranger se plaît à se surnommer le *chansonnier;* comme Jean de La Fontaine le *fablier,* il a pris rang parmi nos immortalités populaires. Je vous prédis, monsieur, que votre renommée, déjà sans rivale, s'accroîtra encore. Peu de juges aujourd'hui sont capables d'apprécier ce qu'il y a de fini et d'achevé dans vos vers, peu d'oreilles assez délicates pour en savourer l'harmonie. Le travail le plus exquis s'y cache sous le naturel le plus charmant.

Au reste, monsieur, dans la préface de mes *Études,* vous considérant comme *historien,* j'ai remarqué que cette strophe était digne de Tacite, qui faisait aussi des vers :

> Un conquérant, dans sa fortune altière,
> Se fit un jeu des sceptres et des lois,
> Et de ses pieds on peut voir la poussière
> Empreinte encor sur le bandeau des rois.

Lorsque vous entonnez la louange du *roi d'Yvetot* et l'hymne au *Ventru;* lorsque vous

célébrez le *marquis de Carabas* et *les Myrmidons;* lorsque vous dictez la lettre prophétique *d'un petit Roi à un petit Duc;* lorsque, à mon grand regret, vous riez de la *Gérontocratie*, vous êtes un politique à la manière de Catulle, d'Horace, et de Juvénal. Souffrez en moi une des contradictions de la nature humaine : admirateur et prôneur de la jeunesse, je suis néanmoins très-attaché aux *Barbons*. Vous avez perdu un procès contre eux devant la justice : si j'en pouvais gagner un pour eux à la haute cour de votre Muse!

Vous déroulez, monsieur, dans votre poème, ma vie littéraire et politique : ma suffisance d'auteur est cependant obligée de convenir qu'il y a dans la belle métaphore de votre première strophe, plus de politesse que de vérité. Je n'ai point vu dans le ciel mon étoile (*nébuleuse* qui échappe aux regards), mais j'y ai vu une lyre : je ne sais si c'est une de ces *lyres* que, selon vous, *mon pays me doit.* Aurais-je eu quelque influence sur la vôtre? alors je mériterais en effet ce *peu d'eau pure* que m'offre la piété du poète. Telle est la magie du talent : vous redites mon passage en Amérique, en Grèce, en Ionie, à Sion, et vous me faites me plaire à mes courses; mon amour-propre s'enchante à mes récits, oubliant que ce n'est plus moi qui voyage, mais

vous qui voyagez pour moi. Autrefois des ménestrels s'attachaient aux pas des pèlerins : les premiers chantaient, les seconds cheminaient, et les premiers seuls ont laissé des traces. Je serais tout au plus, monsieur, votre Oreste populaire, ce *Juif errant*[1] qui n'a d'espérance de repos que dans la fin du monde, qui toujours appelle de ses vœux lassés le dernier soleil, et qui voit toujours le soleil se lever, qui s'écrie dans la fatigue de sa fuite éternelle :

Toujours, toujours
Tourne la terre où moi je cours.

Du lieu où je vous écris, j'aperçois la maison de campagne qu'habita lord Byron et les toits du château de madame de Staël : où est le barde de Child-Harold? où est l'auteur de Corinne? Ma trop longue vie ressemble à ces voies romaines bordées de monuments funèbres. J'ai vu mourir presque toutes les gloires de mon siècle ; j'ai vu passer les grandes choses et les grands hommes : la Révolution dort dans son immense tombeau, et le géant, son fils, a l'Océan pour sépulture. Elle n'est plus *l'époque de la grande épée* ; nous portons aujourd'hui une rapière si courte, qu'elle ne peut pas même protéger la tête de nos amis.

[1] Chanson inédite de M. de Béranger.

Quand vous me pressez de rentrer sur le sol natal, je me demande qui je suis pour éveiller votre sollicitude. Le poids de la poussière d'un Napoléon peut faire pencher le globe dans l'endroit où elle repose; mais les cendres d'une créature de ma sorte sont légères; le vent de la patrie ou du désert les a bientôt dispersées.

J'arrive, monsieur, aux couplets politiques de votre *chanson*. Je me donnerai garde d'attacher à l'aile brillante de votre Muse mon lourd bagage de controversiste. Ma réponse se trouvera dans des réflexions sur les affaires de la France que je compte bientôt publier. Deux mots seulement ici.

Il est vrai que la liberté m'a semblé l'indispensable appui de la légitimité, car je ne connais point de pouvoir légitime sans liberté. Mais si le flambeau que je présentais aux Bourbons était celui de la fidélité, ils ne l'ont point éteint en *soufflant sur ma gloire*, pour parler votre magnifique langage. S'ils ont cru que *le jour était beau*, la nuit n'est-elle pas revenue? Me conseilleriez-vous d'abandonner le naufragé dans la nuit? Il m'en souvient, monsieur : vous vous êtes jadis attendri sur la gloire, alors exilée, parce que vous êtes fait pour elle; moi, je sacrifie aux autels de la faiblesse et du malheur, parce que je les trouve à mes foyers. Ne nous

[redacted]

vantons pas trop l'un l'autre : il y a peut-être égoïsme dans notre vertu.

D'une terre chérie
C'est un fils désolé;
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir?

C'est vous qui dites cela, monsieur.

Vous me conjurez de m'attacher au peuple qui *m'emportait dans ses bras vainqueur aux barricades*. Ah ! c'est l'heure illustre de ma vie! aussi ce peuple, je le servirai toujours; c'est pour lui, pour son bonheur, pour sa prospérité, pour sa liberté, que je donnai ma voix à la couronne d'un enfant, lorsque j'exerçai ma part de souveraineté individuelle. Mais ce peuple, où est-il? est-ce lui dont j'entends la voix, voix généreuse qui retentissait sur le lieu de mon *triomphe*, autour de la fosse où gisaient vaincus et vainqueurs, tandis qu'un ministre du Dieu de paix priait étole au cou et tête nue? Puis-je reconnaître cette voix dans les accents des champions de la peur sur qui pèsent les ruines sanglantes de Varsovie? Non, le peuple n'est pas là. Jamais je ne me rapprocherai de ces hommes



qui ont dérobé à leur profit la révolution de juillet, de ces écornifleurs de gloire, de courage, et de génie.

Reste à m'expliquer, monsieur, relativement au fait principal qui vous a fourni le texte du beau poème dont je suis si fier d'être le héros.

J'avais pris la résolution d'aller finir ma vie comme je l'ai commencée, sur les chemins du monde, car refusant mon assentiment à l'ordre de choses actuel, je n'étais plus qu'un ilote à Lacédémone. Mais, pour l'entier accomplissement de mon dessein, il me fallait livrer à un nouveau maître quelques petits arbres que j'ai plantés : j'ai exposé au marché mes pauvres enfants, et personne n'en a voulu. Forcé par cet obstacle de descendre un instant de ma montagne, j'ai revu la France; j'ai été frappé de son air de tristesse. Ému et tenté de ses misères, j'ai pensé qu'il me serait toujours loisible de la quitter quand elle serait heureuse.

J'ai écrit maintes fois : « L'état de guerre sur« venant, je me ferai un devoir d'offrir mes der« niers jours à mon pays. » Malgré les génuflexions de notre diplomatie, et à cause même de ses mains mendiantes, il ne me paraît pas très-certain qu'on nous aumône la paix.

Une attaque récente contre l'ancienne maison royale, m'est venu prouver aussi que mes com-

bats n'étaient point à leur terme. Pendant les journées de juillet je n'ai pas cru aux réactions; le peuple régnait: adouci par la victoire, instruit par l'expérience, éclairé par la civilisation croissante, il eût continué d'être magnanime. Mais le peuple ne règne plus; la coterie colérique, sans dignité, sans élévation, qui a usurpé le pouvoir populaire, aura besoin, pour se soutenir, pour coordonner les lois de proscription bourbonienne, d'étendre les mesures de son salut à diverses classes de citoyens. Cette rigueur présumée est logique; elle découle naturellement du nouveau projet qui fait suite au projet de M. Baude; elle exigera donc ma présence à Paris lorsque je plaiderai en dernier ressort la cause que j'ai déjà défendue, et que j'espérais n'avoir plus à défendre. Un homme d'honneur ne se cache point; il ne se met point à l'abri; il ne publie pas de loin contre ses adversaires, ce qu'il ne leur oserait déclarer en face.

Enfin, monsieur, les organes de l'opinion, presque tous les journaux ont témoigné de mon absence des regrets dont je me trouve singulièrement honoré. Votre éloquence, *prodigue fée*, vient à son tour orner de *fleurs et de diamants* non pas mon *vieux trône*, je n'en ai point, mais mon vieux bâton de pèlerin : comment serais-je invulnérable à la flatterie d'une



Muse qui a dédaigné de flatter les rois? Quand cette Muse me *somme d'un prompt retour,* je me sens très-disposé à la suivre dans son temple, c'est-à-dire dans ma patrie.

CHATEAUBRIAND.



[redacted]





L'INGRATITUDE POLITIQUE.



J'ai beaucoup écrit sur les mœurs, et l'on a dû croire qu'en reprenant la plume pour fournir mon contingent au livre des CENT-ET-UN, je rentrerais dans les fonctions d'observateur que j'ai exercées, à peu près seul, à Paris, pendant vingt ans. Je ne voudrais pas que le titre que j'ai donné à ce discours pût faire supposer que je veuille m'éloigner du but général de cet ouvrage, en me lançant dans le domaine de cette haute politique à laquelle je fais vœu de rester désor-

mais étranger. C'est donc comme observation de mœurs, et particulièrement des mœurs parisiennes, que je laisse tomber au hasard, dans cet écrit, quelques réflexions qui m'oppressent depuis long-temps.

On a tout dit, et, qui plus est, on a tout prouvé sur l'ingratitude des rois et des gouvernements; c'est de l'ingratitude du peuple qu'il sera question dans cet écrit. Je connais l'époque où j'achève de vivre, je dois donc, pour rassurer mes lecteurs sur l'ennui d'une dissertation, que le titre de ce discours semble leur promettre, sur la fatigue des développements historiques où je pourrais me laisser entraîner, les prévenir que je renfermerai mon sujet dans les bornes les plus étroites : c'est un seul peuple, les Français; un seul événement de son histoire, la révolution, que je prends pour exemple et pour preuve de cette affligeante vérité : l'ingratitude des contemporains est, presque sans exception, le lot des hommes qui dévouent leur existence au triomphe de la cause nationale. Il est un écueil que je n'ai point cherché à éviter, bien qu'il m'ait été signalé par l'état actuel de nos mœurs; mes éloges s'adressent aux individus, et ma censure porte sur les masses : cette route, on le sait, ne conduit plus à rien; le pouvoir lui-même n'a plus de flatteurs.

En traduisant l'ingratitude politique au tribunal de la justice humaine, je prétends lui laisser tout l'odieux que la morale et la philosophie attachent à son nom : « L'ingrat n'a qu'un vice (dit admirablement le poète Young), tous les autres lui peuvent être comptés pour des vertus [1]. »

Après avoir signalé l'ingratitude comme la plus odieuse maladie du corps social, il est sans doute bien pénible d'ajouter que la nation française, à l'époque la plus glorieuse de son histoire, que la ville de Paris dans le cours d'une révolution qui l'a placée à la tête du monde civilisé, offrent peut-être les plus nombreux exemples de cette ingratitude politique contre laquelle aucune voix reconnaissante ne s'est encore élevée.

Certes, on ne croira pas que, dans une accusation de cette nature, je veuille rendre la nation responsable des crimes et des malheurs qu'elle a soufferts dans le long enfantement de sa liberté. En évoquant les ombres de quelques-unes des plus illustres victimes de nos discordes civiles, ce ne sont plus les bourreaux que j'accuse (dès long-temps l'horreur publique en a fait justice), c'est la France, c'est Paris, surtout,

[1] He that's ungrateful, has no guilt but one:
All other crimes may pass for virtues in him.
YOUNG.

à qui je demande compte de l'indifférence coupable, du honteux abandon où reste ensevelie la mémoire de ces héros de l'humanité.

L'ingratitude, chez l'homme individu, a pour principe l'intérêt personnel; chez l'homme collectif, qu'on appelle *le peuple*, l'ingratitude naît de l'envie et de l'intrigue, ennoblies du nom d'esprit de parti, par quelques *habiles* toujours prêts à remuer les passions populaires au profit de leur ambition personnelle. Il est à remarquer que cette faction des *habiles* finit toujours, dans les grandes crises de l'état, par diriger le mouvement révolutionnaire, alors même qu'elle ne l'a pas suscité : pour y parvenir, son moyen le plus habituel est de détourner l'opinion publique des objets actuels de son culte, en montrant à ceux-ci l'oubli profond qui pèse sur la tombe des grands citoyens qu'ils ont choisis pour modèles.

Tel homme que le sort de Bailly n'effrayerait pas, qui se sentirait capable de sacrifier à la patrie son repos, sa fortune, sa gloire même, avec la certitude de trouver, comme ce martyr de la liberté, la mort la plus cruelle au terme de sa carrière; tel homme, dis-je, prêt à concevoir, à imiter un semblable dévouement, reculerait devant la pensée que son souvenir restât enseveli avec son cadavre mutilé dans quelque

coin de ce Champ-de-Mars, où l'on cherche en vain la place qu'arrosa le sang de l'infortuné Bailly. Quelles pensées pouvaient occuper sa grande âme au moment où des monstres, échappés de l'enfer, faisaient flotter, sur son visage vénérable, un drapeau enflammé; lorsque agité par un tremblement causé par la pluie et la rigueur de la saison, il répondait au misérable, qui lui reprochait de trembler : *Oui, mon ami, je tremble, mais c'est de froid?* Quelles réflexions profondes absorbaient ses esprits pendant l'heure épouvantable où, pour prolonger son supplice, ses bourreaux exigèrent que l'échafaud fût transporté sur une autre place, au milieu d'un amas de fumier et de fange? Je l'entends ce langage muet du philosophe expirant : « J'ai voulu la liberté de mon pays; j'ai, le premier, prêté serment à la monârchie constitutionnelle, seul gouvernement où la France puisse trouver la liberté, l'indépendance et le bonheur : je péris dans des tourments affreux, mais j'ai le bonheur de mourir à une époque où, pour tout homme de bien, il est presque honteux de vivre.

« Ne craignez pas, ô mes concitoyens, qu'aucune plainte injurieuse à votre honneur s'exhale de mon sein, au milieu des angoisses de ma longue agonie: loin de t'accuser, peuple français, d'un crime commis en ton nom, c'est en toi que

je mets ma dernière espérance, de ce côté du tombeau : tu garderas ma mémoire, tu la protégeras contre la haine posthume de mes persécuteurs. Indifférent à la perte de quelques jours que pouvait encore me compter la nature, je ne le suis pas à ma renommée, et la certitude que la reconnaissance publique veillera autour de ma tombe, me montre, en ce moment, l'échafaud resplendissant de gloire et d'immortalité. »

Laissons le grand citoyen mourir dans cette pensée consolante; mais si l'étranger nous demande sur laquelle de nos places publiques est élevée la statue colossale de l'un des fondateurs de la liberté, du premier maire de Paris, du premier député de cette ville, du premier président de l'Assemblée constituante, de celui qui provoqua et reçut le serment du Jeu-de-Paume, du patriote irréprochable qui couronna, par une mort sublime, une vie illustrée par de si beaux talents et de si hautes vertus; nous nous éloignerons en rougissant de honte, pour n'avoir pas à répondre : « Nous ne savons pas même où repose la cendre de Bailly[1]. »

[1] Au moment où je trace ces dernières lignes, j'apprends qu'un nouvel outrage vient d'être fait à la mémoire de cet homme illustre. A la dernière exposition, au Louvre, on a refusé de recevoir un tableau de M. Boulanger, représentant la mort de Bailly, dont on s'accorde à reconnaître le mérite, sous prétexte *qu'il ne faut pas réveiller un* pareil souvenir.

La terreur régnait sur la France, le sang coulait par torrents du haut de l'impitoyable Montagne, et la République naissante allait périr avec la liberté dans les excès de la plus effroyable licence. Marat, le plus hideux représentant de la fureur anarchique, faisait retentir la tribune nationale de ses rugissements, et glaçait tous les cœurs d'épouvante : ce même peuple français, dont l'attitude seule faisait trembler l'Europe en armes, subissait en silence le joug du plus ignoble tyran. Chacun se révoltait contre sa propre dégradation, et personne n'osait même s'avouer le désir de s'y soustraire. Quelques femmes semblaient seules rester vivantes au milieu de cette asphyxie morale dont les hommes étaient frappés.

L'une d'elles, Charlotte Corday, d'une famille noble qu'elle a rendue historique, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, dans l'âge du plaisir et du bonheur, prend à vingt-trois ans la résolution de mourir pour venger son pays et l'humanité : désormais pour elle plus d'avenir, plus d'illusion; elle a laissé l'espérance à la porte du monstre chez qui elle s'est introduite.

C'en est fait, l'apôtre du meurtre et du brigandage, l'homme réputé atroce parmi ses atroces complices, l'infâme Marat expire sous la main d'une jeune fille, qui attend, immobile auprès d'un cadavre, la récompense de son héroïque dévoue-

ment; elle ne tarde pas à le recevoir; le bourreau fait tomber sa tête, et Charlotte Corday ne laisse plus au monde que le sublime exemple de son courage et de ses vertus patriotiques. Il s'éteindra bientôt ce souvenir qui dut être impérissable; puisse-t-il du moins ne pas s'effacer au souffle de la calomnie! Vain espoir! des hommes toujours prêts à rabaisser une belle action, à la hauteur de laquelle ne pourra jamais s'élever leur bassesse, n'ont pas eu honte d'élever d'injurieux soupçons sur la nature des liaisons de cette admirable fille avec le député Barbaroux; Louvet, dans ses mémoires, a prouvé l'absurdité d'une pareille supposition; mais l'ingratitude publique a cela de particulièrement odieux, qu'en effaçant le portrait du bienfaiteur, elle laisse trop souvent subsister les taches dont l'envie ou la sottise l'avait couvert. Un homme, pourquoi faut-il que ce soit un étranger, publia l'apologie de cette jeune héroïne le jour même de sa mort: Adam Lux, député de Mayence, proposa de lui élever une statue avec cette inscription : *Plus grande que Brutus:* il paya de sa vie sa généreuse proposition, qui ne trouva point d'échos en France, alors même que le silence n'y avait plus l'excuse de la peur.

Les mêmes nuages d'indifférence et d'oubli, qui pèsent sur la tombe de Charlotte Corday,

dérobent également aux hommages publics les ombres illustres :

De *Philippine Roland*, qui se dévoua si généreusement pour son pays et pour son époux ; qui montra l'ame de Socrate sous les traits d'une femme jeune et belle ;

De cette autre héroïne de l'amour conjugal ; de cette madame de Lafayette, devant qui s'était agenouillé Voltaire, comme devant l'épouse de l'ami de Washington ; de madame de Lafayette qui s'enterra vivante dans les cachots d'Olmutz, où son illustre époux expia pendant cinq ans son dévouement à la cause de la liberté dans les deux mondes ;

D'*Élisabeth de France*, qu'aucun péril, aucune menace ne put décider à séparer son sort de celui de son auguste frère.

Approchons-nous d'un tombeau plus récemment fermé : c'est ici que repose MANUEL. Puisque j'ai prononcé son nom, j'ai achevé son éloge : j'ai dit qu'il fut un de nos plus grands orateurs, un de nos plus grands citoyens ; j'ai dit que la liberté, l'indépendance et la gloire nationales, n'ont jamais eu de plus intrépide défenseur ; j'ai dit que Manuel, victime de la plus révoltante injustice, du plus lâche abus de pouvoir, fut déclaré *indigne* de siéger à la chambre des députés par la majorité de ses indignes col-

lègues. Le cri de la douleur et de l'indignation publiques qui s'éleva contre ses oppresseurs ne permettait à personne de douter qu'une nomination nouvelle ne le vengeât bientôt, en le rappelant au sein d'une assemblée d'où la violence la plus illégale l'avait fait sortir. Cinq mois après l'occasion se présente; les amis de Manuel le forcent à se mettre sur les rangs, et il n'obtient pas trente voix dans le collége électoral où il s'est porté comme candidat à la députation. Cette marque d'ingratitude aggrave la maladie dont il est atteint, il meurt: une souscription est ouverte pour lui élever une statue; mais c'est en vain qu'auprès de *sa tombe un ami s'agenouille et quête pour honorer ses restes*[1]; les faibles secours qu'il reçoit n'auraient pas suffi à faire exécuter, non plus la statue, mais le simple buste du grand homme, si le *Chansonnier* se fût contenté de payer à la mémoire de son illustre ami le tribut de ses chants et de ses larmes.

Les fureurs populaires, le bon plaisir royal, ont arrosé le sol français d'un sang précieux; la nation a gémi sur le sort des victimes; mais est-ce assez de quelques larmes, si promptement essuyées, pour acquitter la dette de la patrie envers de si héroïques infortunes? Quel trophée,

[1] Voyez *le Tombeau de Manuel* (Chansons de Béranger).

quel monument, quelle simple inscription de rue, de place, de fontaine publique, consacrent à la postérité les noms de Biron, des deux Custine, de Condorcet, de Lavoisier, de Ney, de Labédoyère, de Mouton Duvernet, de Chartrand, de Berton, de Caron, de Bories et des trois complices de sa gloire? Serait-ce donc trop demander à la reconnaissance nationale de faire disparaître tant de noms insignifiants ou ridicules, qui salissent les coins de rue de cette capitale du monde, pour y substituer des noms que d'éminents services rendus, de grandes injustices à réparer, recommandent à la mémoire des hommes?

Les vengeances révolutionnaires passent, comme un torrent, sans flétrir le caractère de la nation qui les subit; mais l'ingratitude du peuple annonce la dégradation de ses mœurs, et laisse sur son caractère une tache indélébile qui s'étend, le pénètre, et finit par le corrompre. C'est, à l'envisager sous ce rapport, qu'il est permis de dire que l'indifférence de la nation française pour la renommée des grands citoyens dont l'échafaud a payé les services, porte plus de préjudice à sa véritable gloire, que les crimes des factions dont les traces disparaissent avec le mouvement convulsif qui les a produits.

Et cependant cet oubli coupable, dont je me

plains, n'est point encore ce que j'appelle ingratitude politique : ici ma tâche devient plus difficile; ce n'est plus en faveur des morts que j'élève la voix, c'est aux intérêts du moment, c'est aux passions du jour que je m'adresse; c'est en faveur des hommes vivants que je réclame contre l'ingratitude nationale, aux traits de laquelle leur élévation momentanée les met plus particulièrement en butte.

Il en est un sur lequel la faction des ingrats s'acharne avec le plus de violence; c'est aussi le premier que je mettrai aux prises avec ses ennemis : on voit qu'il s'agit de M. Dupin. Je laisse parler les faits.

De toutes les libertés nationales, celle qu'un gouvernement sans foi, mais non sans prévoyance, redoutait davantage, la liberté de la presse trouva dans M. Dupin son plus infatigable défenseur. Les écrivains du patriotisme le plus hostile au gouvernement du bon plaisir, ne réclamèrent jamais en vain son appui : c'est un hommage que se sont empressés de lui rendre, dans vingt écrits que je pourrais citer, la plupart de ceux qui se sont déclarés ses ennemis depuis qu'ils n'ont plus rien à attendre de lui. On ne trouve jamais plus d'ingrats que lorsque l'on n'est plus en position d'en faire.

M. Dupin a constamment professé et soutenu

les principes d'une liberté contenue dans les bornes constitutionnelles; il a contribué de tout son pouvoir à la fondation du trône populaire, où Paris, organe et mandataire de la France, éleva sur le pavois un roi citoyen; comment ce vieil ami de la liberté, l'un des artisans de notre régénération politique est-il devenu, tout à coup, pour les hommes de juillet, un objet d'inquiétude, un but de persécution? Il a différé d'opinion sur quelques points de doctrine politique, avec les chefs d'une opposition systématique dont il avait cessé de faire partie. M. Dupin a pu se tromper avec la majorité de la Chambre de 1830, quand, par respect pour le principe de l'inamovibilité des juges, il s'est prononcé contre l'épuration de la magistrature; il a pu se tromper avec Voltaire quand il a pensé que plus le peuple serait éclairé et plus il serait libre, en opposition avec ceux qui soutiennent que plus le peuple sera libre plus il sera éclairé; mais comme il est certain que cette divergence d'opinion, sur des questions de pure théorie, ne saurait être la source de ce débordement de haine et d'injustice auquel il se voit depuis long-temps exposé, il faut en chercher la véritable cause dans cette simple observation : homme supérieur, il a trouvé sa place dans le nouvel ordre de choses où

des concurrents, qui se croient ses rivaux, cherchent encore la leur.

Ce que je viens de dire à propos de M. Dupin, je pourrais le répéter presque dans les mêmes termes en parlant de MM. Barthe et Mérilhou; il n'y a pas encore un an qu'on ne pouvait prononcer leur nom, à Paris, sans éveiller les idées de talent supérieur, de dévouement à toute épreuve, et du plus incorruptible patriotisme: leur éloge était alors dans toutes les bouches. La révolution s'opère; ils y prennent la part la plus active, et le gouvernement cède au vœu de l'opinion publique qui les indique à son choix. A peine ont-ils touché le seuil du pouvoir que les plus injustes clameurs s'élèvent autour d'eux; déjà on doute de leur patriotisme; bientôt on les accusera d'intrigue, de malversation, de connivence avec les ennemis de l'état: qu'ont-ils fait pour perdre en quelques jours cette popularité qu'ils avaient mis vingt ans à conquérir? Ils ont accepté un portefeuille de ministre que d'autres se préparaient à saisir.

Ce ne sont ni les mêmes hommes ni les mêmes principes que je rendrai responsables de l'ingratitude politique dont MM. Lafayette et Laffitte on le droit de se plaindre; certes ce n'est pas la faction *des habiles* qui a retiré à l'un le com-

mandement des gardes nationales de France, et éloigné l'autre de la présidence de la Chambre des Députés. Il y a des maladresses de parti qu'on ne peut expliquer qu'en observant que, dans toute assemblée publique, la médiocrité domine, et que le jour où ses chefs croient pouvoir l'abandonner à elle-même, elle prend sa force dans la foule des nullités qu'elle représente, et devient ainsi l'organe d'une décision contraire aux intérêts qu'elle croyait défendre. L'ingratitude est une mauvaise herbe qui brûle la terre qui la nourrit : Bajazet fit mourir celui qui avait affermi sa puissance, « parce qu'il était, disait-il naïvement, dans l'impossibilité de reconnaître tout ce qu'il lui devait. » Que MM. Lafayette et Laffitte se consolent, il est pour l'homme public, comme pour l'homme privé, une sorte d'ingratitude aussi flatteuse pour l'amour-propre que la reconnaissance la plus signalée.

Le gouvernement, voulant adoucir autant qu'il était en lui les regrets que la garde nationale de Paris éprouvait de la retraite de son illustre chef, a senti la nécessité de mettre à la tête de cette armée citoyenne un homme dont la gloire et les vertus patriotiques eussent dès long-temps consacré la réputation. Son choix tomba sur un des généraux de notre vieille armée, au nom duquel se rattachent les plus honorables souvenirs.

Ce fut un ancien aide-de-camp de l'empereur, le vainqueur de Burgos, celui qui préluda au triomphe d'Eckmuhl par un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire fasse mention[1]; celui qui resta maître d'Essling, pris et repris quatre fois dans la même journée; celui qui, dans la fatale bataille de Waterloo, soutint pendant quatre heures, avec 6,000 hommes, l'effort des 30,000 hommes du corps d'armée de Bulow; celui qui fut frappé d'exil en 1815, à la seconde restauration; celui qui fut membre de la commission municipale dans la révolution de juillet; ce fut enfin le général Mouton-Lobau que Louis-Philippe donna pour successeur au général Lafayette, dans le commandement de la garde nationale parisienne. Comment concevoir que tant de services éclatants, tant de droits à l'estime, à la reconnaissance des vrais patriotes, n'aient pu mettre ce guerrier citoyen à l'abri des outrages d'une foule stupide, qui voit des ennemis de la liberté dans tous les défenseurs de l'ordre public?

S'il est vrai, comme l'a dit le plus illustre chancelier qu'ait eu l'Angleterre, « que la censure,

[1] « Le général Mouton, le 21 avril 1809, veille de la bataille « d'Eckmuhl, traversa, à la tête du 17[e] régiment d'infanterie de « ligne, un pont enflammé sur l'Iser, pénétra par cette route « de feu dans la ville de Landshut, et sépara, par cet acte d'une « audace inouïe, les armées autrichiennes. »

la satire même, soit la taxe que l'homme en place doit au public pour le seul fait de son élévation, » certes, nul ministre, pas même celui dont je viens de citer les paroles, n'a été inscrit pour un plus fort contingent, sur le rôle des contributions ministérielles, que le président actuel du conseil des ministres.

Personne ne nie les services signalés que M. Casimir Périer a rendus à la cause des libertés constitutionnelles; tout le monde convient du talent et du courage dont il a fait preuve à la tribune nationale, dans la lutte qu'il a soutenue, pendant dix ans, contre les hommes de la restauration.

Si j'avais besoin, pour justifier cet éloge, d'autre autorité que celle des faits que je veux seule employer, c'est aux ennemis actuels de ce ministre que j'appellerais de l'accusation qu'ils portent maintenant contre lui : je demanderais quel est le patriote qui n'a point souscrit aux louanges que lui prodiguaient, en 1824, les feuilles publiques, organes les plus purs et les plus sonores de l'opinion libérale.

Tous les écrits du temps ont répété que M. Casimir Périer était un des meilleurs citoyens, un des plus grands orateurs, un des plus irréprochables caractères dont la France moderne puisse se glorifier; personne ne s'est rangé plus promp-

tement et avec plus de courage sous l'étendard de juillet: ce fut au milieu des circonstances les plus difficiles qu'il accepta la responsabilité du poste éminent qu'il occupe, et qu'il avait jusque-là refusé. Je suis donc en droit d'accuser d'injustice et d'ingratitude les mêmes hommes qui cherchent à flétrir aujourd'hui dans l'opinion publique celui que naguère ils plaçaient si haut dans leur propre estime.

Ce n'est point ici le lieu d'attaquer ou de défendre le système d'administration adopté par ce ministre; d'examiner s'il se trompe en partant du principe que le gouvernement, résultat nécessaire de la révolution de juillet, doit être fondé à égale distance du pouvoir absolu et de l'anarchie (on voit ce que j'entends par ce mot de *juste milieu* dont l'esprit de parti s'est emparé sans le définir). M. Casimir Périer est un homme d'état dans la plus noble acception du mot, un grand orateur, un patriote à l'abri du soupçon; je n'ai point voulu dire autre chose.

Jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé que le malheur d'être roi est un titre suffisant à l'ingratitude des peuples, je continuerai à voir dans Louis-Philippe l'homme de la France nouvelle, le représentant couronné de la double révolution de 89 et de 1830...

Je m'arrête; pour la première fois j'entends

résonner à mon oreille les cris de *ministériel!* de *royaliste!* Que m'importe à moi; ma vie n'est-elle pas là pour répondre de mes opinions et de mes sentiments? Ma carrière est terminée; je n'attends plus rien des hommes ni des événements; pas même le repos de la solitude; pas même ce degré de considération publique auquel je crois avoir d'incontestables droits.

Gardez, dirais-je à mes détracteurs, pour vos rivaux d'ambition ou de renommée, des traits qui ne peuvent plus m'atteindre. A qui vous flatteriez-vous de faire accroire que celui qui n'a pas fléchi sous la gloire de Napoléon, qui a repoussé les faveurs de Louis XVIII; qui s'est montré quarante ans sur la brèche pour y défendre de son épée et de sa plume l'indépendance et la liberté de son pays; qui a sacrifié sa fortune entière et celle de ses enfants à la défense de cette cause sacrée; que les trois immortelles journées de juillet ont trouvé dans les rangs du peuple en armes, ou sur le siége périlleux d'une mairie; à qui, dis-je, vous flatteriez-vous de faire accroire qu'un des vieux athlètes de la liberté soit tout à coup devenu courtisan de la fortune, et flatteur du pouvoir?

J'ai signalé l'ingratitude politique comme un des vices flagrants de l'époque. J'en ai nommé les principales victimes, mais je n'ai appelé que



les faits en réparation, devant la justice nationale, où je les ai traduites.

Cet écrit en quelques pages est probablement le dernier qui sortira de ma plume; je le regarde comme mon testament public, sans préjudice pourtant des codicilles que je pourrais être tenté d'y ajouter dans ce même ouvrage, si la mort m'oubliait quelques années encore.

JOUY.







UNE FÊTE

AUX ENVIRONS DE PARIS.



« Ma femme, je veux que tu t'amuses demain,
« et mes enfants aussi; c'est le diable pour te faire
« sortir; quand tu as été passer deux heures le
« matin aux Tuileries, c'est fini, en voilà pour
« la journée; tu fais rentrer tout le monde, et
« le soir tu crois que tu t'es bien amusée...

— « Mais, mon ami... — Mais, ma chère amie,
« permets-moi de parler d'abord : il ne faut pas

« être égoïste et ne vivre que pour soi. Notre « fille a quinze ans passés, à cet âge-là on aime « à prendre l'air, à se promener, et à voir autre « chose que les jupons de sa mère, quoique cer- « tainement tes jupons soient fort respectables...

— « Mon ami, vous savez bien qu'il nous vient « du monde, et Léonore... — Oui, je sais qu'il « nous vient de la société; entre autres M. Belle- « feuille, ce jeune peintre de genre, qui s'est « jeté dans le romantique, parce qu'il croit que « ça lui va bien de laisser croître ses favoris et « d'avoir un bouquet de poil sous la lèvre infé- « rieure. Qu'on soit classique ou romantique ça « m'est bien égal, pourvu qu'on gagne de l'ar- « gent. S'il aime vraiment Léonore, nous verrons : « je ne dis pas que je la lui donnerai, je ne dis « pas que je la lui refuserai... Nous avons du « temps devant nous. J'en reviens à mon projet « pour demain. Il faut nous amuser; il faut aller « à quelque fête aux environs de Paris. C'est si « gentil une fête de village!... Tu ne connais pas « ça, toi; tu ne veux jamais passer les barrières; « et cependant il me semble que les habitants « de Paris devraient en connaître au moins les « environs; d'ailleurs la banlieue c'est encore « Paris; on y reçoit le journal à midi au lieu de « huit heures, et on y paye les lettres quatre « sous au lieu de trois, voilà toute la différence;



« nous avons beaucoup de gens de mérite, « d'hommes à talents, tels que poètes, peintres, « libraires même... c'est-à-dire anciens libraires, « qui habitent maintenant la banlieue, parce « qu'on y vit à meilleur marché; on y paye la « viande un sou de moins par livre... Tu conçois « que c'est une grande économie. Sur deux cents « livres de viande qu'on prend dans l'année, on « a dix francs de bénéfice... Il est vrai qu'on dé- « pense bien vingt-cinq francs en voitures pour « aller à Paris faire ses courses... mais c'est égal, « c'est très-économique de vivre à la campagne... « nous irons demain.

— « Je ne suis pas grande marcheuse et... — « Nous prendrons des omnibus, des citadines; « est-ce qu'il n'y a pas des voitures partout à « présent ? bientôt on fera le tour du monde pour « six sous. Tiens, notre fils saute déjà de joie!... « Ce pauvre Alexandre, comme il va s'en donner... « s'amuser à la campagne... hein ? — Oh oui, « papa!... — C'est convenu; tu t'arrangeras pour « être au moins prête à midi, car il ne faut pas « se mettre en route à quatre heures du soir « quand on veut aller dîner à la campagne. Je « vais m'informer où il y a fête demain dans les « environs de Paris... Une fête de village... vous « verrez, madame Barbeau, vous m'en direz des « nouvelles. »

M. Barbeau a quitté sa femme; vous croyez peut-être que c'est pour aller prendre des informations pour le lendemain, et se fixer sur l'endroit où il conduira sa famille? pas du tout. M. Barbeau n'a pas fait dix pas hors de chez lui que déjà il ne songe plus à ce qu'il a dit à sa femme et projeté pour le lendemain. Il rencontre un ami, l'aborde, lui prend le bras, lui souhaite le bonjour, et s'est informé de sa santé, tout cela sans laisser à l'ami le temps de répondre. Puis il a déjà entamé la conversation, si toutefois on peut dire conversation quand c'est toujours le même qui parle; et remarquez bien qu'au milieu de ses discours, M. Barbeau se rappelle sans cesse de nouveaux faits qui amènent de nouvelles histoires, qui nécessitent de nouveaux éclaircissements, en sorte qu'il n'y a plus de raison pour que cela finisse; vous ne vous rappelez plus le point d'où votre parleur est parti; lui-même l'oublie souvent, car à propos d'une pièce des Variétés, il va en venir à parler de la Belgique ou des pâtés de Lesage. C'est absolument comme dans les Mille et une Nuits : une histoire en amène une autre, qui en fait arriver une foule; ensuite tirez-vous de là si vous pouvez; et lorsque vous voulez, par hasard, placer une phrase, une réflexion, M. Barbeau vous arrête, en s'écriant : «Permettez... je n'ai pas fini.»



Tout cela n'empêche pas que M. Barbeau ne soit un bon vivant, un homme tout rond, au physique comme au moral; gai, jovial, aimable même, excepté pour les bavards qui ne pourraient vivre avec lui. C'est un ancien libraire; il a connu beaucoup d'hommes d'esprit; il se rappelle un mot de l'un, un trait de l'autre; il aime à placer cela en causant. Sa conversation est amusante pour quelqu'un qui veut bien se borner à écouter. Il a fait beaucoup d'affaires; il oublie les mauvaises et ne se souvient que des bonnes. C'est un heureux caractère; ne s'inquiétant jamais d'avance, ne s'inquiétant même pas dans les moments difficiles; distrait, sans souci, voyant un bon côté dans les choses les plus fâcheuses. Lorsque ses affaires allaient mal, qu'il y avait mille raisons pour être tourmenté du présent et inquiet de l'avenir, que faisait M. Barbeau? Il sortait dès le matin de chez lui et passait sa journée à jouer au domino. Mais il est resté l'ami de tout le monde; c'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui.

Madame Barbeau est aussi calme que son époux est vif, et, comme les extrêmes se touchent, c'est une preuve qu'ils s'accordent. Leur fille a quinze ans, elle est timide et parle peu; leur fils en a dix; il fait déjà autant de bruit que son père. Voilà toute la famille, et le lendemain

[redacted]

dimanche, la maman et les enfants sont habillés et prêts depuis onze heures du matin, mais il est midi passé et on attend en vain M. Barbeau qui est sorti de très-bonne heure, en disant qu'il ne serait que cinq minutes absent.

Le peintre de genre est venu rendre visite à ces dames; il demande la permission d'être de la partie de campagne; il y fera quelques croquis.

Mais le temps s'écoule, et le chef de la famille ne revient pas. La jeune fille soupire en regardant la pendule, le peintre soupire en regardant la jeune fille, et le petit garçon en regardant son pantalon neuf. Il n'y a que la maman qui conserve son air de bonne humeur : après vingt ans de ménage on est habitué à attendre son mari.

Enfin, sur les deux heures, M. Barbeau arrive avec un petit homme sec et blême, qui salue gracieusement toute la famille pendant que notre ancien libraire s'écrie : «Me voilà!... Figurez-vous « que j'avais tout-à-fait oublié la partie de cam- « pagne!... J'ai rencontré un ami avec lequel j'ai « déjeuné... c'est un homme que je n'avais pas « vu depuis douze ans au moins!... Il lui est ar- « rivé bien des aventures depuis ce temps; il me « les a contées; je vous les conterai en route. « Après le déjeuner nous nous promenions tran-

« quillement au Palais-Royal, là je rencontre « Grigou que voilà ; il me dit, en causant : Il fait « très-beau, j'ai envie d'aller à la campagne. Là-« dessus je me frappe le front en m'écriant : « Ah! mon Dieu! et tout le monde qui m'attend « à la maison pour aller à une fête de village!... « J'ai proposé à Grigou de venir avec nous, il a « accepté : plus on est de fous plus on rit. Allons « ma femme, fais chercher un fiacre... mais sur-« tout dis à la bonne de le choisir grand. »

Le fiacre est arrivé. Quoiqu'il soit grand, la société ne s'y place qu'avec peine, parce que M. Barbeau remplirait presque à lui seul le fond de la voiture. On s'arrange tant bien que mal, les enfants à côté de leur mère, M. Grigou presque caché derrière M. Barbeau, auquel il dit : « Je « vais étouffer », tandis que celui-ci lui répond : « Vous êtes bien... tâchez de ne pas trop re-« muer. »

« Où allons-nous? » demande le cocher. A cette question, fort naturelle, chacun se regarde, et madame Barbeau dit à son mari : « Eh bien, « mon ami, où allons-nous? »

— « Le diable m'emporte si j'en sais rien!... « Cocher, où y a-t-il une fête champêtre au-« jourd'hui? »

Le cocher réfléchit quelque temps, puis répond : « Dam! il y a Tivoli... la Chaumière... —

« Ce n'est pas ça, nous voulons aller à la cam-« pagne, dans un endroit où l'on s'amuse. — « Ah! c'est différent... Voulez-vous que je vous « mène aux Batignolles, chez le père Latuille. « — Nous connaissons le père Latuille; on dîne « bien chez lui, mais ce n'est pas assez cham-« pêtre. — Je crois que c'est la fête à Belleville. « —Va pour Belleville. En route. »

« Mais, » dit M. Grigou, en essayant de sortir un peu de dessous M. Barbeau, « Belleville n'est « pas très-champêtre... c'est comme un faubourg « de Paris, nous ferions mieux... — Allons, vous « voilà déjà d'un autre avis que les autres, vous, « on doit s'amuser à Belleville, nous verrons la « fête... Laissez-vous donc conduire, et ne remuez « pas tant. »

Le petit homme ne dit plus rien; il tâche seulement d'avoir une main libre afin de pouvoir tirer son mouchoir de sa poche pour s'essuyer le visage. Pendant toute la route M. Barbeau a conté les aventures de l'ami qu'il a rencontré le matin.

On l'a laissé parler sans l'interrompre : la famille en a l'habitude. Le jeune peintre regarde Léonore en ayant l'air d'écouter le papa; quant à l'ami Grigou, il ne se contente pas toujours du rôle d'auditeur; il aime aussi à conter son histoire, à dire son mot; mais, en voiture, il laisse

parler Barbeau, en se disant : « J'aurai mon tour « dans les champs. »

On arrive à Belleville. Le cocher arrête devant l'Ile-d'Amour. La société descend, renvoie le fiacre et se promène quelques instants dans la grande rue du village en y cherchant quelque chose qui annonce une fête. Mais tout est fort tranquille ; il n'y a pas une boutique de pain d'épice et de mirlitons. La maman se promène gravement en tenant le bras de sa fille ; le petit garçon marche au milieu du ruisseau et tâche de se crotter pour faire au moins quelque chose ; le peintre cherche en vain un site champêtre dans la grande rue de Belleville, et Grigou regarde de tous côtés d'un air de mauvaise humeur, en murmurant : « Est-ce que c'est ça qu'ils « appellent la campagne? »

Tout à coup M. Barbeau s'arrête devant la société en disant : « Ah ça, nous nous prome-« nons depuis un quart d'heure comme des im-« béciles, est-ce que vous vous amusez ici?

—« Non, pas du tout. — Ni moi. — Ni moi. — « Le cocher est une bête, il n'y a pas de fête « ici ; mais nous ne sommes pas obligés d'y res-« ter. Montons le village et allons au bois de Ro-« mainville, c'est peut-être là qu'est la fête. »

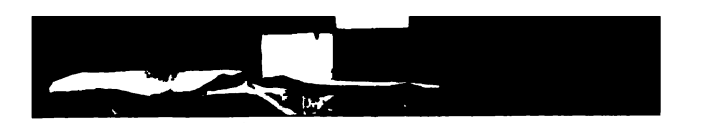
—« Romainville !... je n'aime pas ce bois-là, » dit M. Grigou, « une fois en voulant avoir une chà-

« taigne... — Allons, Grigou, vous n'êtes jamais « de l'avis des autres... il faut mettre du sien en « société... vous voulez toujours faire vos volon- « tés, c'est ridicule. — Mais il me semble au « contraire... — Nous allons à Romainville, c'est « convenu. »

On monte Belleville, on traverse le parc Saint-Fargeau, on aperçoit le bois; du moins on est dans la campagne.

« Ah! papa! un âne! s'écrie le petit garçon. — « Veux-tu aller à âne? — Oh! oui, papa... — Nous « allons en louer, il faut s'amuser à la campagne, « Nonore ira aussi... et toi, ma femme?... — Ah! « par exemple, êtes-vous fou, M. Barbeau?... — « Aimes-tu mieux un cheval?... je vais te louer un « petit *cognard*. — Ni cheval ni âne, est-ce que « je saurais me tenir là-dessus!... — Grigou, vous « irez à cheval?... — Moi, je n'y ai pas monté « depuis... ma foi... attendez donc... — Ce n'est « pas la peine... je vais louer des chevaux. »

M. Barbeau va faire seller deux ânes et deux chevaux. Sa fille et son fils montent sur les plus paisibles animaux. M. Grigou veut en vain résister. Son ami le met à cheval malgré lui, puis il enfourche l'autre coursier, et la cavalcade part, suivie de la maman qui a déjà mal aux pieds, et du peintre de genre qui aurait voulu s'arrêter pour croquer un point de vue.



M. Barbeau et son ami ont bientôt perdu les ânes de vue. Ils entrent dans le bois. Dans un sentier qui descend, pendant que M. Barbeau veut trotter, l'ami Grigou passe par-dessus la tête de son cheval qui a manqué des jambes de devant.

« J'étais sûr que cela m'arriverait, » s'écrie Grigou, en appelant à son aide et poussant des gémissements plaintifs.

« Qu'est-ce que vous avez? » dit M. Barbeau en revenant sur ses pas. — « Vous le voyez bien... « je suis tombé. — C'est que vous ne savez pas « vous tenir. — Eh! c'est ce maudit cheval qui « est tombé! — C'est que vous ne savez pas tenir « votre cheval. — C'est vous qui êtes cause de « cela!... — Allons, vous n'êtes pas blessé... Ce « n'est rien, à la campagne il faut s'amuser... Re« tournons trouver ces dames. — Retournons, « soit; mais je ne remonte plus; je mènerai mon « cheval en laisse. — Vous êtes un poltron. »

Ces messieurs retournent vers la lisière du bois, ils aperçoivent un âne qui se roule sur le sable, après avoir jeté à terre la dame qui le montait; et celle-ci est tombée de manière que sa robe cache sa figure.

« Ah! Dieu! c'est charmant! » s'écrie M. Barbeau, « voyez donc, Grigou, quel dommage que

« Bellefeuille ne soit pas là... Quel joli tableau « de genre!... »

Grigou s'arrête et cherche ses lunettes pour mieux voir le tableau de genre; mais, avant qu'il ne les ait trouvées, madame Barbeau est accourue par le côté opposé, et elle a été rabattre les jupons qui couvraient le visage de la personne tombée; alors M. Barbeau s'aperçoit que c'est sa fille qui était par terre; il ne trouve plus le tableau si drôle. Il descend de cheval et court à sa femme qui se lamente.

« Qu'est-ce qu'il y a?... — Ma fille est tombée... « Ce vilain âne a voulu se coucher... — Je sais « tout cela... Es-tu blessée, Nonore? — Oh! mon « dieu non, papa. — Alors n'y pensons plus!

« N'y pensons plus!... Cela vous est bien aisé « à dire, murmure la maman, mais ma fille est « tombée... fort désagréablement... elle a mon- « tré... — Je sais tout cela!... Bellefeuille l'a-t-il « vu? — Non, grace au ciel, il était resté en ar- « rière. — Du moment que Bellefeuille n'a rien « vu, il n'y a aucun mal... Tout est sauvé... Holà... « eh... Bellefeuille... mon ami, ayez la complai- « sance de reconduire les chevaux et les ânes, « nous nous sommes assez amusés avec. Nous « allons nous asseoir, nous rouler sur l'herbe « en vous attendant. »

Le jeune artiste n'est pas enchanté de la commission, mais il n'ose refuser, il part sur un cheval, conduisant en bride un âne et l'autre coursier. M. Barbeau lui crie qu'il a un faux air de Franconi.

« Nous allons entrer chez ce traiteur là-bas, « et demander si c'est la fête ici », dit M. Barbeau.

« Je ne vois rien qui l'annonce », dit Grigou, « mais j'ai déjà faim. — Il n'est pourtant pas « l'heure de dîner... nous avons le temps. — Le « temps!... parce que vous avez déjeuné à la four- « chette, vous n'êtes pas pressé! — Ma femme, « attends-nous sur l'herbe, avec ta fille... Je vais « aller m'informer si c'est fête ici, et où elle se « tient. »

Madame Barbeau ne demande pas mieux que de s'asseoir, elle va se reposer avec sa fille; et Grigou suit son ami Barbeau.

Le restaurateur chez lequel on s'adresse se trouve être aussi bavard que M. Barbeau; pour répondre à une simple question, il s'entortille dans des phrases d'où il ne sort plus; pour indiquer une route, il commencera par vous décrire tous les environs, et, quand vous lui demandez ce qu'il peut vous donner à dîner, il vous fait l'énumération des plats qu'il sait faire, de ceux qu'il a inventés, de ce qui entre dans la

confection d'une sauce; tout cela pour en venir à vous avouer qu'il n'a plus que du veau rôti.

M. Barbeau suait d'impatience en écoutant le traiteur; il l'interrompt brusquement, au milieu de la description d'un plat de dessert de sa composition, et lui dit : « Je vous demande de-« puis une heure si c'est fête aujourd'hui à Ro-« mainville, si nous trouverons à bien dîner chez « vous, et au lieu de me répondre, vous me par-« lez compote... confiture, gelée!... Est-ce que « vous croyez que je viens chez vous pour ap-« prendre à faire la cuisine?...

—« Monsieur... qu'est-ce... comment?... vous ai-« je insulté?... Si je vous ai insulté, monsieur, je « suis homme à vous en rendre toutes les rai-« sons possibles... — Allez au diable... voilà qu'il « me propose un duel à présent! Nous ne dîne-« rons pas chez vous, parce que vous parlez « trop et que vous n'êtes pas à votre affaire. »

M. Barbeau sort de chez le traiteur, suivi par Grigou qui se dit : « Il faudra pourtant dîner « quelque part. »

On s'asseoit sur l'herbe. M. Bellefeuille revient avec le petit Alexandre, qui marche en se tortillant parce que sur l'âne il a déchiré son pantalon, et qu'il craint que sa maman ne s'en aperçoive. Mais alors la mère et la fille admirent de fort belles noix sur un arbre à peu de distance

d'où elles sont assises, et M. Barbeau est enfoncé dans une histoire qui n'amuse nullement Grigou, parce qu'elle ne finit pas.

« Je vous disais donc, » poursuit l'ancien libraire, « qu'un jour étant à la campagne avec « quelques amis, nous avions fait la partie de « griser un gros bonhomme nommé Duloiret, « qui arrivait de sa province.

—« Ah! Duloiret! je l'ai connu », s'écrie Grigou.—« C'est bon, ça ne fait rien à mon histoire, « que vous l'ayez connu... — Oui, mais je sais « ce qu'on lui a fait... Pour preuve je vais vous « conter l'histoire, et... — Non, permettez, je « dois la savoir mieux que vous, et je crois que « je la raconterai tout aussi bien. »

Et, sans attendre la permission de son ami Grigou, M. Barbeau reprend son anecdote qui doit nécessairement en amener une douzaine d'autres. Cependant, au milieu de son récit, le père de famille s'aperçoit que sa femme et sa fille sont distraites; il leur dit : « Que regardez- « vous donc en l'air, pendant que je parle? — « Ce sont ces noix là-bas... elles sont superbes. « — Maman, veux-tu que je monte sur l'arbre? » s'écrie le petit Alexandre. — « Non, mon ami », dit le papa, « tu as déchiré suffisamment ton « pantalon; si tu montais sur des arbres, je sais « bien ce que tu nous montrerais avant d'arri-

[redacted]

« ver à Paris. Grigou, allez donc gauler quelques « noix pour ces dames, vous voyez bien que « Bellefeuille fait son croquis... Vous n'êtes pas « galant, Grigou. — Que n'allez-vous en abattre « vous-même? — Je ne suis pas leste comme « vous... — Mais est-ce permis de... — Pour une « noix, n'avez-vous pas peur? »

Grigou se décide à aller abattre des noix : il aime mieux cela que d'entendre les histoires de M. Barbeau. Celui-ci s'étend sur l'herbe, auprès de Bellefeuille, et lui dit : « Si j'étais peintre, je « voudrais croquer tous les originaux que je « verrais... — Monsieur, il n'est pas si facile de... « — Permettez, laissez-moi vous développer « mon idée... J'ai eu dans ma vie des idées assez « heureuses... J'ai souvent donné le sujet, la pen- « sée d'un livre à un auteur; ces livres-là se sont « toujours bien vendus... — Mais un livre, mon- « sieur, ce n'est pas... — Je n'ai pas fini, mon « ami. Tenez, examinons un peu les gens qui « vont passer devant nous... C'est Paris à la cam- « pagne, ici. — C'est-à-dire, ce sont quelques « bourgeois, quelques ouvriers... — Il y a de « tout, et si j'étais homme de lettres ou peintre, « j'en ferais mon profit : tenez, voilà un couple « qui s'avance : ce sont des habitants de Paris; « pour un dimanche ils ont même assez bonne « tournure. Ils se parlent de trop près, se re-



« gardent trop souvent pour que ce soit le mari « et la femme. Le jeune homme fait un peu la « moue... La dame n'aura pas voulu s'égarer dans « l'épaisseur du bois. Mais ils entrent chez le « traiteur... ils prendront un cabinet particulier, « et ça se raccommodera. Cela me fait l'effet d'un « marchand de nouveautés et d'une lingère, re- « marquez que la dame a de la recherche dans « sa collerette, et que le jeune homme porte en « pantalon et en gilet les étoffes les plus nou- « velles. Qu'est-ce qui vient là-bas, en riant, en « sautant, en faisant du bruit et de la poussière? « Il ne faut pas le demander, ce sont des gri- « settes, mais des grisettes du second ordre; ce « ne sont pas les moins gaies; celles-ci mettent « toutes bienséances de côté. Elles sont cinq, et « pas un pauvre petit homme avec elles; ça ne « les empêchera pas de rire, de faire du train; « ces demoiselles ne croiraient pas s'amuser, si « elles ne faisaient pas autant de bruit que la « retraite; elles se moquent de toutes les per- « sonnes qu'elles rencontrent; les voilà qui s'ar- « rètent et se consultent en regardant la maison « du traiteur. Je gage qu'elles comptent ce « qu'elles ont d'argent à elles cinq, pour savoir « si elles entreront dîner là. On ouvre les « sacs... on calcule... Vous voyez le résultat : au « lieu d'entrer chez le gros traiteur de l'endroit,

[redacted]

« elles se dirigent vers un petit bouchon : leurs « moyens ne leur permettent que le vin du cru « et l'omelette au lard. Mais elles s'en dédom- « mageront ce soir en se faisant payer de la « bière ou du punch par le premier imbécile « qui voudra leur faire la cour. Puis, toute la « semaine, en bordant des souliers ou en faisant « des boutonnières, elles se rappelleront les plai- « sirs du dimanche! Il faut avoir de la philoso- « phie ou un grand fonds de bonne humeur, pour « qu'un jour de plaisir suffise à toute une se- « maine!... Il est vrai qu'il y a des gens riches, « des gens en place, qui ne s'amusent pas même « un jour sur sept. Tout est donc compensé. « Ah! voici des gens de l'endroit... c'est fort, « c'est robuste, mais c'est vilain. En général les « paysannes des environs de Paris ne sont pas « jolies. Celles-ci n'ont pas d'ailleurs une coif- « fure piquante comme dans la Normandie ou « la Franche-Comté. Ces bonnets plats n'ont rien « de gracieux, et les paysannes portent toujours « des robes à tailles courtes, ce qui empêche de « voir si elles sont au moins bien faites. Le paysan « qui leur donne le bras a mis son bonnet de po- « lice, pour faire voir qu'il est dans la garde « nationale; depuis que l'on veut que ces bonnes « gens fassent l'exercice, ils croient, même en « labourant, devoir se donner quelque chose de



« militaire; et pourquoi donc? ce n'est pas un « crime d'être plus à son aise en blouse qu'en « uniforme. Mais voilà un ouvrier endimanché « qui amène ici sa famille; il tire une petite voi- « ture d'osier, dans laquelle sont ses deux der- « niers marmots, avec les provisions pour le dîner. « Sa femme est derrière, elle ne tient rien, mais « elle est enceinte; elle est maussade, elle se « plaint tout le long de la route, et ne parle à « son mari que pour lui dire : Prends donc garde, « tu les mènes sur des pierres... tu vas les faire « verser... Ah! que tu tires cela bêtement!... Et « le pauvre homme, qui sue sang et eau et fait « le métier d'un caniche, se persuade qu'il se « divertit le dimanche, et travaille comme un « forçat dans la semaine pour se procurer cet ai- « mable délassement. Ah! voici une cavalcade. « Tenez, mon cher Bellefeuille, est-ce que cela « ne vaut pas la peine d'être croqué? Ces ca- « valiers en bonnets de loutre, en cravates dé- « chirées. Comme ils n'ont pas de sous-pieds, « leur pantalon s'est relevé jusqu'au genou, et, « comme ils n'ont pas de bas dans leurs sou- « liers, ils montrent leur jambe nue aux pas- « sants; ce qui, à cheval, produit un bien joli « effet. En voyant ces cavaliers en guenilles, on « est tenté de leur dire : Au lieu de louer un che- « val à trente sous l'heure, ne feriez-vous pas

« mieux de vous acheter des bas?... — Ils pour-
« raient vous répondre : Mêlez-vous de ce qui
« vous regarde. — C'est juste : c'est pour cela
« qu'on ne leur dit rien. »

Pendant que M. Barbeau faisait sa revue d'originaux, dans laquelle il ne s'était pas encore compté, l'ami Grigou s'était dirigé vers le noyer sur lequel il lançait des pierres; comme ce jeu lui rappelait sa jeunesse, il y prenait du plaisir, et poussait un : Ça y est, toutes les fois qu'une noix tombait à ses pieds. Il en était à sa vingtième pierre et ramassait sa huitième noix, ce qui ne prouvait pas beaucoup en faveur de son adresse, lorsqu'un petit homme décoré d'une plaque de fer-blanc, armé d'un grand sabre, et coiffé d'un chapeau à cornes, dont la pointe est placée exactement au-dessus de son nez, se précipite sur lui, et le saisit au collet, en criant : « Ah! ça y est!... Est-il effronté celui-là... un di-
« manche!... devant tout le monde!... Allons, en
« prison, Parisien. »

Grigou tâche de s'excuser, de se dégager; mais le messier, qui dans la semaine est ordinairement entre deux vins, est toujours complètement gris le dimanche. Aussi n'entend-il pas raison, et ne lâche-t-il pas son homme. Déjà plusieurs paysans sont accourus, et ils n'épargnent pas les injures à Grigou. Les paysans sont enchantés lorsqu'ils



peuvent molester les gens de la ville. A les entendre, on croirait que les habitants de Paris ne viennent aux champs que pour tout ravager; et cependant, ces laboureurs, ces cultivateurs, que l'on nous peint quelquefois comme doués de toutes les vertus domestiques, tandis qu'ils sont pour la plupart envieux, jaloux, médisants, cauteleux et intéressés, que feraient-ils de leurs denrées si les gens de la ville, dont ils se moquent sans cesse, ne les leur achetaient point? Sans doute les citadins seraient également embarrassés, si les habitants de la campagne ne cultivaient pas pour eux les produits de la terre. Mais qu'est-ce que cela prouve? que nous avons tous besoin les uns des autres; est-ce donc pour cela que nous nous déchirons mutuellement?

Les cris de Grigou ont été entendus par la société qui est sur l'herbe. M. Barbeau se lève et court au milieu du groupe. Il demande, s'informe, ne laisse pas répondre; mais il devine facilement ce dont il est question en voyant le garde-champêtre qui tient toujours Grigou au collet.

« Qu'est-ce que vous allez faire... Mener un « homme en prison pour une noix?...—Monsieur, « c'est...—Je vois bien ce que c'est... Est-ce que « cela vaut la peine de faire tant de bruit?...—Oh! « quand un...—C'est l'amende que vous voulez



« qu'on vous paie... Tenez, voilà cent sous, et « laissez-nous tranquilles. »

Le messier repousse la pièce de cinq francs, peut-être parce qu'il y a du monde autour de lui, et les paysans s'écrient : « Il faut le mener chez « le maire à Romainville; tous ces méchants Pa- « risiens viennent nous voler... nous... — Vous « êtes bien heureux que ces Parisiens, que vous « insultez, vous achètent votre lait et vos pommes « de terre. — Tiens! s'ils ne nous les achetaient « pas, nous les mangerions; voilà tout! — Oui, et « alors avec quoi achèteriez-vous des souliers, « des vêtements, du vin, et paieriez-vous vos « impositions? »

Les manants ne trouvent rien à répondre, mais ils crient de nouveau : « Chez le maire! Faut les « mener chez le maire! » Et le garde-champêtre, qui commençait à s'attendrir en voyant Grigou prêt à pleurer, remet son chapeau de travers et entraîne son prisonnier.

« Eh bien, allons chez le maire, dit M. Barbeau. « — Comment... Qu'est-ce donc? » demande madame Barbeau, qui arrive alors avec le reste de la société. — « Ce n'est rien... Nous allons à Ro- « mainville, chez le maire, pour deux noix que « Grigou a fait tomber... C'est une mauvaise « plaisanterie, mais nous n'avons rien à faire, ça



« nous promènera... et nous verrons probable-
« ment la fête quand nous serons dans le village. »

La société n'est pas enchantée de faire cette promenade, mais comme M. Barbeau est déjà en avant avec l'accusé et les témoins, il faut bien se décider à les suivre. Pendant la route M. Barbeau s'efforce de prouver aux paysans qu'ils ont tort d'arrêter un homme pour une noix, et il leur cite là-dessus vingt anecdotes toutes véridiques. Tandis que Grigou lui dit tout bas : « C'est vous « qui êtes cause de tout cela, c'est vous qui... »

M. Barbeau lui donne un coup de coude dans le côté en murmurant : « Taisez-vous... Vous gâ« tez votre affaire. »

On arrive au village de Romainville, où il n'y a pas plus d'apparence de fête qu'à Belleville. On va chez le maire, escorté par tous les enfants du village, qui se sont joints aux paysans qui conduisent Grigou, ce qui, avec le reste de la société, commence à faire un cortége fort gentil, dont M. Barbeau a l'air d'être le chef : il marche fièrement à la tête, pérorant toujours ; il commence à intimider le garde-champêtre qui craint d'avoir fait une bévue, et même les paysans qui pensent qu'un homme qui parle toujours doit finir par avoir raison. Enfin on jurerait que c'est M. Barbeau qui a fait arrêter Grigou.

On arrive chez le maire : il n'est pas chez lui, il est à la mairie.

« Allons à la mairie, » s'écrie Barbeau. Mais comme madame Barbeau et ses enfants sont harassés, la famille s'asseoit sur un banc de pierre avec M. Bellefeuille, qui se dispose à croquer l'entrée d'un laiterie.

On arrive à la mairie : M. le maire n'y est pas. Un voisin assure qu'il est allé chez le père Antoine, où il y a une dispute entre des buveurs.

Le garde-champêtre et les paysans se regardent d'un air indécis, on voit qu'ils sont las de promener leur prisonnier, et qu'avec quelques paroles conciliatrices et quelques verres de vin tout serait terminé. Mais Barbeau n'entend pas cela; sans écouter Grigou, qui le tire par son habit, il s'écrie : « Allons chez le père Antoine... Il « faut voir le maire, je serai fort aise de le voir... « On a voulu arrêter monsieur, il faut qu'on le « juge.

« —Mais, dit tout bas Grigou, puisqu'ils ont l'air « plus doux à présent... — Ça ne fait rien, allons « chez le père Antoine; je ne veux pas m'être « promené pour rien, moi; ça ne peut pas se passer comme ça. »

On arrive chez le père Antoine, qui vend des gâteaux, du lard, et du vin. Le maire vient d'en



sortir parce que la querelle est terminée; la mère Antoine croit qu'il est retourné à la mairie pour juger l'affaire de Jean Marie et de Gaspard, qui ont un puits mitoyen, et ne veulent jamais que ce soit leur tour de mettre une corde neuve.

« Alors retournons à la mairie, » dit M. Barbeau. Mais le garde-champêtre qui a l'habitude de se reposer et de boire chez le père Antoine, s'est déjà placé devant une table; les paysans en font autant en disant : « Ah ben! gnia qu'à laisser aller « monsieur, il n'prendra pas de noix une autre « fois... V'là assez de promenade pour aujour- « d'hui... N'est-ce pas, messier? »

Le messier répond en se versant du vin : « Oui... « en v'là assez... pour cette fois! »

Grigou est enchanté, il va remercier tout le monde, lorsque Barbeau se met entre lui et le garde, en disant : « Je n'entends pas ça, mes- « sieurs, on n'arrête pas un homme pour rien... « Je veux retourner à la mairie... »

A ces mots Grigou devient violet de colère, il s'écrie à son tour : « Morbleu, monsieur Barbeau, « c'est trop fort cela! Quand cette malheureuse « affaire est terminée, quand ces messieurs veulent « bien oublier mon étourderie, c'est vous qui vou- « lez me mener chez le maire. — Oui, monsieur, « parce que j'aime que les choses se fassent ré-

« gulièrement... Parce que je déteste l'arbitraire
« et... — Allez au diable, avec votre arbitraire...
« C'est vous qui m'avez dit d'aller gauler des noix...
« — Qu'est-ce que cela prouve? — Que vous met-
« tez les gens dans l'embarras et les y laissez...
« — Vous voyez bien que je vous en tire, au con-
« traire... — Vous êtes un entêté. — Vous, un im-
« bécile! »

La dispute s'échauffe tellement que le garde et les paysans sont obligés de s'interposer et de séparer les deux amis. Enfin les esprits se calment. Barbeau s'asseoit près du garde, fait venir du vin, en paie à tout le monde. Grigou offre des petits gateaux au beurre fort. On mange, on trinque, et on devient très-bons amis.

Tout en causant et en buvant M. Barbeau dit aux paysans : « Où se tient donc la fête? — La
« fête... Mais il n'y a pas fête à Romainville
« aujourd'hui. — Il n'y a pas fête à Romain-
« ville... Diable! nous y étions venus pour cela ce-
« pendant. — C'est à Bagnolet que c'est la fête...
« — A Bagnolet... Ah que c'est heureux, nous allons
« aller voir la fête de Bagnolet... Ce n'est pas loin
« je crois? — Non... un petit quart de lieue... Re-
« descendez la grande route jusqu'au chemin à
« gauche, et vous y êtes. — Allons Grigou, un
« dernier coup et en route, notre société nous



« attend sur un banc de pierre. Adieu, mes enfants, « à votre santé, sans rancune. »

M. Barbeau et Grigou sont enfin sortis de chez le père Antoine, et l'ancien libraire dit à son ami : « Vous voyez bien que tout s'est bien passé... « J'étais bien tranquille, moi. — Ce n'est pas votre « faute si cela n'a pas été plus mal. — Laissez « donc, vous n'avez pas compris ma tactique; si « j'avais eu l'air d'un pleurard comme vous, nous « serions encore leurs prisonniers. »

On rejoint la société. Bellefeuille avait eu le temps de croquer trois vaches et toute une basse-cour. « Nous allons à Bagnolet, s'écrie M. Barbeau du plus loin qu'il aperçoit sa femme. C'est « un village charmant... à deux pas, nous n'avons « qu'à descendre. »

« A Bagnolet! dit madame Barbeau, mais y « pensez-vous, monsieur? il va faire nuit. — « Qu'est-ce que cela nous fait?... Je pense, ma « chère amie, que vous n'avez pas peur avec nous. « — Mais nous sommes très-fatigués. — C'est en « descendant, je vous dis. — Nous mourons de « faim. — Nous dînerons à Bagnolet. »

On ne réplique plus et on se met en route. On arrive à la nuit à l'entrée de Bagnolet. Le charmant village ne se compose que d'une seule rue étroite et presque aussi longue que le fau-

bourg Saint-Martin. En avançant on entend un brouhaha qui va toujours croissant; on ne distingue pas si ce sont des ris, des cris, ou des chants; mais cela bourdonne continuellement.

« A la bonne heure, on s'aperçoit que c'est la « fête ici, dit Barbeau; entendez-vous ces gail« lards-là comme ils s'amusent? — Je ne sais pas « si on s'amuse, répond madame, mais ce bruit« là me fait peur... On dirait qu'on se bat. — Ça « me fait peur aussi, » dit Nonore en se serrant contre sa mère. — « Si on se bat, dit Grigou, j'aime « autant ne pas voir la fête. — Allons donc, vous « rêvez!... On rit, on danse, et ça vous effraie; « en avant, je réponds de tout. »

On arrive sur la place de l'endroit, c'est là où la fête se tient. Cette place est grande comme celle du Chevalier du Guet à Paris. Dans un petit coin, qu'on a sablé et entouré de corde, deux violons et un tambourin font danser la jeunesse du pays. En face il y a deux boutiques ambulantes, l'une de pain d'épice, l'autre de saucissons. Tout cela est éclairé par quelques lampions posés à terre, et des chaudelles entourées de papier.

Au moment où la société arrive il y avait effectivement une rixe entre les paysans, dont la plupart étaient gris. Les paysannes s'étaient sur-



le-champ réfugiées d'un autre côté, d'où elles regardaient ces messieurs se battre. Mais enfin la dispute venait de s'arranger, on se rapprochait, les sexes se mêlaient de nouveau, et on retournait à la danse que l'on avait abandonnée.

« Vous voyez bien qu'on s'amuse ici, » dit M. Barbeau. « On fait du bruit parce que les « paysans n'ont pas l'habitude de parler bas. — « C'est cela une fête champêtre? dit Grigou. — « Attendez donc, nous n'avons pas encore tout « vu... Cherchons un traiteur d'abord. »

On cherche, on regarde de tous côtés, mais il n'y a pas plus de traiteur à Bagnolet que de fête à Romainville. On découvre cependant un gargotier, sur la porte duquel est écrit : *Jardin champêtre et paysage.*

« Comprenez-vous ce que ça veut dire? » demande M. Barbeau au peintre. — « Ma foi non!... « — Ni moi, c'est égal, entrons là, nous demanderons un paysage où l'on mange. »

On entre dans la guinguette. On ne reste pas dans la salle, parce que cela y sent l'ail à faire pleurer; on passe dans le jardin champêtre, derrière la maison. C'est là que le marchand de vin prétend qu'on voit un paysage, parce que, sur les murs du fond de son jardin, il a fait coller du papier, à treize sous le rouleau, sur lequel sont peints des serins et des perroquets.

La société qui meurt de faim, s'arrête à une table, devant le paysage, et demande ce qu'il y a pour dîner. On ne peut lui donner que du petit salé et des œufs frais; tout le reste a été dévoré par les paysans venus à la fête. Ce repas arrosé du vin de Bagnolet paraît bien champêtre aux Parisiens. On se dépêche de le prendre et de quitter le paysage.

Le bal est en train. Après avoir bourré la société de pain d'épice, en guise de dessert, M. Barbeau veut absolument la faire danser. Il entraîne sa femme qui résiste en vain, Bellefeuille prend la main de Nonore, les voilà sur le petit terrain sablé. L'orchestre part; les paysans étaient partis avant; la danse est très-animée. Tout à coup d'autres paysans arrivent d'un air furibond, et disent à ceux qui sautent : « Nous vous avons « défendu de danser avec nos femmes! »

Et sans attendre de réponse, ils appliquent des coups aux danseurs. Ceux-ci ripostent, tous les paysans qui sont à la fête accourent et prennent parti pour l'un ou pour l'autre. Le combat devient général. Les femmes se sauvent en criant, les enfants pleurent, et malgré cela les violons vont toujours. Au milieu de cette cohue, de cette grêle de coups que les paysans se donnent, madame Barbeau a perdu son mari, sa fille a été

séparée de son danseur. Ce n'est pas sans peine qu'elles parviennent à sortir de l'enceinte du bal. Elles appellent leur époux, leur frère, leurs voix se perdent avec celles des paysannes qui crient pour séparer les combattants. Au coin de la place ces dames retrouvent Grigou, que deux hommes viennent de relever, et sur lequel quatre paysans se sont battus pendant cinq minutes. Grigou est moulu, mais il trouve assez de force pour s'éloigner de la fête et du village. M. Bellefeuille paraît, il a perdu son chapeau, mais il a retrouvé le petit Alexandre et il le ramène à sa mère. Il ne manque plus que M. Barbeau pour fuir de Bagnolet; il arrive enfin, sans cravate, le col déchiré, mais toujours de bonne humeur.

« Ah les enragés comme ils y allaient! » s'écrie-t-il en rejoignant sa femme. — « Ah! mon ami... « d'où venez-vous?... que j'étais inquiète! — Je « viens de me battre! — Et pour qui? — Je n'en « sais rien, mais ma foi, tout le monde se battait, « j'ai fait comme les autres, j'en ai roulé deux ou « trois, et alors on m'a fait de la place. — Ah! « mon dieu! Quelle partie de campagne!... — « Est-ce que vous voulez vous en aller? — Oui, « monsieur, et bien vite encore. — Eh bien, en « route... Mais je ne vous réponds pas que nous « trouverons une voiture à la barrière. — Ah!

[redacted]

« monsieur Barbeau, dit Grigou, vous ne me « reprendrez pas à une fête aux environs de « Paris. »

C. Paul de Kock.







UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION.



Autrefois, c'est-à-dire avant le 26 juillet 1830, c'était quelque chose qu'une *Première Représentation.* Les journaux l'annonçaient un mois d'avance; ils citaient le nom de l'auteur en toutes lettres, et ce nom ne devenait un mystère que le jour de l'événement. Mais alors, les amis *du coupable* qui, de concert avec lui, s'étaient souvent évertués à le faire connaître, à divulguer son secret, usaient de la plus discrète retenue.

On les voyait sous le péristyle du théâtre, dans les couloirs, dans les foyers, s'aborder, se reconnaître à certains signes, à de furtifs échanges de coups d'œil et de serrements de mains, comme des *Carbonari* ou des membres du *Tugend bund*. Ils s'oubliaient eux-mêmes pour ne s'occuper que de la grande affaire du jour, l'ouvrage nouveau. Ils n'étaient plus, à ce moment solennel, jésuites, libéraux, royalistes, tout ce qu'on était alors; ils étaient *amis de l'auteur*, identifiés avec lui, participant à ses angoisses, à ses craintes, à ses espérances, et l'on citait tel écrivain qui avait le bonheur de voir dans cette espèce de commandite plus de la moitié des spectateurs, sans compter ceux qui faisaient métier de l'applaudir.

Il y avait, dans ce bon temps-là, plusieurs sortes d'auteurs : ceux qui l'étaient par désœuvrement, par vanité, par un amour de vaine gloire; ceux qui ne faisaient des pièces de théâtre que pour le profit; et une troisième espèce formée d'hommes studieux, instruits, écrivant de vocation, véritables gens de lettres, travaillant avec talent et conscience. Les faveurs du gouvernement étaient pour les premiers, les succès lucratifs et faciles pour les seconds; l'estime publique et la pauvreté pour les autres.

Notez bien que, dans tout cela, chacun avait

justement la part qui lui était due. Un homme riche, jouissant de ce qu'on appelait une *position sociale*, méritait bien quelques graces des gens en place, quand au lieu de les censurer, de cabaler contre eux, de contribuer à leur rendre leur mission épineuse, il avait la candeur de se borner à peindre en alexandrins, avec ou sans enjambements, le tableau de vices, de passions et de ridicules imaginaires. Les écrivains spéculateurs, hommes positifs, qui avaient quitté le comptoir pour la plume, ne devaient point perdre au change. Quant aux autres, les charmes d'une étude variée et paisible, du repos, la juste appréciation des choses du monde, et le spectacle du trouble, des vices et de la misère qui s'y confondent si diversement, leur servaient d'une ample compensation. On les laissait en paix, on les oubliait; ils ne souhaitaient rien de mieux.

Tous avaient à la première représentation d'un de leurs ouvrages des amis plus ou moins nombreux; tous, autant d'admirateurs salariés qu'il en fallait pour déshonorer leurs succès ou s'attirer des chutes, car ces ignobles appuis, bien connus des habitués des théâtres, ne fascinaient le jugement de personne, et excitaient souvent l'indignation par leur impudence ou leur maladresse.

Les administrations théâtrales en faisaient les

frais, et, à la honte des gens de lettres, il n'est pas dit qu'un seul ait jamais refusé de s'en servir.

Le jour d'une première représentation, voilà donc ce qui se passait à prendre les choses par le menu.

Sur le midi l'auteur se rendait au théâtre : là on faisait devant lui ce que les comédiens nomment une *répétition en robe de chambre* : c'est-à-dire un pur acte de mémoire, sans gestes, sans inspiration, sans rien de ce qui prête l'ame, le mouvement et la vie à un personnage ou à une action dramatique. *On ne saurait avoir deux fois de la vérité dans un jour*, est un aphorisme de coulisses que l'expérience a souvent justifié. Un acteur doit faire un grand effort pour se pénétrer de passions factices et les exprimer comme s'il les éprouvait réellement ; et l'on peut concevoir que celui qui se donnerait cette peine le matin, pourrait fort bien, de lassitude, essayer en vain de la prendre le soir. Il est vrai qu'à la manière dont la plupart de nos comédiens s'en acquittent en présence du public, il est permis de croire qu'ils se feraient peu de tort en agissant de même en présence de l'auteur. Mais exercer médiocrement son métier, n'est pas une raison pour se dispenser d'en observer étroitement les règles.

A cette dernière répétition, l'auteur hasardait

encore quelques avis, qu'il avait déjà donnés vingt fois; qu'on avait reçus en lui promettant de les suivre; et que cependant il se croyait dans la nécessité de donner encore. Pauvre auteur! Vous, messieurs et mesdames, qui, par le temps qui court, devez lire ceci comme vous liriez des nouvelles de la Chine, vous ignorez par quels efforts il a mis, dans les diverses parties de son œuvre, l'unité qui vous la fait concevoir avec la facilité que vous exigez. Le sang que la méditation a fait affluer à son cerveau a manqué à son estomac, et ses digestions se sont mal faites; il a été en proie à l'insomnie: le cours de ses humeurs ainsi changé, il est devenu atrabilaire, chagrin: il lui a fallu se priver de la plupart des plaisirs qui enchantent votre vie, et sans lesquels vous la trouveriez bien triste; sa sensibilité s'est accrue; et ce qui vous paraîtrait une vétille le met souvent au désespoir. Deux chutes en quarante-huit heures[1] ont porté le coup de la mort à Picard. Il donna depuis les *Trois Quartiers;* le brillant succès de cet ouvrage fut une consolation, un peu de bàume sur sa blessure; mais cette blessure avait pénétré trop profondément: il en fallut mourir.

Jugez donc des tortures d'un homme devenu

[1] *Lambert Symnel* et *le Généreux par vanité.*

si impressionnable, quand il voit son ouvrage menacé de dislocation, de paralysie, d'anéantissement par l'obstination d'un acteur à en fausser l'effet, ou son ineptie à y contribuer. Son ouvrage, c'est son espoir, c'est son bien, c'est son être actuel, c'est sa vie à venir. Vous direz qu'il est fou de sentir ainsi; vous avez raison, vous; mais ce fou, est-il moins digne de compassion qu'un autre? Pensiez-vous qu'un fou ne pût pas souffrir, et souffrir horriblement dans sa folie? Votre raison se trompait.

Cette dernière répétition ainsi faite sans importance, s'achevait au milieu des plaisanteries, des coq-à-l'âne, des médisances locales et des nouvelles politiques, toutes choses trop éloignées des intérêts actuels de l'auteur pour qu'il y pût prendre part. En sortant de là, pâle, les traits renversés, indices parlants d'un trouble qu'il tenait cependant à honneur de dissimuler, il se rendait au cabinet du régisseur, et là satisfaisait à mille importunes demandes de billets. Personne ne respectait son inquiétude; et il n'y avait pas jusqu'à l'allumeur des rampes qui ne vînt impertinemment le mettre à contribution.

Il sortait. Sa pâleur avait disparu, peut-être par un effet de l'impatience: il se sentait pourpre; l'air extérieur le frappait au visage d'une fraîcheur agréable; il découvrait sa tête, passait



sa main dans ses cheveux, respirait avec délices et redevenait calme, apathique du moins. Un patient qui attend l'heure du supplice a, dit-on, de ces moments.

Un jour de première représentation l'auteur ne dîne pas chez lui, cela est de règle. Il aurait besoin de solitude, besoin d'examiner à loisir ses chances de succès et ses raisons d'espérer ou de craindre. Dans la solitude il peut surmonter son trouble, devenir maître de lui-même, il peut se dire avec toute l'autorité de la raison que le succès, bon ou mauvais, n'est pas le dernier arrêt porté sur l'œuvre du talent et de la conscience. Il peut se décider à subir avec résignation le jugement qu'il a provoqué, et à ne recevoir de son labeur que le prix qui lui est équitablement dû. Non, non; il appartient ce jour-là tout entier au public, corps et âme. Ses amis se le disputent; et quel ours ne serait-il pas s'il les refusait tous! Il choisit; et *pécaïré!* Vous croyez qu'il donne la préférence à ceux qui le comprendraient, qui n'offriraient à son esprit que des pensées consolantes, et à sa faim languissante que des aliments légers; du tout. Il va... ou, pour suivre mon discours, il allait dans une grande maison, chez un homme puissant, dont la femme était intrigante. Il y avait porté un coupon de

loge la veille, et on devait le mener le soir, *en landaw*, jusqu'à la porte du théâtre.

Là, il fallait qu'il fût *aimable*, qu'il fît les honneurs de son esprit, et l'énorme contre-sens de plaisanter sur sa position. On buvait à son succès, tout en parlant de sifflets et d'auteur tombé. Il se demandait quelquefois si c'était pour l'insulter qu'on l'avait fait venir. Mais monsieur pouvait lui faire obtenir la croix d'honneur, et madame le pousser à l'Académie.

Ce dîner ne finissait pas; et cela le désobligeait deux fois : d'abord en lui faisant voir peu d'empressement pour ce qui le jetait dans de si terribles transes, et ensuite en l'empêchant de se rendre où ses chers intérêts l'appelaient.

Enfin il arrivait dans les coulisses : la première pièce était jouée, et tous ses acteurs réunis sur le théâtre. Chacun d'eux venait se présenter à lui en costume, et lui demander son avis. Il ne lui restait qu'à approuver, car il était trop tard pour réformer rien d'essentiel. Cependant il s'en fallait qu'il fût content de tout; et l'habit, ce puissant moyen d'illusion pour l'acteur, lui paraissait, chez plusieurs, une dernière preuve qu'on ne songeait nullement à produire celle qu'il s'était proposée. Ses craintes revenaient plus formidables en raison de l'approche de l'é-



vénement; et tandis qu'il cherchait à les combattre par un peu d'espérance et de résignation, son oreille était tourmentée du prélude discordant de cent sifflets; ce qui, chez nous, semble être le précurseur indispensable de toute première représentation.

Le mot *place au théâtre!* crié de loin par le régisseur, se faisait entendre, et personne ne bougeait: mais le cœur manquait à l'auteur, sa vue se troublait, et il ne savait par où sortir. Le fatal triple coup étant frappé, l'orchestre commençait au milieu des cris et du tumulte, la scène était évacuée, on levait solennellement la toile, et un silence glacial succédait à un vacarme qui tout à l'heure semblait ne pouvoir être apaisé.

Je ne doute pas, mesdames et messieurs, que je ne vous fisse beaucoup de plaisir en vous offrant le tableau du triomphe de ce pauvre auteur; mais dans l'intention où je suis de vous être agréable le plus qu'il me sera possible, je vais vous le montrer flétri et courbé sous l'ignominie d'une chute.

Vous êtes moins au fait de ce que ce peut être.

Rien ne vous est sans doute plus aisé que de vous représenter l'enivrement de joie d'un poete après la première représentation de *Marino Fa-*

liero, de *Henri III*, du *Mariage de raison*, ou de *la Reine de seize ans*. Vous avez éprouvé des ravissements qui peuvent vous donner quelque idée du rire involontaire qui prend place alors sur une figure d'homme, de l'agréable convulsion qui parcourt tout le corps de cet homme fortuné, qui agite doucement ses fibres, et répand également dans ses artères et dans ses veines le sang que pousse et reçoit son cœur délicieusement dilaté. Il ne se forme dans son cerveau que d'heureuses pensées; dans son âme, que des sentiments purs et affectueux. Il rit à ses amis, il les presse sur sa poitrine; à ses ennemis, il leur tend la main; il les excuse; il les plaint; il leur pardonne. Rentré chez lui, livré au silence, à la solitude, il n'en sent pas son contentement diminué. Ce contentement est si légitime!

Il n'est personne de vous qui ne se rappelle quelque bonne action : un malheureux secouru, une honnête famille arrachée au désespoir, un ami servi avec zèle et désintéressement. Il n'y a que cela qui remplisse un cœur de plus de satisfaction, qui fasse respirer plus librement et trouver la vie plus légère.

Ajoutez qu'il se met au lit où l'attendent des songes dorés, et qu'il s'abandonne aux douceurs



du sommeil en pensant que le lendemain il verra, en marchant par la ville, les passants s'arrêter à son aspect et dire : Le voilà.

Vous pouviez ignorer cette dernière circonstance, si un peu de malice humaine ne vous l'a pas signalée comme un objet d'envie.

Voici maintenant ce que vous devez connaître par une moins intime analogie... ou vous avez senti de vives douleurs.

Passons dans la salle : c'est là que se prépare la torture, et vous savez qu'elle s'exercera sur une chair vivante et sensible.

Au premier coup d'archet de l'orchestre, les foyers, les couloirs avaient été abandonnés; chacun s'était hâté de venir prendre sa place ou son poste, car une première représentation pouvait se comparer à une bataille ; et personne n'était absent au lever du rideau.

Les acteurs chargés de l'*exposition* entraient en scène. Car, quoi qu'on en dise, qu'on suive les règles d'Aristote ou qu'on se fasse une règle de n'en pas plus observer que Shakespeare, encore faut-il annoncer le sujet, le faire connaître, l'*exposer*. Ce sujet, un peu compliqué, demandait, je suppose, une certaine attention de la part des spectateurs; et de celle des acteurs un débit clair, précis, soutenu de nuances variées, de pauses savantes, et de toutes les ingé-

nieuses ressources qui sont l'honneur de l'art et que doit posséder l'artiste.

Mais on s'était lorgné dans les loges (car à une première représentation presque tous les spectateurs des loges se connaissaient), on s'était occupé dans les balcons à examiner la légitimité de certaines rimes, et quelques turbulents du parterre s'étaient fait crier des *paix là! à la porte!* et tout cela avait fait perdre plusieurs détails qu'il fallait avoir entendus pour bien comprendre la marche du drame. D'un autre côté, un *grand acteur* qui se serait cru compromis s'il était arrivé à la fin d'une tirade sans recueillir de nombreux bravos, avait récité toutes les siennes de façon à en obtenir tout juste cet effet vulgaire et matériel de *forte* et de *piano*, que de son temps Molière nommait déja le *tati tatou tatas!* Et, en effet, les paroles n'y faisaient rien; l'applaudissement provoqué par ce moyen ne s'adressait qu'au chant de l'acteur.

L'actrice en faveur avait accepté son rôle d'enthousiasme; mais elle s'était refroidie aux répétitions, parce qu'il lui en avait été offert un autre dans lequel il lui avait paru qu'elle brillerait davantage. Elle joua négligemment.

Le premier acte fut reçu avec froideur; à la fin même l'auteur crut entendre un coup de sifflet. Il en fit l'observation à un acteur subal-

terne qui lui répondit que c'était une erreur; qu'il y avait dans la salle une porte de loge dont les gonds criaient à imiter parfaitement un sifflet. Il crut ce qu'il voulut; l'acteur n'attendit pas sa réponse, et il fut dans le foyer rire de cette bourde avec ses camarades.

La vérité était qu'un spectateur malintentionné avait déjà tâté les dispositions du public afin d'agir ultérieurement selon le succès de cette tentative.

Il y eut un changement de décoration. Les amis de l'auteur profitèrent de l'entr'acte pour communiquer entre eux. Leur figure était allongée. Ça ne s'emmanche pas chaudement, disaient quelques-uns. C'est obscur, disaient d'autres. Les plus dévoués, sans rien contester de ces griefs, se contentaient de répondre : Attendons, ce n'est qu'un premier acte.

Les rivaux du patient se faisaient de loin des signes qu'avec un peu d'habitude on pouvait aisément traduire par ces paroles : Voilà une pièce qui ne paraît pas devoir nuire beaucoup à celles que vous et moi avons à produire.

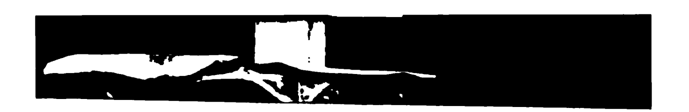
Une belle pensée bien exprimée, débitée avec feu par le personnage, fut applaudie avec fureur par les *sous-lustriens;* de vigoureux coups de sifflets protestèrent aussitôt contre l'admiration de commande que manifestait cette tourbe, et

qu'elle semblait vouloir imposer aux honnêtes gens : « Ah! pensa douloureusement l'auteur, il y a de la cabale; on s'en prend même à ce qui est bien... et mes amis se taisent! » Ses amis n'eussent fait que le compromettre davantage.

A la fin de cet acte les mêmes sifflets se firent entendre; et il n'y eut porte de loge à qui l'on pût les attribuer. L'auteur se tint triste, honteux, dans un coin du théâtre, d'où il put voir les acteurs rire et plaisanter entre eux. Peut-être ne songeaient-ils ni à lui ni à son ouvrage; mais le malheur rend défiant et soupçonneux; et il pensa bien mal d'eux en ce moment.

Il n'avait cependant pas encore perdu tout espoir. Une situation neuve, originale, était habilement mise en œuvre dans son troisième acte; il osa compter dessus. Du neuf, de l'original, il faut que le public parisien soit trois fois bien disposé pour l'accepter. Il ne craint rien tant que d'être pris pour dupe, et dès qu'il ne trouve dans sa mémoire rien à quoi il puisse comparer l'impression qu'il éprouve, c'est dans ce qu'il vient d'éprouver qu'il cherche une raison pour admirer ou pour proscrire.

Nous savons dans quelle disposition il se trouvait; la situation fut reçue avec des huées, avec des hurlements, des applaudissements ironiques cent fois plus insultants que tout le reste; et,



d'un commun accord, amis, ennemis, tous déclarèrent que l'ouvrage était détestable. Il n'y eut que les claqueurs qui restèrent constants dans leur bonne volonté; mais réduits à eux-mêmes, c'est-à-dire à un très-petit nombre, parce qu'ils avaient vendu les billets qu'on leur avait donnés le matin, ils ne purent rien d'utile pour leur malheureux commettant. Celui-ci, plus mort que vif, le front inondé d'une sueur froide, la tête brûlante, le cœur bondissant d'une horrible fièvre, avait compris toute l'étendue de son désastre, j'oserais dire de son malheur. Le fruit d'un long travail était perdu en un instant; et quelle perte comparable à celle-là! Ce n'est pas celle du cultivateur qui voit la grêle anéantir ses moissons, du propriétaire dont un incendie dévore la demeure. Un intérêt compatissant manque rarement de venir au secours de ceux-là : on les plaint, on les console; l'opinion qu'on avait de leur intelligence, de leur habileté, ils ne s'en voient pas dépouillés par leur infortune. Le revers que je décris emportait tout. Car mon auteur n'est pas le spéculateur avide dont j'ai parlé, ni le fat qui manque à une noble et utile vocation pour une gloriole puérile. C'est un homme de lettres qui a besoin, comme le médecin, comme l'avocat, de voir ses labeurs honorés, et de recueillir le lucre qui

[redacted]

doit y être attaché. Puis, messieurs, et vous surtout, mesdames, si bonnes, si compatissantes! songez à cet effroyable lendemain, à la terrible torture qui va se renouveler pour lui dans les journaux. On ne le ménagera pas : *Tout faiseur de journal doit tribut au malin* : on vous l'a dit, ou vous l'avez deviné. Et si vous n'avez pas eu le plaisir d'assister à ce pilori, il faut bien qu'on en fasse une peinture aussi vive que possible pour satisfaire aux exigences de votre curiosité. Du moins cela se passait-il ainsi avant l'époque que j'ai dite; aujourd'hui, il est possible que ce soit différent.

Pour achever, pendant tout ce reste de représentation on n'écoutait plus, on faisait du bruit, on riait, on s'amusait : c'était une orgie; c'était le combat du taureau. On eût volontiers mis en pièces celui qui avait eu l'audace de manquer ainsi au public. Aussi, dès que la toile était tombée, le nom de l'auteur était-il réclamé à grands cris. Ne pouvant supplicier sa personne, il fallait au moins avoir son effigie pour l'outrager à loisir. Cela ne manquait pas. Un acteur se dévouait; il s'en faisait même quelquefois un plaisir : le rideau se relevait, puis trois saluts, l'un à droite, l'autre à gauche (ce qui s'adressait dans le temps au roi et à la reine), et le troisième en face, au parterre, à tout le monde :

« *Messieurs, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur* (l'honneur!) *de représenter devant vous, est de...*

— « Non, non! à bas, à bas! »

Et des siffleurs qui s'époumonaient, et des crieurs qui s'enrouaient, et de jolies dames qui les excitaient. Enfin, de guerre lasse, cet horrible charivari s'apaisait un moment; et l'acteur en profitait pour lancer son annonce mortuaire: « *Monsieur N***.* »

Quelquefois ce nom était si honorable, que ceux qui n'étaient pas dans la confidence, et qui n'avaient été malfaisants qu'à l'exemple des autres, en paraissaient frappés comme d'un regret. Quelques difficiles recommençaient à donner de bruyants témoignages de leur mauvaise humeur, puis l'acteur et le public, tous, se retiraient; on venait tranquillement éteindre le lustre; et un silence de mort s'emparait de cette enceinte.

Dans la rue, les amis de l'auteur, et surtout ses rivaux, en désespéraient avec des paroles pleines de charité chrétienne : « Pauvre N***! j'en suis bien fâché pour lui : cela le tue; il ne s'en relèvera pas : il est coulé ! »

Dans les loges où se déshabillaient les acteurs, c'était autre chose. On regrettait les frais de mémoire et de costume qu'on avait faits.—Que

[redacted]

cela est agréable! maudit auteur! Je n'en disais rien, mais j'ai toujours eu mauvaise opinion de cet ouvrage-là. —Moi aussi. —Moi aussi. —Moi aussi. Comme dit Beaumarchais : il y avait de l'écho.

— Mais si cet ouvrage vous a paru si mauvais, pouquoi y avez-vous pris des rôles? Pourquoi l'avez-vous prôné si haut après l'avoir entendu? — Il nous avait paru bien. — L'auteur est si adroit! il lit avec tant d'art! il met le jugement le plus sûr en défaut. — La lecture de sa pièce vous avait donc fait de l'impression? — L'impression la plus vive. Ce n'est qu'en étudiant nos rôles que nous avons reconnu que tout cèla était de la surprise. — Faites cet aveu un peu moins haut. Si, dénué, de toutes les ressources qui sont en votre pouvoir pour produire l'illusion, comme le costume, la décoration, l'action, le puissant auxiliaire des interlocuteurs, vous n'êtes pas arrivés à séduire le public comme vous avez été séduits vous-mêmes, ce n'est pas que la pièce manquât de cette vertu, c'est que vous l'en avez privée; c'est que vous avez mal joué. Règle générale : quand l'émotion peut résulter de la lecture, à bien plus forte raison doit-elle résulter de la représentation. Tout comédien qui nierait cela déclarerait qu'il ignore les premiers éléments de son art. Mais vous jouez chacun à

votre guise, sans égard pour ce que réclame l'ensemble qui est le premier effet auquel vous deviez tendre. Il arrive de là, qu'à vous prendre individuellement, vous avez pu être tous excellents; mais que la représentation a été décousue, froide, fastidieuse; et de cela, c'est toujours l'auteur que vous en rendez responsable. Cependant si vous aviez joué comme il avait lu, vous eussiez sans doute produit sur le spectateur l'effet qu'il avait produit sur vous; et son ouvrage eût été applaudi : celui qu'on a sifflé est le vôtre.

Ainsi parlait quelquefois un critique aux acteurs d'une pièce accueillie comme je viens de dire. Mais ils s'en moquaient; et cela ne remédiait pas au mal qu'ils avaient fait à l'auteur, au découragement où ils l'avaient jeté.

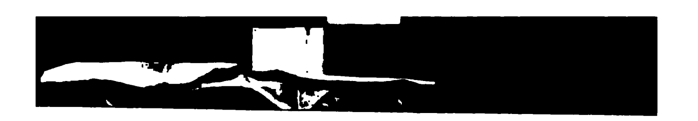
Voilà ce que c'était qu'une première représentation; et voilà à très-peu de chose près ce que ce sera encore dès que la confiance et la tranquilité seront revenues parmi nous (si jamais elles y reviennent). Car le théâtre n'est pas perdu à jamais comme le prétendent quelques esprits chagrins; et notre nation est trop sensible à l'attrait des beaux-arts pour répudier si brutalement le plus attrayant de tous.

Aujourd'hui la préoccupation nous y fait prendre moins d'intérêt, et nos premières repré-

sentations se passent assez tranquillement. Il n'y a plus de succès d'enthousiasme ni de chutes éclatantes. Quelques auteurs exploitent le scandale, les noms propres, la politique. Il faut aller, il faut vivre. Mais tout cela n'étant pas la vraie matière du drame, on reviendra, dès qu'il y aura lieu, aux passions, aux vices, aux ridicules généraux. Espérons que nous n'attendrons pas long-temps cette bienheureuse régénération, et qu'au sein de la paix et de la félicité publique, nous pourrons encore attacher quelque importance à l'événement d'une première représentation.

MERVILLE.







LA MORGUE.



On doit à l'esprit philosophique, plus encore qu'à la piété religieuse, la consécration de ce monument. C'est dire que la *Morgue* (bâtiment dont l'appellation est sans étymologie précise) date d'une époque peu éloignée. Il n'y a guère plus de vingt ans qu'elle existe telle qu'elle est aujourd'hui. Auparavant les corps des personnes, mortes de mort violente, ailleurs que chez elles, étaient déposés au petit Châtelet, dans un caveau aussi déplorable que sa destination; et le

plus souvent les grèves incisives roulaient en arrachant les chairs par lambeaux jusqu'à la concurrence du squelette, les cadavres des noyés, qui, maudits par les prêtres, mangés par les poissons et les corbeaux, devenaient ce qu'ils pouvaient. On se plaignait quelquefois d'influences meurtrières, d'exhalaisons fiévreuses; on s'arrêtait là. La police municipale éteignit ces foyers d'infection. Il est vrai que nous devons presque toutes nos améliorations à la police municipale; et son histoire manque! Je ne sais trop ce que nous devons au clergé. Les prêtres continuèrent à excommunier les suicidés.

La Morgue, vue de Notre-Dame, est échouée, sur la rive gauche de la Seine, dans la Cité. Elle se cache, toute sombre et honteuse, entre le quai des Orfèvres, le quai de la Cité, le pont Saint-Michel, et le Petit-Pont. Pourquoi l'a-t-on encaissée là, au centre de Paris, à l'un des points les plus éloignés des lieux où l'on recueille ordinairement les noyés? En l'isolant entre le Louvre et Passy, on eût épargné aux Parisiens qui se promènent sur les ponts, le triste spectacle de cadavres étendus sur leur dos au fond d'une barque, et ramenés à leur destination. C'est sans doute pour économiser aux parents et aux amis la fatigue d'une trop longue course; dans la répartition des agréments de la capitale



on aura voulu favoriser aussi les gens qui habitent la Cité : le quartier Saint-Honoré a les Tuileries et le roi ; le Marais, la Place-Royale et les Archives ; le faubourg Saint-Germain possède le Luxembourg et messieurs les Pairs ; la Cité, qui ne peut compter pour agréments le Palais de Justice, les cloches de Notre-Dame, et les cris de l'hôpital, a la Morgue.

La Morgue, c'est le Luxembourg, la Place-Royale de la Cité. On va là pour voir les noyés, comme ailleurs on va pour voir la mode nouvelle, les orangers en fleurs, les marronniers qui se rouillent au vent d'automne, le printemps et l'hiver. Je n'assurerais pas que certains propriétaires ne fissent valoir comme luxe et bénéfice de localité le voisinage de la Morgue. On sait que quatre croisées sur la Place de Grève rapportent proportionnellement dix fois plus qu'une maison au Marais : s'entend les bonnes années de Grève. Les gens du quartier causent du mort : — Il était bel homme, celui-ci. — Il était blond, celui-là. — Avez-vous remarqué cette grisette, ce matin ? pas fière ! les bas fils d'Écosse ! — Encore une ! — Croyez-vous ? — Elle l'était ; vous n'avez donc pas examiné son ventre ? pauvre enfant ! — Ils se sont fait ce plaisir, et il est grand, je le conçois, car s'il est de tous les jours, il est rare que les mêmes circonstances amènent tou-

jours le même caractère de désespoir. Les commentaires qui se débitent au pied des exposés suivent l'échelle variée des probabilités en matière de suicide. L'œil sauvage qui vient se coller au carreau gras de ce cadre trop étroit pour la curiosité, fouille dans ces chairs inconnues, en interroge l'énigme, et explique hardiment le sujet de cette gravure avant la lettre.

La Morgue est le point central du voisinage : on y court comme à la gazette du matin, et chaque fois c'est une leçon de philosophie, car on sait là sur le bout du doigt ce que coûte une fête de souverain, un acte d'héroïsme populaire, une administration vantée par le Moniteur. Peut-être les locataires de la rue de la Calandre et les promeneurs du quai de l'Archevêché, n'ont-ils jamais pensé à la distraction du Marché aux Fleurs : bazar parfumé deux fois la semaine : les jours de carcan. Un préfet prosaïque a convié là, quand les fleurs sont absentes, des marchands de ferrailles et de meubles délabrés; la poésie et le Châtelet y alternent sans jalousie. C'est là un de ces mille contrastes de la capitale. Ici on brûle l'épaule à un homme parce qu'il a contrefait une pièce de dix sous; là on le condamne à avoir la tête tranchée pour avoir mis cette pièce en circulation; là-bas on vend des roses; le juge en a peut-être une à sa boutonnière.



Ouverte à tous les vents, la Morgue est un bâtiment de vingt-quatre pieds d'étendue, à peu près; huit pour le public, douze pour le plain-pied des propriétaires: le reste, on devine pour qui. D'ailleurs le local retrouve sa largeur complète à l'étage au-dessus de la voûte, travail de pierre qui éveillerait certaine idée de solennité architecturale, s'il n'était tout à coup et brusquement tranché par une cloison en sapin, limite où commencent les attenances du greffe, et une autre cloison de verre découpée en dix-huit larges carreaux, souvent ternis par l'haleine de ceux qui regardent. A droite du corridor se trouve le logement du morgueur, l'homme de peine du local. Cet homme, auquel je m'adressai le premier jour de ma visite à la Morgue, n'osa prendre sur lui, sur ses attributions, de me montrer les principales richesses du bâtiment. Les scrupules de sa charge s'effrayèrent devant mes questions, qui, au fond, simples et naturelles, devaient pourtant le rassurer; mais l'opportunité lui en était peu présente. Aucune indiscrétion semblable ne lui rendait concevable celle que je me permettais avec lui. Chose étrange! j'ai visité la bibliothèque de Florence, que j'aurais pu incendier, sans que le gardien de la salle des manuscrits s'en aperçût; chaque jour les étrangers peuvent se promener dans les re-

coins les plus cachés du Palais-Royal, interroger tous les serviteurs tricolores du roi des Français, sur ses habitudes d'être chez lui, avec sa famille et ceux qu'il reçoit; l'homme de la Morgue s'obstina à ne pas me laisser franchir la cloison de sapin, ni la porte vitrée qui ferme sur son escalier. Il est vrai qu'il est plus qu'un roi à la Morgue : il est chez lui. « Venez demain; mon- « sieur le greffier verra de vous recevoir. »

Je puis assurer aux imaginations fantastiques, et ce sont celles-là que j'aime, que l'homme de la Morgue ressemble à tous les hommes jetés dans ce moule commun et insignifiant, dont la Providence a été si prodigue; avec la meilleure volonté du monde de voir se réaliser en lui le type de laideur et d'effroi dont la tradition populaire m'avait préoccupé d'avance, de près je n'ai pu gâter à ce point le meilleur naturel de physionomie, la tournure la plus franchement carrée, le costume qui ressemble le plus à tous les costumes. Comme tant d'autres, j'aurais voulu peindre une morgue héroïque, mais j'ai été devancé; on ne m'a laissé que la vérité à dire.

Et même je n'observai point dans la figure grossière, lourde et terreuse de cet homme, la finesse des geôliers et de ceux qui font profession de scruter ce qu'on ne dit pas dans ce

qu'on dit. J'y vis qu'il ne voulait ni me deviner, ni se laisser deviner. Son refus était franc. L'homme des prisons a un angle visuel qui vous traverse, qui vous coupe : il s'est familiarisé avec tous les mensonges, toutes les fascinations du regard ; où donc le gardien de la Morgue aurait-il acquis cette expérience ? Ceux qu'il surveille ont les yeux fermés.

Je remarquai ses mains, qui sont très-blanches.

Il alla au-devant de mon observation :

— C'est que je les lave souvent, me dit-il, monsieur.

Je me disposais à partir, remettant au lendemain ma seconde visite, lorsque la porte du greffe s'ouvrit, et une voix douce me rappela.

— Si monsieur veut être ici demain à dix heures, mon père aura l'honneur de l'attendre.

La porte se referma aussitôt. Et de cette surprise, de cette porte ouverte et fermée, de cette voix, il ne me resta qu'une confusion où toutefois se plaçait fort bien une figure de jeune femme, blonde et grande, en robe aventurine, coiffée en cheveux.

— C'est la fille de notre greffier.

— Votre greffier a une fille qui couche ici, qui mange ici, qui rit, qui pleure, qui aime ici ?

— Je ne sais pas, monsieur, si elle pleure et si elle aime; mais je puis vous assurer qu'elle est née ici, aussi vrai qu'elle a été baptisée à Notre-Dame.

— Née ici!

— Vous permettrez, monsieur, que je ferme les portes; il est nuit. Mes morts n'y voient plus.

Ce fut son expression.

C'était la seconde fois de ma vie que je voyais la Morgue, et avec des sentiments bien différents.

La première c'était, je me le rappelle, par une nuit tombante, à l'époque de la mi-carême. Le bal des blanchisseuses avait lieu, on dansait sur l'eau.

Je conçois les chansons du Vénitien qui rase le quai de ses rames comme une aile d'oiseau; il dit son chant aux passants, aux boutiques ouvertes, aux trèfles d'acier des balcons, aux théâtres qui s'ouvrent; il a un écho partout, un écho dans le ciel étincelant, dans cette eau verte et lamée, dans cette population évidemment venue de la Grèce à la nage, car elle est nue. On existe sur le bord, il chante sur l'eau; ce n'est qu'une conversation éloignée; elle se perd dans la brume, elle reprend au canal. Mais danser à trente pieds au-dessous du sol, danser sur un radeau étroit, glissant, vert de mousse,

plongé dans les eaux molles et grasses de l'hôpital! Paris seul a de ces joies petites; à Paris on supplée tout par le titre et le décor. Tout revêt un caractère d'importance dans la grande ville. On tire des artifices dans des caves, on a des bals champêtres sous les mansardes de la rue Quincampoix. Bercy s'appelle un port. Jamais la pluie a-t-elle été un obstacle à une partie projetée par des bourgeois de Paris? Aussi il est de fait que si le soleil s'éteignait, on serait quinze jours à Paris sans s'en informer.

C'était toutefois plus frappant que gai, ce bateau chargé de joies, attaché devant la Morgue; quelques curieux passaient leurs têtes sur le parapet du quai Saint-Michel; demi-voilé par le dôme de l'Institut, le soleil jetait sous la grande lunette du pont ses bouffées de lumière, faisait rebondir ses rayons sur les vitres extrêmes de la cité; et au milieu du sifflement de la Seine dans les arches, des fantaisies du soleil, du hurlement des heures à la cathédrale, on entendait se croiser et se succéder tour à tour au milieu du rire et du rebondissement des pas, le son aigu du flageolet et les gammes accentuées de l'archet qui se démenait sur le violon.

Au moment où la nuit vint, moment où le lion apocalyptique qui se découpe à l'angle de Saint-Jacques-la-Boucherie aboie sur la grande

cité, des lanternes furent suspendues le long du bateau. Le bal allait reprendre.

Comme je m'extasiais sur le pittoresque de cette maison isolée, pour qui le bal semblait avoir lieu, j'appris que c'était la Morgue.

Mais reprenons mon second voyage à la Morgue.

A dix heures je frappais déjà à la vitre de mon Cicérone de la veille :

Ah! vous voilà, me dit-il, en s'essuyant la bouche avec une serviette fort blanche, et nouée à sa boutonnière, absolument comme l'aurait un épicier en gros; entrez! — Monsieur, que voilà, est un voisin qui me fait l'honneur de déjeuner avec moi quand il lui arrive de m'aider dans ma besogne. Cela par pure amitié ! — Il est arrivé que ce matin j'ai eu besoin de ses bons services. Mais ceci vous arrive à merveille, à vous; nous avons aujourd'hui une femme qui s'est pendue avec sa jarretière. C'est étonnant comme les femmes se pendent facilement de nos jours; ne trouvez-vous pas? L'autre, c'est un homme qui a quatre jours d'eau; le troisième c'est une enfant, une toute petite fille qui a été étouffée cette nuit dans une diligence par accident; on l'aura prise pour un paquet, on se sera assis dessus; elle est pourtant jolie comme un cœur.



La femme du morgueur, l'épouse de François (c'est je crois le nom du garçon), ajouta: Ça avait peut-être une mère qui l'attendait pour la chausser, et lui mettre du beau linge blanc avec des dentelles au poignet! A propos, François, où l'as-tu placée?

— Dame, toute nue, sur une dalle; crains-tu pas qu'elle ait froid?

— Ce n'est pas ça. Je pensais que le médecin devait en faire l'ouverture, et qu'alors tu l'aurais couchée sur la table de dissection.

— Quelle farce! on va t'ouvrir tout le monde pour te faire plaisir. Veux-tu pas qu'on l'ait empoisonnée, cette chère enfant? et va donc voir, c'est net comme si ça sortait du bain, et puis sa nourrice qui l'a portée dans son tablier pleurait comme si la petite eût été sienne.

— Elle n'est donc pas dans la salle des *Inconnus*.

— Non, femme, elle est avec l'autre qui a été reconnu par sa mère. Pour te rachever, cette nourrice m'a dit comme ça qu'elle revenait de la Normandie, et que dans sa voiture il y avait tant de personnes qu'elle a été obligée de mettre son enfant entre ses genoux; avec ça encore qu'elle était fatiguée, et que depuis deux jours elle n'avait pas dormi. La nuit est venue, elle s'est endormie. L'enfant a glissé, la Normande dormait

toujours. L'enfant a remué, elle dormait toujours, et le matin, quand elle s'est éveillée, qu'elle écartait encore tout endormie son mouchoir pour donner à téter, elle a trouvé le petit cadavre.

— Voilà tout?

— Le reste se conçoit. Elle n'a pas osé retourner chez la mère, qui est à Paris, et embarrassée de cette enfant, elle est venue la mettre ici pour la faire enterrer : ça ne lui coûtera rien. Les Normandes, ça calcule. Pourtant elle ne voulait pas lâcher son enfant, elle lui a baisé la tête, elle lui a baisé les mains, elle lui a baisé les épaules, les pieds, et me disant toujours: « C'est bien vrai qu'elle est morte, n'est-ce pas, monsieur? » Elle me la donnait, elle me la reprenait, elle la secouait en l'appelant, en la baisant, en la mordant, en lui ouvrant les yeux avec ses doigts. On ne désole pas les gens! on leur dit quelque chose pour les rendre tranquilles. — Vous ne savez pas de moyens de me lui faire ouvrir les yeux? — Ah! ils étaient si jolis ses yeux, si ronds, si bleus, si petits : ses yeux! Ma fille avait des yeux bleus comme ceux de sa mère, elle va me tuer, sa mère! Je lui dirais bien : elle est morte en faisant ses dents! Mais tout le village dira : ce n'est pas vrai. On me l'a prise dans la voiture! Mais

ce n'est pas vrai, dira le conducteur; ah! non, je ne dirai rien, je retournerai dans mon village et j'attendrai que ses parents viennent la voir; n'est-ce pas? ce sera peut-être trois mois, six mois, un an de bon. — tenez, je suis perdue! voyez-vous? car je ne puis plus retourner dans mon village, plus jamais! si je n'ai pas mon enfant, ma petite Léonore!

—Entends-tu, femme, retiens ce nom, monsieur Perrin l'inscrira sur le registre : l'enfant est dans les *connus*.

Je vous rachève. — Je ne puis plus retourner dans mon village, qu'elle disait, sans Léonore. C'est que voyez-vous, ça était connu comme tout le monde. Qui lui donnait du sucre blanc, qui lui donnait des gâteaux, monsieur le curé était fou de ma fille. — Si on la faisait saigner, — Non? Si nous lui mettions les pieds dans l'eau froide, — non, bien chaude, — c'est peut-être le sang : le sang fait des ravages, — mais parlez, avez-vous du sang, de l'eau froide, de l'eau chaude; mais parlez! — est-ce qu'il n'y a pas d'exemple d'enfants morts qui sont revenus; vous savez ça vous? ah oui : il y en a qui sont revenus, n'est-ce pas? dites : oui! — non? mais parlez! parlez! parlez! car madame va me tuer, c'est sûr, elle me tuera! — oh! madame, je vous jure que ce n'est pas ma faute.

Et dans mon village, ils vont me jeter des pierres, de la paille et de la boue comme sur un crapaud. — Tenez, faites-la revenir, et je vous la donne.

Femme, y a-t-il encore des bouteilles de chlore?

— Encore deux.

— C'est bien : car il y a là le *connu* qui pique joliment.

— Et c'est tout ce qu'elle vous a dit, monsieur François?

— Tout. Seulement en s'en allant, la Normande a encore embrassé son enfant sur les joues, tandis que moi je la déshabillais. Elle m'a demandé la permission d'emporter le bonnet et le fichu de l'enfant. Ce n'est pas l'usage, mais, au diable! ça m'a fait mal : je lui ai dit : emportez! elle a jeté son tablier sur le visage, et elle a gagné en courant la rue de la Barillerie.

— Voyez-vous, s'est écriée après cette narration la femme de M. François : il faut toujours prendre deux places dans les diligences.

Madame François n'avait pensé qu'à cela.

On sonna; et le gardien annonça M. Perrin.

C'est un petit vieillard, monsieur Perrin. Il tousse toujours. Quand je lui eus discrètement exprimé le but de ma présence, il s'offrit avec politesse pour me montrer tous les détails de son administration, regrettant beaucoup, me dit-il,



qu'ils ne fussent pas aussi variés qu'il l'aurait désiré. — Mais je ne puis vous offrir que ce que j'ai. Montons.

Tandis que nous franchissions une rampe étroite, et qu'il m'apprenait que son établissement relevait de la Préfecture et de la Police; de la première pour le budget des frais locaux, de l'autre pour la salubrité, nous fûmes obligés de nous ranger contre le mur pour laisser passer un essaim de jeunes filles, parées, pimpantes, gracieuses, toutes frissonnantes du vent qui soufflait de la rivière par la lucarne qui nous éclairait.

— Ce sont là quatre de mes filles; j'ai eu huit enfants. François, le gardien, en a eu quatre, et il a eu le bonheur de les marier tous les quatre. C'est un bon père François.

Ainsi, pensais-je, douze enfants ont été faits dans la Morgue. Louis XIII fut beaucoup moins bien partagé sous les alcôves du Louvre. Des rêves de joie, des étreintes conjugales, des félicités de père ont été éprouvées dans cette baraque funeste. Le mariage et ses fleurs d'oranger, le baptême et monsieur le parrain en habit noir, la communion et le voile brodé, amour, religion, vertu, ont passé là comme ailleurs. Dieu jette le germe de toute félicité partout.

— Papa, nous allons à une distribution de

prix ; mes sœurs auront pour sûr une couronne. Ne t'ennuie pas, nous serons ici de bonne heure.

— Allez, mes enfants ! et toutes quatre l'embrassèrent.

Je pensai au petit cadavre de la Normande, et à la mère qui attendait peut-être à sa fenêtre.

— Ceci est l'appartement de François.

François nous fit les honneurs de chez lui avec la satisfaction empressée d'un homme qui n'est pas fâché de montrer son mobilier. Son mobilier est confortable : deux pendules modernes montées sur bronze ; une commode à tête de Méduse ; une descente de lit faite d'un beau tapis à rosaces, et un lit de toute hauteur. Si la chambre de François n'était pas surchargée de meubles, s'il n'y avait pas profusion d'aisance, à la manière des gens qui ne l'ont pas eue de bonne heure, elle serait gaie. On voit pourtant que le goût, les opinions, les habitudes de François y sont représentés. Des vases de fleurs jettent un reflet vert sur les rideaux. François cultive des fleurs. Parmi les tableaux de son choix je vis les portraits d'Augereau et de Kléber, tous deux en habits longs, appuyés sur de grands sabres, en perruque et en poudre. Napoléon y est trois fois.

— Vous regardez ces pots, me dit François ;

ce sont des confitures que ma femme a préparées. Ma femme excelle dans les confitures. A votre service.

Je lus sur les pots : groseille de 1831.

Nous sortîmes de l'appartement de François qui forme l'aile droite de la Morgue, en opposition au logement du greffier qui est à gauche, et nous nous arrêtâmes dans le cabinet administratif de M. Perrin.

Si François cultive les fleurs, M. Perrin aime l'hydraulique et la chambre noire. Il dessine, et fait jouer l'eau de la Seine dans un mécanisme fort ingénieux qu'il a imaginé. C'est un bassin en plomb parmi des pois de senteur. Tandis qu'il retouchait son siphon, je lui demandai la permission de compulser le registre où les suicidés sont tenus en partie double.

Le fatal *inconnu* domine. On lit : Apporté à trois heures du matin ; cervelle fracassée : *inconnu !* — Apporté à minuit ; noyé sous le Pont-des-Arts, avec une carte de ponte dans la poche : *inconnu !* — Jeune femme enceinte écrasée par un fiacre au coin de la rue Mandar : *inconnue !* — Nouveau-né, trouvé mort de froid à la porte d'un hôtel : *inconnu !*

Une extraordinaire différence dans le bilan des suicidés me frappa ; d'abord le chiffre relatif des hommes aux femmes qui est constamment

au-dessus de deux tiers, et celui des années relatives. Par exemple, en 1816, il y eut deux cent dix-huit hommes suicidés et soixante-six femmes; en 1818, cent quatre-vingt-onze hommes, cinquante-cinq femmes; en 1819, cent quatre-vingt-six hommes, quarante femmes; en 1820, cent quatre-vingt-seize hommes, cinquante femmes; en 1821, deux cent trente-quatre hommes, trente-cinq femmes; en 1822, deux cent neuf hommes, quarante-huit femmes. Et qu'on s'arrête ici seulement pour apprendre qu'en 1815 il y a eu de suicidés ou d'assassinés trois cent trente-trois hommes, quatre-vingt-dix-neuf femmes. C'est hors de toute proportion. J'ai trouvé la raison de cet effrayant écart de chiffres pour les hommes comme pour les femmes. Les alliés étaient à Paris!

— Ah! me dit M. Perrin, ne trouvez-vous pas que nos registres sont tenus avec beaucoup d'ordre? Ma main tremble un peu; mais vous devez voir que j'ai encore une écriture assez ferme pour mon âge. J'ai cultivé la coulée avec bonheur. Voilà un ℳ majuscule qui est nettement filé. Qu'en dites-vous?

Excellent homme! qui était tout orgueilleux de son talent de scribe, de la grâce d'une majuscule, tandis que cette lettre était le commencement d'un nom de prince, d'un nom inscrit

sur le livre d'or de Venise. Comment était-il venu là?

Alors je retrouvai dans ma mémoire le souvenir de cette nuit d'hiver où le corps d'un homme fut ramassé sur le sable fin de Saint-Ouen. Sa famille le croyait à la campagne où il avait dû se rendre, disait-il, pour assister à la coupe de ses bois. C'était à l'époque du carnaval; on donnait soirée à son hôtel : on dansait. Au milieu du bal, à travers les groupes masqués, bruyants, soyeux, parfumés, noyés dans la vapeur des lumières, pénétrés de ce brouillard qui naît de la chaude haleine des danseuses; à travers le choc des plis de cent costumes, aussi bizarres qu'éblouissants; là traînant la robe de reine antique, saupoudrée de paillettes d'or; là laissant flotter au vent des pas et aux splendeurs des lustres le dolman oriental, le manteau castillan d'Almaviva; plus loin étalant la silhouette damassée d'Arlequin ou de Figaro; dessinant dans l'ombre le grave domino, ou ciselant dans le poli des glaces les ailes satinées de l'Amour; à travers ces rêves et ces réalités, ces visages tous gais, car ils sont tous faux, entre ce bruit et ces lumières, passe un domestique effaré. Il court à la dame de la maison! La dame s'évanouit, les instruments cessent, les figures de la contre-

danse sont brisées, on s'informe, on s'interroge, on s'apprête à partir; on part.

Un orage terrible venait d'éclater sur Paris.

Ce dut être un étrange spectacle que cette magnificence de femmes chargées de fleurs, de diamants et de perles, presque nues de parures, se drapant à la hâte comme surprises par le mari qui frappe à la porte! se couvrant de leur manteau ou de leur cachemire, dénouant avec toute la maladresse et le trouble de l'impatience les cordons de leur masque de cire. Les femmes retenues pour la prochaine contredanse, les hommes encore sous l'émotion du jeu, tous sous le poids d'une commune exaltation, la mort sur le visage, la joie sur les habits, roulent les marches illuminées de l'hôtel, pour descendre dans la rue, pour s'exposer aux outrages d'une pluie froide et précipitée. Sur le seuil de la porte le froid les saisit; des dents claquèrent, plus d'un pied de satin hésita. On sortit.

Ici nouvelle rumeur. L'obscurité empêche de réunir les cochers abrités ou absents; eux-mêmes étourdis d'un départ si inopiné, se perdent dans la file inondée des équipages, dont la moitié avait été renvoyée jusqu'au jour. Quelques-uns partent à vide, les portières ouvertes et battantes, et sans trop savoir où, les autres gagnent déjà les ponts.



— Où allons-nous, crient enfin les cochers ?

Et la voix d'un Auvergnat répond : — A la Morgue !

Beaucoup d'hommes et de femmes suivaient à pied.

Il fallait traverser toute la rue Saint-Denis, rue éteinte, couloir obscur, endormi là-haut, tourmenté là-bas. L'or, la joie, les couleurs, le fard, coulent sur le pavé qui coule lui-même sous les pieds. Le chiffonnier caché sous l'enfoncement des portes cochères dut aiguiser son croc et rire. Avant d'arriver au fatal rendez-vous cette lugubre bacchanale n'avait plus ni forme, ni apparence humaine. Ce qui avait résisté aux déchirements d'une pluie verticale s'attachait à la peau, s'y collait; l'eau froide, ramassée dans les robes dégagées des danseuses fatiguait leur poitrine, et filtrait par les tuyaux de leur gaze comme d'autant de gouttières; quelques-unes brisèrent leur ceinture : car elles étouffaient. Et ceci se passait en silence; on eût dit un naufrage: les piétons, des nageurs; les équipages, des chaloupes flottantes.

Enfin ils arrivèrent; jamais l'on peut dire qu'aussi étrange spectacle n'avait eu lieu sous l'arcade humide de la Morgue. A peine y tenaient-ils tous en se pressant. A la lueur du fanal qui pleure à la voûte, et qui vint illuminer

[redacted]

toutes ces pâleurs de femmes si belles, si orgueilleuses une heure auparavant, ils aperçurent quelque chose; ce quelque chose était un prince étendu sur le dos, encore fallut-il que le morgueur dît à l'assemblée : Celui-ci est un maçon, celui-ci un couvreur, celui-là un prince. Tant les morts se ressemblent !....

M. Perrin me fit apercevoir qu'en marge il y avait *très-connu.*

Nous étions déjà dans les appartements du greffier. Chez François nous avions vu des Bonaparte et des gloires militaires; ici nous trouvons, dans le choix des ornements, un sentiment plus humble; ce sont des crucifix. Entre ces deux hommes, qui depuis vingt-quatre ans cohabitent, il y a, on le voit, différence d'opinion, mais il y a tolérance. Peut-être qu'à la place de ce sentiment naturel de bienveillance réciproque pour les erreurs humaines, il y a chez eux une expérience de tous les jours qui leur apprend qu'une ligne d'eau au-dessus de la tête, tue ce qui une ligne au-dessous pouvait contempler le soleil et le monde.

Toutefois l'égalité philosophique n'est pas plus confondue à la Morgue qu'ailleurs avec l'inégalité des conditions. François ne nous suivit pas dans les appartements de M. Perrin.

Ils sont composés de trois pièces qui vont en

diminuant de hauteur. A droite et à gauche du mur sont fixés les lits des enfants. Rien de plus humide, de plus écrasé, que cette masure. Le propriétaire l'a égayée de jets d'eau, de jolis enfants, de meubles d'assez bon goût, mais elle s'en va. Un jour on trouverait la Morgue aux filets de Saint-Cloud, s'il existait des filets à Saint-Cloud.

Mais c'est une erreur qu'il faut absolument détruire; pardon, pour cette illusion perdue! il n'y a pas de filets à Saint-Cloud, et il ne saurait y en avoir. La trame qui arrêterait les voyageurs sous-marins serait, ou assez plongée dans la rivière pour n'être pas déchirée par les bateaux, et dans ce cas elle laisserait passer les noyés, ou elle s'élèverait à fleur d'eau, et alors les bateaux et les trains ne passeraient plus. Ainsi donc, que les amours discrets qui embellissent la *Tête noire* de leurs soupers voluptueux ne craignent pas d'arrêter leurs regards distraits sous l'arche majestueuse du pont de Saint-Cloud, qu'ils admirent Boulogne, antichambre du séjour royal; Sèvres, ville de porcelaine; Saint-Cloud et sa noble avenue; qu'ils se laissent aller à la mélancolie bleue du soir, quand la Seine double le paysage par la limpidité de ses eaux roses et damassées, ils ne verront pas monter lentement ce prétendu filet, serrant dans ses mailles puis-

santes, comme un poisson de l'Océan, l'épouvantable objet de leur préoccupation.

La Morgue se recrute sur le rivage. Dans leur cours les eaux sont détournées par les caps, les golfes, les îles de la Seine qui, obligée, dans toute la profondeur de sa masse, de suivre les accidents qu'elle rencontre, dépose, à des endroits à peu près invariables, les corps qu'elle a roulés. Il y a toute l'année des gens qui font profession d'attendre.

Un tarif d'humanité avait accordé autrefois à ces dévoués de profession, quarante francs pour un homme près de se noyer, et vingt pour un noyé. Mais bientôt il fallut renverser ce système d'encouragement afin de mettre un terme à l'industrie de gens associés pour se noyer et se sauver en vertu d'un contrat tacite d'assurance mutuelle, aux dépens des véritables noyés dont les corps n'étaient payés que moitié prix. A peine cette estimation plus légale fut-elle établie que beaucoup de philantropes nageurs imaginèrent de donner à la victime disparue sous les eaux tout le loisir nécessaire de leur valoir le double de la récompense allouée, c'est-à-dire, le temps de se noyer; quelquefois on prétend même qu'ils ont aidé à l'accomplissement de la prime. Aujourd'hui tout est rentré dans l'ancien ordre de choses; un mort est payé vingt francs, un



presque vivant quarante; seulement pour ne pas tomber dans le primitif abus, celui des noyades mutuelles, l'homme qu'on sauve une seconde fois ne vaut aucune récompense à son sauveur. Avis à ceux qui en sont à leur premier risque.

Vous avez aperçu quelquefois en longeant les quais, en promenant votre insouciance sur les bords de la Seine, bien au-dessous du niveau du sol, là où s'exercent tant d'industries riveraines à peine présumées, vous avez aperçu un toit goudronné, bouillonnant au soleil, sur ce toit un tuyau de cheminée, toujours neuf, entrelacé de lierres; vous avez vu au pied de cette habitation qui tient du navire et de la cabane du pêcheur, un petit jardin avec son fossé et sa haie, ses allées et ses contre-allées, grand de dix pieds; vous vous êtes plu à respirer ce mélange d'odeur marine et de fleurs et d'eau, mais vous n'avez jamais su peut-être que c'était là le bureau de secours pour les noyés, la succursale de la Morgue. Poésie encore perdue! Là on prend un noyé, on lui applique des ventouses, on l'allonge sur un lit incliné; tous les secours lui sont donnés. A cet établissement de première utilité dans un pays où le gouvernement a la sage prudence, la sollicitude paternelle de faire placer des grilles aux fenêtres des

maisons de jeu, sont affectés un médecin et un pharmacien. On les trouve ordinairement de midi à trois heures, le dimanche excepté.

Je ne sais trop si ce fut une maladresse, mais je dis à M. Perrin qu'il devait s'ennuyer beaucoup pendant les longues soirées d'hiver.

— Non, me répondit-il avec bonhomie, mes enfants chantent, toutes travaillent; François et moi nous jouons aux dames ou au piquet. Le malheur! c'est que nous sommes souvent dérangés. On frappe, et il faut descendre; préparer une pierre, déshabiller le nouveau venu, l'enregistrer. Tout cela coupe la partie; on oublie de marquer les points.

— C'est donc ainsi que vous passez vos soirées?

—Mais, oui! Toutefois cependant quand François ne doit pas aller à Vaugirard le matin à quatre heures. Alors il doit se coucher de bonne heure.

Vous ne savez peut-être pas que notre cimetière est à Vaugirard : nous y avons gardé par privilége, car ce cimetière ne va plus depuis long-temps, la faculté d'avoir une fosse à nous particulière.

— J'entends : c'est un fief de la Morgue.

— Vous avez dû voir un chariot là-bas, contre la porte d'entrée, dans lequel des enfants

s'amusaient à se cacher : c'est notre corbillard.

— Et riches ou pauvres, est-ce que tout doit passer par votre corbillard? Si, par exemple, un suicidé est reconnu, les parents ou les amis ne peuvent-ils le réclamer, l'emmener chez eux, lui rendre les honneurs funèbres à domicile?

— Non : la Morgue ne rend plus ceux qui y sont déposés. Elle permet seulement les cérémonies funèbres, aussi somptueuses qu'on les veut, mais elles doivent commencer ici. La tête du cortége peut être à Notre-Dame pourvu que le bout parte d'ici. L'archevêque de Paris peut l'honorer d'une place, mais celle de François est marquée : la première!

— Et les prêtres de Notre-Dame ne font-ils jamais de difficultés pour bénir vos morts?

— Jamais, monsieur!

— Cependant les suicidés?

— Il n'y a pas de suicidés pour Notre-Dame. On s'est noyé par accident, on s'est tué en déchargeant une arme à feu, en tombant d'un échafaudage. C'est moi qui produis l'excuse; la conscience du prêtre l'accepte. Cela suffit.

Ainsi, pensai-je, Notre-Dame qui voyait jadis brûler sur sa grande place les sorciers, les alchimistes et les bohémiens, n'a plus même des paroles de haine pour le cadavre du suicidé, autrefois étendu sur la claie et dévoré par les

corbeaux. Elle ne s'informe même pas quel culte a brillé sur le front de celui qui frappe des pieds à ses portes. Le prêtre lui dit avec douceur : *La paix soit avec vous!*

Nous descendîmes, et François vint nous ouvrir la première chambre, celle des habits. Habits de toutes formes, de toutes dimensions; hideusement accouplés; une guêtre attachée par une épingle à une manche; un schall tombant sur un collet: habits de bourgeois, vestes d'ouvriers, blouses de charretiers, sarraux de brasseurs, robes de femme, toutes ces choses, pâles, déteintes, déformées, se heurtent en voltigeant à l'air qui entre par les croisées. Et c'est un bruit qui n'est pas sans terreur, un aspect qui n'est pas sans effroi, celui de ces objets qui n'ont ni corps ni ame, et qui remuent là comme s'ils avaient de la vie, et qui ont des formes sans avoir de la chair. On voit même des tabliers qui ont dû appartenir à de pauvres ouvriers, surpris par l'idée de la mort, à la fin d'une mauvaise journée. Le pli du repos, indiqué par la pointe du tablier relevé jusqu'à la coulisse, le démontre assez.

François, qui suivait mes regards pour savoir quelle impression produisait sur moi ce tableau, poussa un profond soupir.

— Est-ce que cela vous émeut? lui dis-je. Ne

seriez-vous pas content de votre sort? votre condition vous répugne-t-elle? Seriez-vous malheureux?

— Pas précisément. Mais, voyez-vous, monsieur, autrefois les dépouilles des *inconnus* nous revenaient après six mois d'exposition; nous les vendions. *On parle de nous enlever les habits!*

Je rassurai François sur les intentions du gouvernement, et le persuadai qu'on ne parlait pas dans le monde de leur enlever les habits.

La seconde salle, celle qui touche à la chambre d'exposition, est consacrée à la dissection des exposés dont la police suspecte le genre de mort. Elle a pour tous meubles, une table en marbre, où l'on découpe, et une étagère où sont placées quelques bouteilles de chlore, désinfectant incisif, mais trop rapide et trop volatil pour suffire à une opération entière. Il est lassant à employer; il s'évapore, et le méphitisme revient. Cette salle se superpose point par point au salon de M. Perrin; la table de dissection répond au piano de mademoiselle. Il y a un piano à la Morgue.

Dans cette salle que je traversai avec assez de rapidité à cause d'un *connu* qui gisait sur le carreau, je vis la petite fille étouffée la nuit passée dans la diligence; la petite fille était jolie, le *connu* était horrible, défiguré, et je ne sais

qu'un regard qui ait pu le reconnaître : celui de sa mère!

Ainsi faite la mort est horrible. Ce dut être le premier cadavre qui fit le premier athée.

Reste le caveau où l'on expose; il est étroit, mal aéré; entre la place pour deux morts je ne sais si c'est un vivant qui a mesuré l'espace; mais à coup sûr c'est un fossoyeur. Dix ou douze pierres noires et inclinées reçoivent les suicidés, qui y sont étendus dans une nudité à peu près complète; rarement les places sont toutes occupées; à moins pourtant d'une révolution. Alors le Panthéon et la Morgue se recrutent; la fétide humanité ne marche pas différemment; encore deux jours de plus d'immortalité et de gloire en juillet, et la peste était à Paris.

Il est vrai, me dit M. Perrin, que nous travaillâmes beaucoup pendant les trois journées; aussi fûmes-nous autorisés à nous adjoindre deux aides. C'étaient des morts partout; à l'entrée, dehors, dedans, sur la rivière.....

— Et vos demoiselles?.....

— Ces jours-là elles ne sortirent pas de leur appartement; elles ne regardèrent ni dans la rue, ni sur la rivière; d'ailleurs, vous vous trompez étrangement si vous croyez que ce spectacle les effraie. Élevées ici, la nuit elles passent sans lumière devant le vitrage, lorsque le corridor

est fermé, sans s'émouvoir. Mon dieu! on se fait à tout.

Je crus entendre les jeunes enfants de M. Perrin, tellement familiers à cette idée de morts, tellement habitués à ce spectacle domestique de leur existence, demander naïvement aux étrangers, qu'ils visitent, ainsi qu'on demande sans indiscrétion où est placé un jardin, un cabinet d'étude, une cuisine, « Ici, où tenez-vous vos « morts? »

C'était tout ce que je pouvais recueillir de faits sur un établissement aussi simple, d'une nudité aussi désolante; j'ouvrais la porte vitrée pour sortir et respirer l'air des vivants, lorsque la foule me rejeta encore à l'intérieur; elle suivait une civière qui laissait une longue trace d'eau sur son passage. On rejeta la couverture qui cachait le corps, et au relief des muscles du visage, au racornissement des doigts, à la torsion des lèvres, il était aisé de reconnaître que la personne venait d'expirer sur-le-champ. D'une de ses mains qu'elle tenait énergiquement fermées, le gardien détacha un linge de couleur rayée, et comme un morceau de dentelle. — Parbleu! dit-il, examinons cette figure! mais c'est elle:

— Qui, elle?

— La nourrice de ce matin, la Normande?

Bon ! nous l'enterrerons avec le petit cadavre.

Et M. Perrin mit ses lunettes, ouvrit son registre, et écrivit en superbe coulée :

Inconnue!

Léon GOZLAN.







UNE
MAISON DU MARAIS.



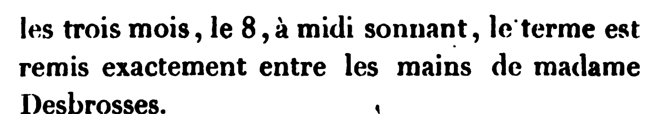
Dans toutes les maisons de second et de troisième ordre, la personne la plus influente est sans contredit la portière. Elle a sa cour, ses affections, ses antipathies. Elle tient sous sa domination immédiate les étages supérieurs, donne de son propre mouvement les congés aux gens qui n'ont pas le bonheur de lui plaire, et dont les opinions politiques ne peuvent sympathiser avec les siennes. Puis viennent après elle les commères.

La région la plus élevée d'une maison du

Marais est d'ordinaire habitée par les cuisinières et les domestiques du second et du premier, et par quelques vieux garçons vivant de leurs rentes sur l'État, ou d'anciens expéditionnaires admis à la retraite; vous reconnaîtrez facilement leur unique croisée aux capucines formant guirlande et à leurs giroflées prenant naissance dans de vieilles marmites mises au rebut.

Depuis trente ou quarante ans la même chambre recèle ce vieux rentier à perruque blonde râpée, qui vient de mettre au soleil sur sa fenêtre à la seule petite place que lui laissent ses fleurs, son bocal de cerises à l'eau-de-vie. C'est de cette même petite chambre qu'il est parti pour accompagner successivement tous ses amis à leur dernière demeure, et c'est de là que, selon toute apparence, il ira les rejoindre, car la maison qu'il habite n'est pas située dans un quartier qui puisse lui faire craindre les embellissements, d'ailleurs elle se trouve placée dans l'alignement.

Il y a plus de vingt-cinq ans qu'il n'a eu affaire à son propriétaire; il sait cependant que plusieurs fois il en changea, mais il s'en inquiéta fort peu. La portière est la seule personne au monde avec laquelle il lui importe d'être bien. Aussi jamais le moindre retard ne fut apporté dans l'accomplissement de ses engagements. Tous



les trois mois, le 8, à midi sonnant, le terme est remis exactement entre les mains de madame Desbrosses.

Depuis le jour où il prit possession de sa chambre, on ne put jamais lui adrésser le moindre reproche. Jamais il ne renversa une goutte d'eau dans l'escalier; jamais il ne se mêla dans les propos; rarement il se coucha après la retraite, même du temps où, employé, il dînait, les jours de gratifications, avec ses amis du bureau. Si parfois il lui arrivait de rentrer à dix heures moins un quart, une sueur froide, un serrement de cœur le saisissaient en prenant le marteau de la porte, et il cherchait avec inquiétude sur la physionomie de la portière s'il ne découvrait pas un peu d'humeur. Jamais il n'eut de chien, de chat, ni d'oiseau, et il resta brouillé cinq ans avec un camarade dont le carlin se permit, dans le corridor, quelques inconséquences que cependant lui seul découvrit, mais qui auraient pu le compromettre, encore ne fit-il pas les premières avances; lorsqu'ils se raccommodèrent, ce ne fut qu'après la mort de l'animal, causée par une attaque d'apoplexie foudroyante, qu'il consentit à revoir son ancien ami.

Cet homme type, d'ordre, et de bienséance, fut cependant un jour troublé dans sa douce quiétude. Une brouille survenue entre la laitière

et les dames du carré, faillit compromettre à tout jamais la tranquillité dont il jouissait depuis tant d'années; on trouva qu'il devait faire cause commune avec la maison qui avait à se plaindre de ses mauvais procédés, et surtout de la notable diminution de marchandise dans les tasses; il fut donc décidé que, dans une circonstance aussi grave, M. Lasserre devait se mettre de la partie. Il eut beau alléguer pour raison qu'il ne pouvait pas d'un jour à l'autre changer ses habitudes, parce qu'on était en querelle avec une femme qui toujours s'était conduite fort décemment avec lui; ces motifs, bien que fort plausibles, ne prévalurent pas, ils ne furent point appréciés, il devint la victime du corridor. En butte à toutes les méchancetés des voisines, il fut contraint de rentrer dans sa chambre son fourneau, toléré depuis quinze ans à sa porte, mais qui dès lors encombra le carré, et à supprimer sur sa croisée, par un décret émané de la loge, son jardin qui fatigua le toit.

Cette mesure lui parut arbitraire, il s'obstina, mais son fourneau, qu'il avait été forcé de mettre sur sa commode, et qui le privait d'une grande partie du jour qu'il recevait de sa croisée, ses giroflées et ses capucines, auxquelles il fallait renoncer, l'obligèrent à capituler; après avoir mûrement pesé toutes ces considérations



dans sa sagesse, il capitula; tout le temps que dura la guerre, il en fut quitte pour aller chercher son déjeuner deux rues plus loin.

Dans toute saison, il est levé à six heures, fait son lit, présente, en allant chercher son déjeuner, ses respectueux hommages à la portière, bat ses habits, purifie ses chaussures, et passe la majeure partie de la matinée à visiter les travaux publics; à trois heures il rentre dîner, va faire sa digestion à la Place-Royale et se couche à la brune. L'hiver, il passe ses soirées assis autour du billard du café Turc, ne parle à personne, déteste les enfants, mange seul, boit seul, et le lendemain recommence sa vie de la veille.

A gauche, sur son même carré, à la porte en face l'escalier, demeure une dame d'une cinquantaine d'années, madame Potain, le bel-esprit de la maison. Bavarde, intrigante, dévote, et ennemie jurée du vieux célibataire; c'est cette même dame qui, dans le temps, fit rentrer son fourneau dans sa chambre, et qui proposa la suppression du jardin sur la fenêtre; elle fut autrefois, dit-elle, élevée dans une grande maison, chez les Montigny, où elle avait les clefs de tout, où elle était traitée comme égards, attentions et tout enfin... Sans jamais avoir *dérogé* en rien de ses principes, elle épousa, en sor-

tant de la maison, à la mort de M. de Montigny le père, un perruquier, M. Potain, qu'elle éleva jusqu'à elle, mais qui ne la comprit pas; elle le perdit, ce fut à cette époque qu'elle vint avec les débris de sa fortune se fixer dans la maison. Elle s'exprime avec emphase, prétend qu'il faut dire *donnez moi z'en* parce qu'on dit *Moïse*. Elle n'a jamais écrit, mais elle a beaucoup lu, et l'on pourrait faire de gros livres de tout ce qu'elle a vu. Elle exerce un grand empire sur l'esprit de la loge, qui cependant trouve parfois les gens d'esprit *bêtes*, mais qui ne peut se défendre d'une très-grande admiration pour elle.

Deux portes plus loin, madame Chervet: c'est une bonne grosse maman réjouie qui, dit-on, a gagné les huit cents livres de rentes qu'elle possède à la Révolution; *une sans éducation*, dit madame Potain, mais qu'elle est forcée de voir pour faire comme tout le monde et ne pas se singulariser; c'est elle qui, plus encore que la portière, professe pour l'élève de la maison des Montigny la plus grande vénération. Elle ne dit pas un mot sans la citer; elle lui épargne la peine d'aller au lait le matin, prépare son déjeuner avec le sien, et le lui porte l'hiver dans son lit; elle eut une demoiselle qui, selon la veuve du perruquier, a fort mal tourné.

Entre la croisée et le plomb qui les sépare

se trouve la chambre de mademoiselle Félicité, la gouvernante du Monsieur du troisième. Elle passe huit mois de l'année à la campagne avec Monsieur, où elle a aussi, comme jadis madame Potain chez les Montigny, les clefs de tout. Elle entretient Azor de croquignoles; la loge, de bois, de chandelle, et M. et madame Desbrosses, de tabac pour leurs nez, à la charge par cette dernière de laisser passer, sans le voir, de temps en temps, un cousin de mademoiselle, sergent de voltigeurs au 3e léger, et les bouteilles entamées de Bordeaux, les cuisses de poulet, et les petits pots de beurre de Bretagne qu'emporte sous son tablier, trois ou quatre fois par semaine, sa respectable mère.

Aux deux dernières pièces de cet étage deux demoiselles nouvellement emménagées avec leur mère infirme, et que madame Potain soupçonne avoir des *allures*.

Au quatrième, un employé au Mont-de-piété, à 2,400 francs, habitant avec sa femme la maison depuis une douzaine d'années; gens fort rangés, fort tranquilles: ils ont une femme de ménage, et un enfant placé depuis un an dans un des premiers pensionnats de la capitale. Quelquefois, le soir, madame Traversier va faire sa partie de boston chez une ancienne amie de sa mère, dans le quartier, et son mari va la prendre

en sortant de la maison de roulage où il tient les livres le soir, depuis la mise en pension du petit bonhomme. Le dimanche, on va le chercher, puis on le ramène en revenant de la promenade, la mère l'embrasse à la porte en pleurant, et lui glisse dans la main, à l'insu du papa, quelques sous pour ses déjeuners. Rarement ils ont du monde à dîner. Ce sont des *crasseux*, dit-on dans la loge; ils ne donnent que cinq francs aux étrennes, et la femme porte une pelisse.

En face, une vieille demoiselle aveugle qui perdit toute sa fortune dans l'émigration, et sa gouvernante, à peu près du même âge, depuis quarante ans à son service. Pauvre fille, tu soutins long-temps, de tes épargnes, ta malheureuse maîtresse, à une époque où elle ne pouvait même pas jouir de ses faibles revenus. Tu passas auprès d'elle tes plus belles années, et tu n'auras d'autre ressource, à sa mort, que celle de tendre la main ou de mourir à l'hôpital. Ces deux excellentes femmes n'excitèrent jamais les bavardages des extrémités supérieures et inférieures de la maison, tant elles inspirent d'estime, de respect et de vénération.

Au troisième, un ancien avocat en Cour de Parlement, vieux garçon, égoïste comme ils le deviennent tous; mangeant rarement chez lui. Choyé, caressé, adulé par des collatéraux qui dé-



sireraient ne pas être oubliés dans son testament; gourmand et libertin, il se repose entièrement du soin de sa maison sur mademoiselle Félicité qui déjà lui a donné quatre filleuls, et qui se propose bien de n'en pas rester là.

Le second et le premier sont occupés par des vieillards fort insignifiants, passant la plus grande partie de l'année à la campagne, voyant fort peu de monde, et rentrant de bonne heure; dînant à deux heures, et jouant encore le wisk et le reversi.

Au rez de chaussée les chevaux du premier, deux ou trois vieux serviteurs qui, à l'instar de leurs maîtres, attendent paisiblement la fin de leur carrière, une vieille berline et la loge du portier. Plus heureux que ceux des autres quartiers de la capitale, les portiers du Marais ne sont pas exposés à se coucher tard, à supporter les mauvaises plaisanteries des polissons frappant aux portes à toute heure de la nuit, à subir les vengeances des jeunes gens qui ont eu à se plaindre des rapports faits à leurs parents sur l'heure avancée ou souvent oubliée de leur rentrée au logis, ou bien encore des détails circonstanciés sur les personnes auxquelles ils auraient donné l'hospitalité. Ils peuvent du moins lire leur roman sans être interrompus vingt fois dans une page par la demande du cordon ou par le bruit du marteau.

Dans cette loge enfumée, à la lueur d'une modeste chandelle, madame Desbrosses, perchée sur son vaste fauteuil, règne en souveraine; elle a survécu à tous les propriétaires qui se sont succédé. Jamais elle n'éprouva dans ses états la moindre contradiction. Son mari est tout-à-fait sous sa domination, ainsi qu'Azor (le carlin aux tristes exhalaisons et aux mauvaises habitudes). A huit heures du soir, été comme hiver, M. Desbrosses se livre aux douceurs du sommeil, c'est un homme essentiellement personnel, grossier et suffisant avec les femmes, aimant la bonne chère, étranger comme un épicier aux beaux-arts et à la littérature.

C'est dans cet espace de douze pieds sur cinq que se trouvent une commode, un poêle en fonte, un grand fauteuil, cinq petits cochons d'Inde avec leur maman, deux serins, une batterie de cuisine, sept à huit commères, leurs chaufferettes, un chien et un portier. La susdite pièce est coupée en deux sur toute sa hauteur par une soupente qui sert de chambre à coucher et de cabinet de toilette. Là, tous les soirs, depuis six heures jusqu'à dix, siége le tribunal présidé par la portière. Là sont jugées toutes les actions des locataires, les questions de haute politique, et les productions littéraires.

Vous voyez arriver tour à tour chaque membre de la société. Le journal est lu le matin d'abord



par madame Desbrosses, puis ensuite par toutes ces dames avant le lever des abonnés, et le soir commenté à leur manière. Si quelques émeutes ont eu lieu dans la journée, « c'est l'Angleterre », dit madame Chervet; le pain subit-il quelque augmentation, c'est encore l'Angleterre. C'est aussi, grâce à l'Angleterre, que le prix des locations est maintenu à un taux aussi élevé, et que les propriétaires sont la plupart du temps insolents, arrogants, et fiers. « C'est une chose tout « de même bien extraordinaire, reprend la judi- « cieuse madame Potain, qu'un pays si *peu con- « séquent* autant comme ce pays-là (puisque c'est « une île), fasse autant de mal qu'il en procure, « car on n'aurait qu'à s'entendre, ils ne nous fe- « raient pas long-temps la loi, ce qu'il y a d'An- « glais au monde. » Puis à la nouvelle du départ de Charles X pour Vienne, « C'est bien drôle, « dit madame Desbrosses, que voilà le duc de « Bordeaux qui va faire connaissance avec le pe- « tit à l'Empereur, qu'ils joueront ensemble, ils « sont de la même âge, car il avait la sienne, le « petit à l'Empereur, quand il a quitté les Tuile- « ries. » Le sort du clergé occupe aussi ces profonds politiques; qu'est-ce que madame Potain demande de religion, elle sait bien à quoi s'en tenir là-dessus, mais c'est pour le peuple, car il faut être juste et de bon compte, ça le re-

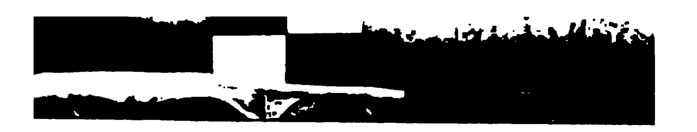
[redacted]

tient, et pourvu que le peuple *soye* heureux, ça lui est bien égal, elle ne demande rien à personne, dieu merci! Mais voilà quelles ont été sur cette matière les opinions de défunt M. de Montigny.

Cette dame, de bonne heure, fut imbue de préjugés aristocratiques chez la noble famille qui prit soin de son enfance. Jamais elle ne voulut reconnaître Bonaparte pour son souverain; il lui a fallu tout son esprit et toute son influence pour conserver l'estime de madame Desbrosses et celle de ses voisines qui toutes sont très-portées pour l'Empereur et son illustre rejeton; et c'est certainement dans les loges du Marais qu'il existe encore le plus de doutes sur la mort de Napoléon.

Henry MONNIER.





L'ABBAYE-AUX-BOIS.



Il est des lieux favorisés dont le renom brave l'action du temps et résiste à toutes les secousses politiques, malgré l'anathème de destruction lancé contre eux. Il est de ces retraites amies, protégées par un souvenir de paix et de sainteté, qui ont vu s'éteindre devant elles la flamme prête à les consumer, et s'amollir la hache déjà levée pour briser leurs vieilles murailles par le *maheustre* du duc d'Aumale, comme par le soldat huguenot de Henri IV. La tourmente révolutionnaire est elle-même demeurée sans force

[redacted]

à leurs portes, et le Cosaque du Borysthène n'a pas souillé leur enceinte bénite.

Paris renferme encore aujourd'hui quelques-uns de ces édifices privilégiés. Ce n'est cependant pas leur isolement qui fait maintenant leur sûreté. L'un d'eux, surtout, a vu depuis bien long-temps la cognée faire tomber les beaux arbres des vieilles futaies qui lui donnaient son nom[1]. L'*Abbaye-aux-Bois* n'est plus abritée par une épaisse forêt. Des rues étroites, sombres, continuellement boueuses, remplies d'une population pauvre et criarde, ont remplacé les ombreuses et fraîches allées dans lesquelles on n'entendait pour répondre à la cloche du monastère, que le chant d'une foule d'oiseaux ou bien ce bruit du vent froissant les feuilles, brisant les jeunes branches; ce murmure égal qui ressemble tant à une voix lorsqu'il se glisse sous la ramée. Mais le don de *paix* et de *tranquillité* avait été fait à l'Abbaye-aux-Bois, il ne pouvait lui être enlevé; et, tandis que le bruit du monde se pressant autour de ses grilles semblait en chasser le repos, il franchissait ses hautes murailles,

[1] L'Abbaye-aux-Bois fut fondée par saint Bernard. Elle dépendait de Clairvaux dont elle *était fille*. L'Abbaye-aux-Bois était une abbaye royale dont l'abbesse était toujours une grande dame. Celles qui ont occupé cette dignité les dernières avant la révolution étaient une dame *de Richelieu* et une dame *Chabrillant*.

et se réfugiait lui-même dans l'intérieur de ses cloîtres.

En 1812 je fus obligée d'aller aux eaux d'Aix en Savoie. Ne voulant pas laisser mes filles sous la direction immédiate de leur institutrice, trop jeune elle-même pour leur servir de mentor unique, je me déterminai à les mettre au couvent pendant ma courte absence, et tout aussitôt je fus à la recherche de celui qui me conviendrait le mieux pour recevoir le trésor que je voulais lui confier.

J'en vis beaucoup. A cette époque l'empereur avait donné une grande étendue à la liberté de rétablir les maisons religieuses; et, dans le voisinage de Sainte-Geneviève surtout, le nombre en était grand. Mais aucun ne me convenait; j'allais me décourager, lorsque l'une de mes amies me conduisit devant une grande grille surmontée d'une croix, et me dit : — Ici vous trouverez ce que vous cherchez. — C'était l'Abbaye-aux-Bois. Nous traversâmes une grande cour, au fond de laquelle nous trouvâmes une petite porte qui nous fut ouverte par une femme dont la figure exprimait la bonne humeur, et que ma conductrice salua du nom de *sœur* Marie, en lui demandant madame de Navarre. La tourière ouvrit une seconde porte qui donnait sur de grands cloîtres entourant de beaux jar-



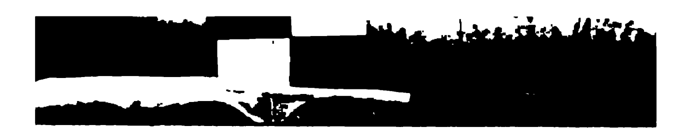
dins alors déserts, parce que, nous dit-elle, les élèves étaient en classe, et nous introduisit dans un petit salon fort simple, dans lequel vint aussitôt nous joindre madame de Navarre, supérieure de la maison.

C'était une femme d'une haute taille[1], et dont la beauté avait dû être remarquable. Sa physionomie paraissait d'abord sévère, mais en la regardant avec plus d'attention, on trouvait ce calme sérieux du malheur, cette empreinte de la souffrance, stigmate ineffaçable de la douleur morale, incisé par l'âme si profondément dans les traits, que jamais ensuite, quelles que soient les joies de cette même âme, elles ne peuvent en voiler la trace.

J'avais vu en Espagne des religieuses dans tout le *luxe* de leur costume; mais madame de Navarre me frappa par la manière aisée dont elle portait le sien. Sa longue robe d'étamine noire flottait autour d'elle, avec autant de grace qu'une blouse à la La Vallière [2], enveloppant une élégante jeune femme. De fort belles mains sortaient parfois des larges manches de l'habit pour repousser son voile, et jouer avec un large ruban rouge

[1] M. l'abbé N...., du reste le plus pieux des hommes, disait un jour : « Lorsque madame de Navarre est dans le jardin avec « ses saintes filles, c'est Calypso au milieu de ses nymphes. »

[2] C'était alors la mode.



moiré, auquel était attaché un grand cœur d'argent.

C'était une femme d'un esprit remarquable que madame de Navarre et vraiment la supérieure de la maison. Elle me fit tout voir, me montra tout dans les plus petits détails, ayant soin d'observer que son industrie avait tout créé, et que, depuis sa rentrée dans le monastère, aucun fonds n'avait été fait pour cet objet. Elle avait alors plus de cinquante pensionnaires, et l'organisation de cet établissement était admirable. Aussi avant de sortir de l'Abbaye-aux-Bois, ma résolution était prise de confier mes filles, pendant mon absence, à madame de Navarre.

L'une de mes compagnes, attachée comme moi à Madame, mère de l'empereur, madame la baronne de Saint-Sauveur, fille de M. le prince Masserano, m'avait déjà parlé avec grand éloge de l'Abbaye-aux-Bois. Elle y avait ses deux filles, et ne passait pas un jour sans les aller voir. Elle connaissait la sollicitude presque maternelle de madame de Navarre pour les jeunes filles qui lui étaient confiées, et son jugement était de ceux qui se font écouter.

Néanmoins l'Abbaye-aux-Bois, avec toutes ses dépendances, ses beaux jardins, ses vastes cloîtres dans lesquels jouaient de jeunes filles de tous les âges, au regard insoucieux, à la parole

[redacted]

folâtre, l'Abbaye-aux-Bois n'était connue que comme une sainte demeure à laquelle une famille pouvait confier son espoir, encore ne l'était-elle que par les mères ayant un intérêt au-delà de sa haute muraille. Mais une fois que la sœur Marie avait fermé la petite porte surmontée d'un attique, limite du saint domaine, on traversait la grande cour qui sépare le couvent de la rue, non-seulement comme un terrain neutre, mais étranger.

Aujourd'hui il n'en va pas ainsi. Le nom de l'Abbaye-aux-Bois est devenu populaire. Sa renommée est générale et familière à toutes les classes; la femme qui y vient pour la première fois en disant à ses gens: *A l'Abbaye-aux-Bois*, est sûre de n'être pas questionnée par eux pour savoir de quel côté ils doivent tourner. Le provincial chargé d'une lettre de recommandation, dont la suscription porte seulement: *A l'Abbaye-aux-Bois*, n'a qu'à la montrer à son conducteur de cabriolet, et tout aussitôt l'haridelle chemine vers la rue de Sèvres. Un vieux prêtre, un séminariste vont-ils voir le vénérable curé, ou le jeune et beau vicaire? le cocher de fiacre ou le conducteur d'*omnibus* s'arrèteront à la grille, sans avoir reçu d'autre indication que celle, *A l'Abbaye-aux-Bois*. Et comme la duchesse de Crussol disait à cet Anglais, qui ne pouvait trouver



l'hôtel d'Usez : *Monsieur, c'est rue Montmartre, à côté du marchand de marrons;* on pourrait répondre à celui qui ne saurait trouver l'Abbaye-aux-Bois : Monsieur, c'est rue de Sèvres, à côté du marchand de paillassons.

D'où lui est donc venue en aussi peu de temps une renommée si positive, une illustration si connue? — Voyez-vous deux petites fenêtres tout en haut, dans les combles, là, au-dessus des larges croisées du grand escalier? C'est une des petites chambres de la maison; eh bien, c'est pourtant dans son enceinte que la renommée de l'Abbaye-aux-Bois a pris naissance. C'est de là qu'elle est descendue, qu'elle est devenue populaire. Et comment ne l'aurait-elle pas été lorsque toutes les classes de la société savaient que dans cette chambre habitait un être dont la vie était déshéritée de toutes les joies, et qui néanmoins avait des paroles consolantes pour tous les chagrins, des mots magiques pour adoucir toutes les douleurs, des secours pour toutes les infortunes. Lorsque, du fond de sa prison [1], Couder entrevit l'échafaud, quelle fut la pitié qu'il invoqua?

Va chez madame Récamier, dit-il à son frère, dis-lui que je suis innocent devant Dieu...Elle comprendra ce témoignage.

[1] Il était compromis dans l'affaire de Bories.

Et ce frère, le voyez-vous, pâle, tremblant, désespéré, arriver à minuit chez madame Récamier, là, dans cette petite chambre d'où vient de sortir Mathieu de Montmorency, qui tous les soirs vient y chercher, auprès d'une amie fidèle et parfaite, le courage qui lui est si nécessaire depuis qu'il tient le gouvernail d'un vaisseau dont l'équipage mutin s'oppose sans cesse à sa paisible navigation. Madame Récamier connaît le cœur d'un Montmorency; elle sait ses *vouloirs* de bonté; aussi rassure-t-elle le frère du pauvre condamné. Le lendemain matin, à peine est-il jour, qu'elle est au ministère; elle parle à son ami, elle intéresse l'homme, elle attaque le ministre. Mais c'est alors qu'elle trouve de la résistance; M. de Montmorency est honnête homme, et comme magistrat il doit respect à la loi.

Madame Récamier n'insista plus. Elle vit que son ami, tout en souffrant de lui refuser une demande, croyait de son devoir d'agir ainsi.

Mais moi, dit-elle, mon devoir n'est pas d'interroger la loi... Il est dans l'observance de ce précepte tout de charité, qui me dit de sauver un malheureux. Et Couder fut sauvé. Elle associa à son action libératrice cet homme qui possède en même temps le talent et la bonté;



M. Ballanche seconda ses démarches; et l'échafaud dévora une belle vie de moins.

C'était presque une merveille présentée à l'étude de l'esprit humain, que cette petite cellule dans laquelle une femme dont la réputation est plus qu'européenne, était venue chercher du repos et un asyle convenable. Le monde est ordinairement oublieux de ceux qui ne le convient plus à leurs fêtes. Il ne le fut pas pour celle qui jadis, au milieu de ses joies, écoutait encore plus une plainte que l'accent du plaisir. Non-seulement la petite chambre du troisième de l'Abbaye-aux-Bois fut toujours le but des courses des amis de madame Récamier, mais comme si le prestigieux pouvoir d'une fée eût adouci la raideur de la montée, ces mêmes étrangers qui réclamaient comme une faveur d'être admis dans l'élégant hôtel de la Chaussée-d'Antin, sollicitaient encore la même grâce. C'était pour eux un spectacle vraiment aussi remarquable qu'aucune rareté de Paris, de voir, dans un espace de dix pieds sur vingt, toutes les opinions réunies sous une même bannière, marcher en paix, et se donner presque la main. Le vicomte de Châteaubriand racontait à Benjamin-Constant les merveilles inconnues de l'Amérique; Mathieu de Montmorency, avec cette urbanité personnelle à lui-même, cette politesse chevale-

resque de tout ce qui porte son nom, était aussi respectueusement attentif pour madame Bernadotte allant régner en Suède, qu'il l'aurait été pour la sœur d'Adélaïde de Savoie, fille d'Humbert aux blanches mains, cette veuve de Louis le Gros, qui avait épousé un de ses ancêtres. Et l'homme des temps féodaux n'avait aucune parole amère pour l'homme des jours libres.

Assises à côté l'une de l'autre sur le même divan, la duchesse du faubourg Saint-Germain devenait polie pour la duchesse impériale; rien n'était heurté enfin dans cette cellule unique. Le doux sourire, la suave parole de la maîtresse de ce petit espace, donnait le ton de la réplique à tout ce qui l'entourait.

Lorsque je la revis dans cette chambre, je revenais à Paris, d'où j'avais été long-temps absente. C'était un service que j'avais à lui demander, et j'allais à elle avec confiance. Je savais bien, par des amis communs, à quel degré de force s'était porté son courage; mais j'en manquai en la voyant là, sous les combles, aussi paisible en apparence, aussi calme que dans les salons dorés de la rue du Mont-Blanc.

Eh quoi! me dis-je, toujours des souffrances! et mon œil humide s'arrêtait sur elle avec une expression qu'elle dut comprendre. Hélas! mes souvenirs franchissaient les années, ressaisis-

saient le passé! Toujours battue de l'orage, cette femme, que la renommée avait placée tout en haut de la couronne de fleurs du siècle, depuis vingt ans voyait sa vie entourée de douleurs, dont le choc frappait à coups redoublés sur son cœur, et la tuait!...

Lorsque madame de Staël fut exilée à Coppet, madame Récamier voulut la suivre; car elle a une de ces âmes qui ne comprennent pas l'amitié sans dévouement : le sien lui coûta cher! et, pendant sept ans, une barrière posée par un homme dont la volonté était d'airain, fut élevée entre elle et sa patrie : car, pour ceux qui vivent par l'amitié, la patrie est là où sont les affections. Tant que *Corinne* habita Coppet, son amie la consola, et fut consolée par elle. Mais vint enfin le jour de la séparation; et madame Récamier obtint la triste faveur d'habiter sa ville natale.

J'étais alors à Aix pour y rétablir ma santé; mais, quelque désir que j'eusse de revenir près de mes enfants à la fin de la saison, je voulus passer par Lyon, et résolus de m'y arrêter quelques jours pour voir l'exilée. Je n'avais à cela nul mérite; car ses amis les plus intimes, M. de Laval, M. Mathieu de Montmorency, M. de Catelan, M. Camille Jordan, faisaient la route de Paris à Lyon plusieurs fois dans l'année.

J'étais descendue de préférence à l'hôtel de l'Europe, pour être plus près de madame Récamier, dont c'était aussi la demeure. Elle habitait une grande chambre, qui lui servait à la fois de salon et de chambre à coucher. Lorsque j'entrai dans cette vaste pièce, faiblement éclairée par une lampe dont la lumière projetait ses rayons sur ce visage toujours ravissant, je reçus une impression qui ne s'effaça que longtemps après. Je ne trouvai d'abord aucune parole à dire à cette femme, que le despotisme, dans son besoin de justification, avait nommée frivole et légère, et que je voyais là, grande, forte, triomphant, par sa résignation et la dignité de sa conduite, de ceux qui l'avaient lancée sur cet océan de malheurs grondant tout autour d'elle.

J'avais avec moi deux de mes amies, dont l'une, madame Lallemand, n'avait jamais vu madame Récamier, mais qui connaissait, par *relation*, tout ce qu'elle promettait de bien. Néanmoins elle fut toute surprise en approchant de cette femme vêtue d'une robe blanche, dont les cheveux, retenus par un peigne d'écaille, étaient la seule parure ; et, s'il faut le dire, je m'attendais aussi à rencontrer une coquetterie plus étudiée, parce que je croyais que l'ennui l'aurait provoquée. Je le dis à madame Récamier; elle sourit tristement.

« Je ne *m'ennuie* jamais, me répondit-elle; je reçois des lettres de mes amis, je leur réponds..., je pense à eux...; puis, quelquefois le courage faillit, et je pleure... Vous voyez que *je n'ai pas le temps de m'ennuyer...* »

Et des traces récentes de larmes témoignaient pour ses paroles.

Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de cette entrevue. J'en donnerai les détails dans un autre temps [1].

Lorsque, guidée par d'anciens souvenirs et un attrait constant, je choisis l'Abbaye-aux-Bois pour mon asile, la petite chambre du troisième n'était plus habitée par celle que j'aurais été y chercher; madame Récamier occupait alors un appartement plus spacieux. C'est là que je l'ai vue de nouveau, dirigeant avec habileté une barque plus aventureuse que celle de l'opinion. La mort avait éclairci les rangs des combattants; et, de tous ces champions politiques, M. de Châteaubriand était, parmi ses amis, presque le seul qui eût survécu!... Mais vint à sonner aussi pour lui l'heure des mécomptes et de l'ingratitude royale. Il fut sage; il dit adieu à ces faux-semblants de bonheur, et abandonna l'incer-

[1] Tout ce qui tient à mon séjour à Lyon, où était alors exilé le cardinal Fesch, ainsi que mon voyage à Aix en Savoie, se trouvera rapporté dans la suite de mes Mémoires.

taine puissance tribunitienne pour ressaisir celle, plus positive, du talent et du génie. *Là*, était pour lui, non pas un ministère, mais l'exercice d'une grande-prêtrise, la possession d'un sceptre et d'une couronne. Quel accent pouvait couvrir le sien, lorsque, d'une voix retentissante, il faisait dire au chef du peuple hébreu :

Anathème à ta race volage,
Jacob! si par tes mains tu te fais une image [1], etc.

Alors son regard de flamme donnait une triomphante vérité aux prophétiques paroles du législateur d'Israël; alors ce salon de l'Abbaye-aux-Bois devenait un sanctuaire, où les accents poétiques du génie s'écoutaient dans un religieux silence. Le buisson mystique dardait et flamboyait; à sa lueur, Châteaubriand pouvait voir autour de lui les fils de son école, mêlés à ces beaux talents dont son génie marche accompagné. Ils ne sont pas nombreux, et les noms de Lamartine, Villemain...... réclament la priorité dans cette courte liste.

Mais, dans ce même salon où, la veille, il fut roi littéraire, le lendemain, il n'était plus qu'un homme simple, dont il fallait deviner l'immensité. Il jouait avec Thémistocle Canaris, ce fils

[1] *Moïse*, acte IV, scène 2. Cette tirade entière, tout ce qui est de l'inspiration est admirablement beau.

du héros grec, jeune enfant redevable à Châteaubriand du bienfait de recevoir des principes de civilisation loin de sa patrie ensanglantée[1]; ensuite il contait avec bonhomie comment il avait fumé le calumet de paix dans le wigham du Sauvage, prié dans la ville déicide, au jardin des Olives, et dans la ville papale sur les ruines du Forum; puis, comment sa course toujours vagabonde l'a conduit des sources du Scamandre parmi les roses-lauriers de l'Eurotas, au sommet du Taygète et sous les tours de l'Acropolis. Il disait comme il avait dormi dans la hutte roulante d'un pâtre breton, partagé le lait de beurre d'un montagnard d'Écosse, reçu la noble hospitalité d'un pair d'Angleterre; et, enfin, dans les vallons de la belle Andalousie, il avait fait redire à la jeune Espagnole[2] qu'un vrai héros doit préférer à tout :

Son Dieu, son roi, sa maîtresse et l'honneur!

[1] Madame Récamier partage tout-à-fait cette bonne action, et j'ai été souvent témoin de ses soins vraiment affectueux pour Canaris. Puisse-t-il être reconnaissant envers ses bienfaiteurs... Je le desire pour l'honneur du nom grec auquel je ne suis pas étrangère.

[2] Les adieux de Rodriguez Diaz de Bivar à Ximena de Gormaz, romance espagnole. M. de Châteaubriand a imité cette romance et nous en a donné une charmante en français; d'Alvimare et Garat ont fait tous deux la musique de cette romance. Celle de Garat est la seule bonne; l'autre ne vaut rien.

C'est ainsi que, toujours avide de savoir, Châteaubriand a dévoué ses jeunes années à parcourir le monde pour avoir plus tard le droit de tout demander à ses souvenirs. Pour atteindre ce noble but, son pied a foulé toutes les terres, sa langue parlé tous les idiomes, et l'œil de son esprit, étudié tous les usages. De ces vastes connaissances, recueillies par un talent supérieur, il s'est formé un extrait résumé, lui donnant la possibilité facultative de juger les hommes, mieux sans doute qu'aucun de ceux qu'il retrouvait dans cette patrie, maîtresse toujours chérie, toujours le but de ses courses aventureuses.

On a déjà vu que, dans *ce salon* de l'Abbaye-aux-Bois, il s'agite d'autres intérêts que des intérêts littéraires, et que ceux qui souffrent peuvent tourner vers lui un regard d'espérance. Dans l'occupation constante où je suis, depuis quelques mois, de tout ce qui a rapport à la famille de l'empereur, j'ai trouvé quelques documents qui ne me paraissent pas être hors d'œuvre en ce moment.

La reine d'Espagne se trouvait dans l'obligation absolue de rentrer en France. Elle écrivit à madame Récamier, pour la prier de s'intéresser à la demande qu'elle faisait de venir à Paris. M. de Châteaubriand était alors au ministère, et la reine d'Espagne, connaissant la

loyauté de son caractère, avait toute confiance dans la réussite de sa sollicitation. Cependant la chose était difficile, parce qu'il y avait une loi qui frappait toute cette famille malheureuse, même dans ses membres les plus vertueux. Mais M. de Châteaubriand avait en lui ce sentiment d'une noble pitié pour le malheur, qui lui fit écrire plus tard ces mots touchants:

Des Hébreux triomphants le magnanime chef
Craindrait-il une femme esclave de nos armes,
Qui mange un pain amer détrempé de ses larmes?
Sur le compte des grands je ne suis pas suspect:
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.
Je hais ce Pharaon que l'éclat environne;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne.
Il devient à mes yeux roi par l'adversité, etc.

M. de Châteaubriand écouta les intérêts d'une personne malheureuse; il interrogea son devoir, qui ne lui imposa pas la crainte de redouter une faible femme. Et deux jours après la demande qui lui fut adressée, il écrivit à madame Récamier que madame Joseph Bonaparte pouvait rentrer en France, mais sous un nom supposé. Demandant où elle était, afin de lui adresser par M. Durand de Mareuil, notre ministre alors à Bruxelles, la permission de venir à Paris sous le nom de la comtesse de Villeneuve. Il écrivait en même temps à M. Fagel.

J'ai rapporté ce fait avec d'autant plus de plaisir, qu'il honore à la fois celle qui demande, et le ministre qui oblige; l'une, par sa noble confiance, l'autre, par sa noble humanité.

Madame d'Hautpoul recevait des gens de lettres, et invitait à des *soirées littéraires*. Cette coutume a donné à l'Abbaye, pendant un certain temps, la réputation d'un second hôtel de Rambouillet, et cette réputation se soutint auprès de quelques personnes, parce que dans la maison il se trouvait un autre salon ayant la prétention d'être le chef-lieu *du pouvoir* de l'Abbaye, et dont les femmes qui le composaient, accusaient elles-mêmes madame d'Hautpoul de vouloir chausser le bas bleu.

Le mot *prétention* dont je viens de me servir, n'est pas juste, si on veut l'attribuer aux maîtresses du salon dont je vais parler. Car l'une, madame de Séran, est une personne d'un esprit trop supérieur pour avoir une prétention quelle qu'elle soit; et l'autre, madame de Gouvello, est une de ces femmes approchant de la perfectibilité autant que notre nature le permet. Elle a été fort belle dans sa jeunesse, et malgré son âge, elle est encore remarquable par une sorte de beauté que n'excluent pas les années.

Le salon de ces deux dames est le point de réunion de presque toutes les personnes âgées

de l'Abbaye. Tous les ecclésiastiques, non-seulement tenant à la paroisse, mais ceux attachés à Saint-Sulpice, à Saint-Thomas-d'Aquin, à tous les couvents environnants, se font un devoir d'aller chez madame de Séran et madame de Gouvello. Ces dames reçoivent ensemble; là tout est grave et recueilli.

Ces réunions habituelles se composent de dix à douze dames habitantes de l'Abbaye. Quelques-unes sont aimables et spirituelles, et parmi elles, madame la comtesse de Lort et madame Michel doivent être remarquées; mais point de jeunes prêtres. Quelquefois l'effet du charme est rompu par l'arrivée inattendue du comte d'Audenarde, neveu de madame de Gouvello [1], et par celle d'un homme également recherché dans la société élégante et dans la société sérieuse, M. le comte de Rivière, l'un des plus chers amis de M. le duc de Bourbon, et un de ces hommes que tout le monde est heureux de connaître.

Mais ce calme claustral du salon des deux amies, fut troublé tout à coup d'une étrange manière. La comtesse de B....y, ayant servi dans la

[1] Les demoiselles Péra étaient trois sœurs, toutes trois parfaitement belles: madame d'Audenarde, que nous avons tous connue et qui était attachée à l'impératrice Joséphine, madame de Gouvello, et madame Le Clerc, mère de madame de Saint-Fargeau.

guerre de la Vendée, où elle avait été blessée deux fois, où elle avait manqué d'être fusillée, et s'occupant très-activement de littérature, vint habiter l'Abbaye-aux-Bois.

Madame de B...y est une femme franche, et bonne personne, ou plutôt bon garçon, mais ayant le double malheur d'être *auteur et chef de parti*. Il y avait *là* de quoi faire insurger trente paroisses de l'Ouest; il n'en fallait pas tant pour faire sonner les cloches dans la nôtre.

Le paisible salon de madame de Gouvello retentit donc tout à coup du bruit inusité d'une discussion, et devint une arène où les combattantes ne parlaient pas toujours tout bas.

Comment, s'écriait madame d'H......l, elle m'a dit que j'en avais menti!... elle m'a dit de me taire!... de me taire!... à moi!!!...

Allons donc, me disait de son côté madame de B...y, je ne l'ai pas fait taire, quoique j'eusse bien fait. Je l'ai seulement avertie qu'elle répétait pour la dix-neuvième fois une histoire fort ennuyeuse.

Ces deux dames n'aimaient pas M. de Kératry. Il l'ignorait très-heureusement pour lui, car sans nul doute il en aurait été aux regrets. Il vivait donc sans défiance de cette terrible inimitié, lorsqu'un soir il vint chez madame Récamier, faire sa visite de noce avec sa femme, jeune et agréable personne, ayant de beaux yeux, un

beau teint, une taille bien prise et formant un ensemble qui, joint à un air de modestie et de timidité, sans niaiserie, me plut infiniment.

Madame de B...y n'était ni timide, ni modeste, parce qu'elle avait cinquante ans, et qu'il lui paraissait y avoir abus. Elle était ce même soir chez madame Récamier, et, voulant engager agréablement l'entretien avec les nouveaux mariés, elle raconta d'abord à madame de Kératry, dont elle avait connu les parents en Bretagne, l'histoire d'un grand coup de sabre donné à un grand-père ou une grand'mère, je ne me souviens pas lequel des deux; puis, s'adressant à M. de Kératry, qui ne lui parlait pas, elle lui donna vertement un démenti sans enveloppe ni détour. M. de Kératry fut d'abord aussi surpris que s'il eût vu monter un ministre à la tribune de la chambre des députés pour demander cent millions de plus pour le budget, mais il se remit bientôt et fut tout prêt à lui donner le salaire de ses paroles, lorsque poursuivant d'un ton d'humeur, madame de B...y lui dit : Savez-vous bien, monsieur, que dans *votre* chambre des députés il y a, dans le côté gauche surtout, beaucoup de députés vieux et laids?

Madame, lui répondit M. de Kératry en se levant et s'inclinant avec un sourire plein d'une expression toute de malice, si *vous* et *les vôtres*

[redacted]

vouliez permettre qu'on les choisît plus jeunes, nous pourrions vous offrir de plus jolis garçons.

Madame de B...y ne répondit pas et fit bien. La réplique eût été difficile.

Madame d'H.....l pensa aimer madame de B...y pour ce beau fait d'armes. Cependant il ne fut pas assez puissant en gloire pour la faire admettre dans le sanctuaire des soirées littéraires du second étage de l'Abbaye-aux-Bois.

Ces soirées avaient un caractère particulier. L'âge de madame d'H.....l qui la rendait doyenne de presque toutes les *femmes de lettres* de sa connaissance, lui faisait exercer une sorte de *patronat* non-seulement sur elles, mais sur une foule de jeunes poètes qui venaient à ces réunions essayer leurs jeunes ailes. La première fois que j'y fus, elle me dit dès la veille une foule de noms inconnus; tous, selon elle, portés par des gens de génie. L'un avait fait un poème épique, l'autre une tragédie; puis les femmes à poème arrivaient aussi. Et, dans tout cela, rien de médiocre, parce que la maxime d'Araminte est toujours en vigueur.

Cependant, parmi ce grand nombre d'abbés Pellegrins que je trouvai chez madame d'H.....l, il y avait des esprits remarquables. Et ce soir dont je viens de parler, ils nous furent bien utiles dans une question *de vie et de mort*. Il

s'agissait de la lecture d'une tragédie, dont le sujet, pris dans notre histoire à la vérité, mais tenant à une époque reculée, avait sans doute coûté bien des travaux à l'auteur. On avançait péniblement, on souffrait de la peine qu'il prenait pour donner une exposition qui n'exposait rien. Enfin, au troisième acte, lui-même s'aperçut de cet effet et suspendit sa lecture. C'est alors que madame d'H......l, en femme spirituelle, nous redonna du mouvement. L'esprit charmant de *Vial*, étincelant de gaîté, de finesse, vint réveiller la vie et la pensée. Poète aimable, il est en même temps acteur parfait. Comme il vous fait parcourir avec lui les lieux qu'il décrit! Comme il vous fait connaître les gens dont il parle! Ce village, où la rosière va se voir couronner, vous y avez passé; vous avez entendu la cloche argentine de son clocher; et CE BEAU bailli, vous avez certainement entendu sa harangue, vous l'avez vu avec sa grande perruque. Mais le juge d'Ispahan! Voulez-vous entendre une ravissante poésie? voulez-vous retrouver dans de charmants vers tout le prestige fabuleux d'Aboulcasem et des riantes fictions de l'Orient, joint à la voix du cœur et d'une pure morale? faites tout ce que vous pourrez pour entendre dire à M. Vial son délicieux conte du juge d'Ispahan; et, dussiez-vous pour

[redacted]

cela vous donner quelques peines, n'hésitez pas; vous en serez bien payé.

M. Édouard d'Anglemont et M. Lesguillon vinrent aussi nous secourir : l'un avec ses prestiges tout ravissants de *Morgane*, et l'autre avec ses charmantes productions. M. Briffault refusa obstinément de concourir à notre résurrection. Il était là dans sa gloire connue, et jamais ne voulut dire un seul vers. J'en fus fâchée; car je ne connaissais rien de lui, et j'aurais été charmée de l'entendre.

Madame de Genlis venait parfois aux soirées littéraires de l'Abbaye-aux-Bois. Peu de temps avant sa mort, elle y passa cinq heures à écouter de bons et de mauvais vers, avec une patience que son âge rendait vraiment méritoire. Elle présidait à tous les chants comme reine de la fête, entourée de ses amis, de ses protégés au Parnasse; paraissant donner la même attention aux vers délicieux de Vial, et à des niaiseries dignes de Tabarin. Elle avait un sourire égal pour toutes choses, balançait sa tête en signe d'assentiment, et le lendemain madame d'Hautpoul me disait :

« Mon dieu qu'elle a été aimable pour tout le monde!... Ah! ma chère! quelle supériorité de talent! Si elle n'avait pas tant de *sauvagerie* dans



l'humeur, j'engagerais madame Récamier à l'avoir souvent, ajoutait-elle en prenant gravement une prise de tabac, *M. de Châteaubriand y gagnerait.* »

Lorsque madame d'Hautpoul voulait n'être pas d'humeur fantasque, elle-même devenait alors l'un des ornements les plus agréables de ses réunions. Elle a composé plusieurs pièces fugitives, dont l'une, *la Violette*, est un ouvrage charmant, pur, suave, frais comme sa belle marraine. Comme madame d'Hautpoul dit les vers à merveille, on éprouvait un vrai plaisir à l'entendre réciter ce morceau gracieux et poétique. Il existe d'elle aussi une pétition en vers, adressée à M. le vicomte de Larochefoucault, dont l'aïeule habitait l'Abbaye-aux-Bois. Cette pétition était faite au nom d'un pauvre petit enfant de chœur, qui sollicitait son admission chez Choron. Cette pièce est un petit chef-d'œuvre. Bien que la chose fût juste, M. de Larochefoucault, en accordant la demande, en fit presque une faveur, par la manière aimable dont il remplit le vœu du pauvre enfant. Mais ceci n'est point une chose étonnante. Dans toute la famille des Larochefoucault, l'obligeance, les vertus, et la bonté, naissent avec eux.

L'Abbaye-aux-Bois compte dans son enceinte d'autres lieux encore, où les Muses s'assemblent.



Madame la comtesse Eugène d'Hautefeuille, auteur charmant elle-même, leur a fixé un nouvel asyle, depuis qu'elle habite l'Abbaye. On y fait des lectures; mais rien n'y est trop long; et puis la foule est moins nombreuse. Ce n'est pas cependant que la serpette ne pût encore trouver de l'ouvrage. Quant à madame la comtesse Eugène d'Hautefeuille, elle est la digne présidente d'une réunion poétique, et sa Muse, tout à la fois habile et complaisante, montre à chacun ce qu'il doit faire, en le laissant désespérer néanmoins de pouvoir l'imiter.

Mais quel que soit l'espoir offert par l'avenir de ce *nouvel Athénée*, ou bien celui du patronage d'un talent plus respectable par son ancienneté, ce n'est cependant ni l'un ni l'autre de ces appâts qui attirent, vers l'Abbaye-aux-Bois, les regards, non-seulement de tout ce qui habite le monde littéraire, mais aussi de celui des beaux-arts. Le point lumineux part de l'étage inférieur. C'est de là que le retentissement d'une jeune renommée se fait entendre au loin, si elle mérite d'être connue. Tout ce qui tient une plume, un pinceau, un ciseau, vient prendre ses degrés de célébrité dans le salon de madame Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois. Il y a quelques années, l'amitié fidèle était seule admise dans la petite chambre haute, car alors l'espace man-



quait pour qu'elle pût accueillir toutes les jeunes ambitions, dont l'inexpérience est avide d'approcher des vieux et beaux talents qu'elle réunit dans son intimité.

C'est surtout dans les réunions ordiuaires de l'Abbaye-aux-Bois que l'on peut juger combien cet effet est sensible. C'est là qu'on peut voir, dans la force et la simplicité de leur talent, ces hommes jeunes par l'âge et vieux par le savoir, dont l'intelligence recherche cependant les avis et les éclaircissements de leurs *pères* dans la science, discuter sans disputer, et porter de la modestie et du doute sur eux-mêmes, étant au plus haut point des connaissances littéraires. C'est ainsi que j'ai vu M. Ampère, possédant un grand savoir, joindre à ces avantages la gaieté bonne et naïve d'un enfant et l'esprit le plus aimable et le plus fin. Un jour il nous lisait un morceau du plus haut intérêt sur les lois, les mœurs et la littérature des Scandinaves; alors il était sérieux, attentif, comme un homme s'occupant à rechercher les mystères de *l'Eribigia-Saga;* car ce morceau n'est qu'un épisode d'un vaste ouvrage sur la littérature du Nord, fruit de ses études et de ses jeunes veilles; et puis, un autre jour, il nous contait l'histoire d'un *petit bossu* avec une grâce charmante, riant et nous faisant rire comme on riait au bon temps; tandis qu'auprès

de lui, répondait à sa gaieté, avec la bonhomie d'un excellent homme, M. Ballanche, riche de tous les trésors de la plus belle intelligence, qui sait réprimer les élans de son beau talent, d'une métaphysique toute de poésie et d'enchantement, pour n'être plus auprès de nous que le meilleur, le plus aimable des humains.

Voyez-vous à côté de lui un petit homme à figure noble et douce, à l'expression parfaitement calme? c'est M. Dugas de Montbel, celui dont les savantes recherches sur Homère tendent à prouver qu'il n'a pas existé. Tâchez d'obtenir de lui qu'il vous lise ce qu'il a écrit à ce sujet, si vous voulez éprouver le plaisir de voir un aimable esprit s'unissant à la science. Souvent vous vous trouverez à côté d'un jeune homme à la taille svelte, au sourire rare et parfois moqueur, à la parole un peu amère; c'est Saint-Marc de Girardin. Je ne sais pas s'il est parent de cette famille; tout ce que je sais, c'est qu'il a l'esprit remarquable, dont est doué tout ce qui porte le nom de Girardin. Là, se montre aussi un homme, jeune encore, à la forte et vertueuse parole, à l'accent acerbe, ayant la tête carrée, la poitrine large, quoiqu'il soit de petite taille;... son regard vous indique qu'il ne doit sortir de l'une et de l'autre que de belles idées et de grandes pensées : c'est Dubois, l'ancien directeur du *Globe*.

Près de lui est aussi un homme à la figure austère, mais à l'esprit étincelant de mille feux, dont la main armée du fouet de la critique fait impitoyablement justice de tout ce qui lui semble médiocre; quel que soit cependant le sérieux et le mordant habituel de sa parole, combien elle s'est adoucie en nous révélant les délicieuses productions d'André Chénier ! C'est nommer M. Delatouche.

Plus loin est un groupe où l'on remarque M. de Humboldt, dont le seul nom renferme tout un éloge, et que je place ici parce qu'un tel homme est de tous les pays. Puis M. Drouineau, qui nous fit passer une charmante soirée en nous lisant son *Don Juan*. M. Magnien, M. Genoude, M. Bertin, M. Artaud, M. de Norvins, et M. Villemain dont le nom seul indique tout le talent.

Là, venaient aussi, avant leurs courses diplomatiques, deux hommes distingués, l'un, par son esprit remarquable et l'aménité de ses manières; l'autre, par de beaux ouvrages qui passeront à l'avenir ; c'est M. de Saint-Aulaire et M. de Barante. Mais, lorsqu'il paraît quelque ouvrage nouveau, ou bien que l'exposition des tableaux attire la foule au Louvre, alors faites vos efforts pour causer avec M. de l'Écluse. Vous le rencontrerez souvent au milieu de toutes ces notabilités que

je viens de désigner, et son esprit fin vous communiquera, sur les arts, des aperçus qui jusque-là auraient échappé au vôtre.

Voyez ensuite, regardez avec attention cette jeune fille à peine âgée de dix-huit ans. A voir son naïf regard, sa vive prunelle, vous la croiriez Andalouse ou Moresque; non, c'est un enfant du Nord même, une fille de l'Armorique, Élisa de Mercœur!... A peine âgée de seize ans, elle est venue faire entendre dans les salons de madame Récamier une œuvre vraiment belle, de sa création, sa tragédie des *Abencérages*.

Mais, en parlant des noms remarquables qui viennent se grouper ainsi autour de l'amie de *Corinne*, il en est un que ma plume tracerait d'elle-même, si ma pensée pouvait l'oublier; car tout le réclame : la société, pour ses courtoises manieres et son aimable esprit; la littérature, pour ses ouvrages; et les arts, pour ses savantes productions; c'est le comte Auguste de Forbin... Regardez avec attention ce jeune homme à l'œil charbonné, à la chevelure de jais;... regardez son nez, sa bouche surtout, lorsqu'un sourire malin vient en relever les coins; voyez-vous une sorte de dédain et de malice dominer dans son regard, où cependant il y a de la bonté pour ses amis. Ce jeune homme, c'est M. de Balzac; il n'a que trente ans; et ce-



pendant bien des volumes sont déjà sortis de sa plume. Dans ce même salon il a lu la première partie de l'un de ses ouvrages, singulière et remarquable production que tous les esprits ne sont pas appelés à juger, et qui renferme d'éminentes beautés.

Vient ensuite M. de Kératry, le spirituel auteur des *Théories du Beau*..... M. Lebrun, auteur de *Marie Stuart*..... Cet autre, l'honneur de notre scène, soit qu'il nous demande des larmes au nom de l'héritier d'une couronne, mourant de faim; soit qu'il provoque le rire, en nous montrant le capitaine *Kopp* dans l'intérieur de sa taverne : c'est Alexandre Duval.... Ce jeune homme de grande taille, dont les traits sont beaux, le sourire malin et la physionomie spirituelle, qui nous explique en plaisantant de vieilles légendes et de savantes inscriptions; qui découvre tout aussi naturellement la véritable couche de peinture du grand maître dans un vieux tableau: c'est M. Lenormand; c'est le neveu de la maison.... Et près de lui voyez-vous une jolie tête blonde, dont les boucles soyeuses, le front d'ivoire, la taille de Sylphide, vous rappellent *la Psyché* de Gérard? c'est madame Lenormand; c'est la nièce, l'élève de madame Récamier; c'est à la fois une délicieuse enfant, une spirituelle jeune femme, ma-

[redacted]

ligne sans méchanceté, et la plus attentive, la plus tendre mère... Elle et son mari réjouissent mon cœur quand je les vois; c'est le bonheur que ce jeune ménage, et vous n'avez pas besoin d'une longue étude pour vous dire : « Ils s'aiment, ils sont heureux! »

Le souvenir de cette Psyché de Gérard, me place devant l'ouvrage que possède l'Abbaye-aux-Bois. L'ouvrage de cet homme dont le pinceau tout divin nous a donné des chefs-d'œuvre. J'ai vu le tableau de l'improvisation de Corinne plus de cent fois, et toujours je lui paie un tribut nouveau d'admiration. La figure de la jeune Italienne surtout, me transporte. Il y a de la vie dans ce corps. Sous cet épiderme, il circule du sang, et un sang rouge, chaud, inspirateur. Cette peau brune et veloutée comme la pêche, recouvre des formes rondes, et qui me paraissent venir à moi... Ce bras qui tient la lyre, on dirait qu'il va la faire résonner. Et la tête!... Cette bouche entr'ouverte, ces yeux humides, ces narines légèrement gonflées; tout dans ce visage accuse la jeunesse et la santé, révèle la force et le génie.

Madame de Staël, dont l'âme comprenait tous les mystères, n'avait rien imaginé dans son admirable caractère de Corinne. Elle avait écrit. Voyez le beau portrait, placé dans le salon de

madame Récamier, et dont nous sommes redevables au pinceau de Gérard. Ses yeux, qui étaient d'ailleurs remarquablement beaux, et que le peintre a presque transportés sur la toile, ses yeux révèlent ce que je viens de vous dire. Voyez ce regard... il est vraiment inspiré.

Un jour, dans ce même appartement, en face de cette figure, une jeune femme était assise et récitait des vers. Sa tête, couronnée d'une blonde chevelure, tournait avec grâce sur un cou blanc et rond comme celui d'un cygne; et je trouvais qu'il y avait tout à la fois dans son air, de la Sibylle du Dominiquin, et cependant toujours de la jeune fille.

Elle disait des vers tirés d'un poème composé par elle-même, intitulé *Madeleine*. L'auteur dit bien les vers quoique d'une manière un peu monotone, et d'une voix basse et creuse. Toutefois, mademoiselle Gay dit toujours juste et de bon sens.

L'auditoire qui l'entourait devait lui inspirer quelque crainte, bien qu'elle soit certaine de plaire et de charmer. Car indépendamment des noms que j'ai déjà cités, et qui font partie de la société plus particulière de madame Récamier, il était composé de tout ce que Paris présente de notabilités littéraires, et tenant aux sciences et aux arts. Appuyé contre la porte, à quelques pas

d'elle, M. de Châteaubriand arrêtait, sur la belle jeune Muse, ce regard, qui devait tout à la fois la rendre fière et craintive, tandis qu'un témoin muet, mais également imposant, également *effrayant*, le dirai-je, la fixait de son œil immobile, madame de Staël semblait planer sur toute cette assemblée, et la présider encore, comme elle l'aurait fait si sa vie eût fourni son cours. J'en excepte toutefois l'homme *sans parangon*. Nul ne le précède dans la route littéraire.

Dans cette foule qui se pressait autour de la jeune inspirée, on voyait à côté des hommes de la science, tous ces esprits remarquables, existants aujourd'hui dans cette profusion que la nature a mise à jeter tout au travers du siècle tant d'hommes supérieurs. M. Pasquier, M. de Montlosier, le duc de Doudeauville, M. de Rémusat, dont la tribune vient de révéler un talent de plus, M. de Forbin, M. Séguier, ou plutôt *monsieur le premier*, et puis MM. Parceval-Grandmaison, Anatole de Montesquiou, M. de Sion, Elzéar de Sabran, Augustin Périer, les deux frères de Jussieu, et M. Paul David, dont l'esprit juste et fin fait un Aristarque redoutable, car s'ils ne sont pas toujours bénins, ses jugements sont au moins toujours aussi justes que spirituels. Je n'ai jamais vu livrer plus rude guerre au mauvais goût.

Parmi toutes ces têtes qui se pressaient pour

entendre les paroles du *Diable*, dites par une jolie bouche bien perlée, bien rosée, j'avisai celle d'un de mes anciens camarades de troupe, c'était Isabey, notre charmant *miniaturiste*, avec ce même regard, cette même expression mimique, si je puis ainsi m'exprimer, que nous lui connaissons tous.

Parmi les émotions flatteuses qui sont arrivées, dans cette journée, au cœur de mademoiselle Gay, il en est une sans doute appréciée, préférée par elle, c'est la sollicitude que madame Récamier mettait à ses succès. C'était une aimable chose à voir que sa forme gracieuse glissant doucement d'un groupe à l'autre, recueillant les louanges, les provoquant, et rapportant cette moisson de magiques paroles pour une mère, à l'heureuse madame Gay. Et tout cela avec une simplicité charmante; vous eussiez dit une sœur. Parfois elle fixait le portrait de M. de Montmorency et celui de madame de Staël, comme pour leur adresser un regret de ce que le génie de l'un et l'aimable esprit de l'autre n'avaient pu jouir du plaisir harmonieux que nous venions de goûter.

Lorsque, pour me conformer au titre de ce livre, j'ai dû, comme un autre *Asmodée*, enlever les toits de notre vieux couvent, pour montrer *l'intérieur permis* de ses cloîtres et de ses salons, j'ai certainement omis d'indiquer quel-

ques personnages, négligé même quelques noms; mais j'espère qu'on aura d'autant plus d'indulgence, qu'en échange de cet oubli, j'ai peut-être inspiré le désir d'être admis à l'Abbaye-aux-Bois. Qu'on soit assez heureux pour qu'il soit exaucé, et je suis certaine d'être pardonnée.

La Duchesse D'ABRANTÈS.







UNE FÊTE AU PALAIS-ROYAL,

JUIN 1830.



LETTRE A M. LADVOCAT.

Vous insistez, monsieur; vous exigez que je détache de mon journal le feuillet où vous avez lu le récit de cette fête extraordinaire donnée, en quelque sorte, sur la limite de deux monarchies, et dont on ne saurait dire si elle fut la dernière pompe de l'ancienne royauté, ou la première de la nouvelle. Vous ne me tiendrez pas quitte à moins des engagements que j'ai été heureux de contracter envers vous. Vous voulez que ce livre, composition de tous les écrivains,

[redacted]

retrace tous les régimes, qu'une page y soit donnée à la société même qui n'est plus, que votre *Paris* enfin ait aussi ses tombeaux ; et c'est par un souvenir de bal qu'il vous plaît de consacrer cette restauration, l'époque la plus sérieuse de notre histoire. Faut-il vous obéir? Je ne le tente qu'à regret. Cette esquisse ne sera-t-elle pas bien grave pour un tableau de mœurs? De quel style décririez-vous les danses dont retentissait peut-être Herculanum la veille du jour qui se leva le dernier sur la cité condamnée? Et vous savez que ce n'est pas la catastrophe survenue sitôt après, qui mêlera à mon récit les graves pensées. Vous savez qu'au milieu de ces danses triomphantes, je sentais mugir sous nos pieds la tempête qui a englouti Herculanum.

Cette tâche m'est particulièrement difficile. Nos esprits-forts politiques me semblent quelquefois nourrir sur la royauté les sentiments vulgaires d'un autre âge, et regarder les princes comme faits d'un autre limon que le reste des humains. Moi, je n'ai point de ces préjugés. Les princes sont à mes yeux de simples hommes. Je pense que lorsque notre étoile ou notre ambition nous a rapprochés d'eux, nous devons les traiter dans la mauvaise fortune comme nos autres connaissances que frapperait le sort. Puisqu'on se croirait déshonoré si, après avoir

paru sous le toit d'un citoyen heureux, on poursuivait d'insultes brutales ses adversités, n'est-il pas admirable que tant d'hommes, qui s'inclinaient naguère devant les Bourbons puissants, se croient obligés de proportionner exactement les violences d'aujourd'hui aux hommages d'hier? Je demande l'égalité pour les rois.

Si même il faut tout dire, j'éprouve une timidité inconnue en comparaissant, pour vous complaire, devant toute cette maison royale, jouet extraordinaire de la fortune, vieux débris des annales de notre patrie, précipitée, relevée, abattue encore par les tempêtes, et tombée de plus haut, jetée plus loin que tout ce qu'il y a eu de princes malheureux sur la terre. La couronne des rois ne m'imposait pas. L'opposition se mêla presque toujours à mes hommages. Mais je n'ai que des respects pour la couronne du malheur.

Vous voyez à quoi vous exposez, monsieur, votre livre et moi. Si vous ne vous arrêtez pas à ces périls, fermez un moment les yeux; pensez que le monde et vous avez quelques mois de moins : Charles X règne. Il a fait un signe, et tandis qu'une de ses armées campe encore aux champs de la Messénie pour reconstituer la Grèce, huit cents voiles ont couvert la Méditerranée portant ses enseignes et ses châtiments

aux rivages où Saint-Louis trouva la mort et Charles-Quint le revers. L'Europe s'étonne de voir Charles X, après les longs désastres de la France, s'apprêter à conquérir ces rivages que Louis XIV et Georges III se bornèrent à foudroyer. Les Bourbons de Naples ont pris ce moment pour visiter dans sa gloire le chef de la dynastie antique qui porte trois couronnes. François I vient de conduire une de ses filles à l'Espagne qui la lui a demandée pour reine. Une autre brille dans la cour de France. En parcourant nos heureuses provinces, il s'est dit qu'il y a encore des Pyrénées : il a comparé tristement la différence des deux destins : et combien le second rang au Louvre lui paraît plus digne d'envie que le premier à l'Escurial !

Les augustes Napolitains sont accueillis par le roi de France comme de nobles hôtes par un hôte riche et puissant. Il les défraye dans toute l'étendue de son royaume. A sa voix, tout le luxe de la France les environne. Il leur fait en personne les honneurs de la capitale, de ses environs, de ses palais, de ses monuments. Jamais peut-être il n'a vu de si près la France : on dirait qu'il fait l'inventaire de ses trésors. Pouvait-il oublier sa belle armée? Lui-même, l'épée à la main, défile avec courtoisie devant la reine étrangère, et le lendemain, le Moniteur demande officielle-

ment ce que ne fera point désormais cette armée qui a vu l'épée de son roi. Le roi a accompagné les hauts voyageurs à Rosny, à Saint-Germain, à Versailles, comme pour visiter avec eux les souvenirs de Louis XIV, de Henri IV, de Saint-Louis, de tous ses ancêtres. Il veut aussi conduire les Bourbons de Naples chez les Bourbons d'Orléans. Je ne sais si, depuis Louis XIV enfant, qui en fut chassé par la Fronde, le Palais-Royal a vu dans ses murs un roi de France. Charles X du moins n'y a jamais paru. Il rendra visite au duc d'Orléans, en juin 1830, pour la première fois.

Le Palais-Royal s'achève pour cette solennité. Couronnant enfin quinze années de travaux, l'illustre propriétaire met la dernière main à sa maison paternelle, quand la fortune va tout à la fois agrandir l'héritage de ses fils des Tuileries et du Palais-Bourbon, de Versailles et de Chantilly. Des salles nouvelles à peine achevées, une nouvelle galerie où l'histoire même de la royale demeure se lit en savantes peintures, ajoutent leurs vastes proportions à cette longue suite d'appartements dans lesquel un luxe éclairé rassemble, sans relâche, les tableaux, les statues, tous les monuments des arts. Ce soir, une magnificence royale a prodigué les draperies, les fleurs, les lumières, et là où les salons finissent, d'autres féeries commencent. Devant vous est un jardin

suspendu où des tapis vous attendent, des orangers en fleurs vous entourent, des candélabres gigantesques vous éclairent; l'élégante et riche terrasse est ouverte pour la première fois. Elle vous laisse voir, d'un côté, sous le dôme vitré qui la partage, le plus beau, le plus animé des bazars, et de l'autre, à vos pieds, s'étend un autre jardin plus vaste, le jardin véritable, où des guirlandes de feu courent d'arbre en arbre et d'arcade en arcade. C'est la fête rendue immense et rendue populaire. La cour et la ville ne sont pas seules priées. Monseigneur le duc d'Orléans a aussi invité le peuple; et le peuple, pressé dans la vaste enceinte, est arrivé le premier au rendez-vous.

Depuis sept heures, les autres conviés, qui passent quatre mille, se pressent à la porte du palais; et le peuple est là encore, toujours avide de voir, bordant la haie devant les quatre lignes d'équipages qui s'étendent jusque dans toute la longueur des quais, contemplant par les portières les parures des femmes plus que leur beauté, et s'enquérant des broderies des hommes plutôt que de leur renommée. C'est une étrange passion de la foule, que ce plaisir au spectacle de plaisirs placés loin d'elle, que cette admiration pour un éclat d'emprunt, et surtout ce respect pour le *cicerone* intrépide



qui met un nom sur chaque ordre, un emploi sur chaque costume, un titre sur chaque visage. Ce qui prouve bien la bonne nature du peuple, quand on ne fait pas effort pour le dépraver, c'est que l'aspect des pompes déployées au-dessus de lui, ne suscite pas dans ses rangs une parole d'envie. Il salue dans ces insignes éclatants, les batailles, les travaux, les services qu'il suppose, et dont il sait qu'il a sa part. Un sentiment confus réfute dans sa conscience les démagogues qui lui représentent comme ses ennemis, les pouvoirs à l'ombre desquels la civilisation descend sur lui par degrés, lui apportant plus de sécurité, plus d'indépendance, plus de travail, plus d'instruction, plus de mœurs, plus de bien-être en un mot, et plus de dignité. Il me souvient que, dans mon enfance, à ces réceptions impériales où le peuple disait avec tant d'orgueil : Celui-ci est un roi! moi aussi je me mêlais souvent à la foule curieuse; j'admirais comme elle, et je me promettais qu'un jour... Ce jour est venu dès long-temps, et depuis que j'ai pénétré dans les palais, ce que j'aime, c'est la retraite, l'étude, la liberté. Au premier âge de la vie, toute l'ambition est la gloire; bientôt c'est la gloire avec l'amour; plus tard, l'amour avec le repos. En est-il un si dés-

hérité du ciel, que le repos seul suffise à ses vœux?

C'était la beauté des fêtes de la restauration, que l'habit de ville n'y fût point admis comme aujourd'hui, et que l'habit militaire et le costume civil n'en fussent pas bannis comme sous l'empire. Napoléon, en effet, ne tolérait l'un et l'autre qu'à ses levers. L'habit français était le seul qu'il souffrît à ses cercles ainsi qu'à ceux de ses ministres, de ses grands fonctionnaires, de son gouverneur de la banque par exemple. Encore exigeait-il sans pitié l'épée tombante, la bourse, tout l'attirail de l'ancien régime. On sait comment fut reçu un jeune colonel qui, arrivant le matin même d'Espagne, et partant le lendemain pour la Russie, dans l'embarras de refuser une invitation de l'impératrice ou de sacrifier ses moustaches à l'étiquette, s'avisa, pour obtempérer à cette étrange constitution de l'empire, de marier la moustache guerrière avec la livrée d'un autre âge. L'empereur s'indigna comme si cette contravention aux lois de la vieille monarchie eût sapé la sienne dans les fondements.

La restauration se montra moins pointilleuse. Il n'était pas de sous-lieutenant d'infanterie, ni de maire de village qui n'eussent leurs entrées aux Tuileries; aussi l'habit carré aurait-il entiè-

rement disparu sans M. le duc de Bassano et M. le duc de Gaëte, qui semblaient les derniers représentants de tous les anciens régimes de la France. Il fallait jouer de malheur pour n'être ni militaire, ni préfet, ni député, ni pair, ni gentilhomme de la chambre. Et la variété infinie des broderies, des croix, des armes, des couleurs, avait un éclat magique. Représentée dans ce rendez-vous de la grande compagnie de l'univers, non-seulement par le corps diplomatique, mais par la foule de voyageurs opulents qu'attirait alors le calme profond de la France, l'Europe unissait ses pompes à toutes nos pompes, ses insignes à nos insignes; l'élégante redingote hongroise des jeunes comtes d'Appony brillait auprès de l'uniforme éclatant de l'amiral Codrington. Jamais les regards de la société française ne retrouveront un spectacle si riche et si beau. On voyait étalé, pour la dernière fois, le luxe de costumes sans nombre qui distinguaient les services de cour, et qui rivalisaient tous de richesse entre eux. Les fils de pairs avaient eu le bon esprit de ne point se parer de l'habit vert-pomme qui leur avait été récemment destiné. Cette distinction venait un peu tard.

Parlerai-je des femmes? Dirai-je ces toilettes brillantes où le luxe et le goût s'égalaient l'un à l'autre? Ce sont en France de communes mer-

veilles; et quand les révolutions emporteraient la richesse, il resterait l'élégance, il resterait des parures les plus belles : la jeunesse, la grâce, la beauté.

Neuf heures sonnèrent; aussitôt Monseigneur le duc d'Orléans fend la foule, court vers la salle des gardes, s'arrête un moment pour chercher, pour attendre les aînés de ses fils qui, de leur côté, accouraient; puis descend les degrés à pas rapides, pour recevoir le roi. Dans le même temps s'avançait, avec sa douce majesté et sa couronne d'enfants superbes, madame la duchesse d'Orléans, devant qui le flot s'ouvrait avec respect; S. A. R. allait aussi à la rencontre du roi. Mademoiselle d'Orléans marchait aux côtés de son auguste sœur; les princesses s'arrêtèrent au haut de l'escalier pour y attendre le roi. Tout le monde se pressa pour voir plus tôt le roi, et avec lui toute cette dynastie à la tête de laquelle il allait paraître. Le bruit des tambours avertissait que Charles X venait de franchir le seuil de ce palais où d'autres bruits devaient retentir bientôt, dont la façade a été, si peu de jours après, criblée de balles par ses grenadiers. Il entra avec le roi de Naples. Mgr le duc d'Orléans reçut les deux monarques à la descente de leur voiture. De ces trois princes, au bout de quelques semaines l'un allait être détrôné, l'autre mort, l'autre roi. Avec

eux, la reine de Naples, le prince de Salerne, madame la Dauphine, monsieur le Dauphin, Madame, et les onze princes et princesses d'Orléans qui s'étaient joints à leurs illustres hôtes, parurent. L'assemblée s'émut. Tous les Bourbons étaient là. Il n'y manquait que les Condé, et déjà ils ne manquaient point. Cette race héroïque ne se survivait, oubliée dans la solitude de Chantilly, que pour recevoir bientôt du sort un dernier et plus cruel outrage.

Le cortége auguste parcourut les vingt salons. Tous les grands-officiers des deux couronnes, toutes les dames des deux cours, les ministres enfin marchaient devant cette phalange des fils de Robert-le-Fort et de Henri IV. Les ministres! Ils semblaient mener le deuil de toute cette monarchie de mille ans. Dans le nombre, j'en vis un dont je demandai le nom. C'était M. de Guernon Ranville; ses traits même ne m'étaient pas connus, plus que sa vie ne l'était, peu de temps auparavant, à la France; malheureux jeune homme, tiré par un coup de la fortune de son obscurité, pour retomber du haut des grandeurs dans un cachot, et y arriver martyr volontaire d'égarements dont sa raison ne fut pas complice! Les deux chefs du ministère souriaient à la fête. S'ils avaient lu autour d'eux dans les cœurs, ce sourire serait tombé. Ils auraient lu dans l'avenir.

Cependant la gaîté de M. le prince de Polignac avait quelque chose de forcé qui attestait que l'inquiétude avait pénétré enfin dans son âme. Je vois encore la place où, passant auprès de M. de Martignac, que ses amis avaient renversé du ministère comme perdant la monarchie, il salua vivement son éloquent adversaire. La vie de ces deux hommes n'était pas finie. Ils devaient arriver ensemble à la postérité.

Le roi donnait le bras à la reine de Naples, et une gaîté sincère, un vif orgueil brillaient dans tous ses traits. Madame, duchesse de Berry, heureuse de posséder sa famille sur le sol de France, avait aussi un grand air de joie. Elle tenait Mademoiselle par la main. Tout le monde s'étonnait que M. le duc de Bordeaux manquât à la fête. Le roi de Naples marchait près de son auguste fille, plié en deux, quoique jeune encore, comme un vieillard qui a déjà reçu de la mort le premier des coups qui le doivent abattre. Lui, il semblait avoir le pressentiment de son avenir. Était-ce à l'avenir, était-ce au passé que pensait la fille de tous nos rois, faisant effort sur elle-même pour s'associer à des fêtes, mais n'étant là qu'une étrangère, marchant d'un air préoccupé, comme si elle se rappelait d'autres marches et d'autres pompes, qu'elle se trouvât dépaysée dans les prospérités, et qu'elle se sentît

[illegible] retourner à la terre d'exil ; prin- [illegible] qui semble n'avoir pris naissance sur le premier trône de l'univers que pour [illegible] s humains par la grandeur de [illegible] quelles une seule chose dans le [illegible] être égalée : la grandeur de sa [illegible] e son courage ! M. le Dauphin était frappé de l'affluence des membres de l'opposition. Il en fit la remarque.

L'opposition, en effet, était là en masse. Ses orateurs, ses journalistes, ses généraux en disgrâce, ses ministres de tous les régimes, apparaissaient en foule. Toujours Monseigneur le duc d'Orléans se fit honneur d'appeler à ses soirées royales les hommes que l'opposition avait rendus célèbres, et depuis l'avénement du ministère de 1828, Charles X avait pris cet usage. On le voyait à son jeu, comme à ses levers, pressé par des généraux, des députés, qui, depuis, ont parlé de nos quinze ans de honte, de nos quinze ans d'abjection et d'esclavage. Dans les quinze ans comprenaient-ils ces quarts d'heure?

Un jour, j'entendis M. de Thiars se plaindre que la chaleur fût étouffante, et, au fait, le côté gauche était là tout entier. « Bon ! reprit douce- « ment le roi, demain il fera bien plus chaud au « palais Bourbon », faisant allusion à une discussion orageuse qui allait s'ouvrir. — « Sire, dit

« avec sa grâce spirituelle M. Benjamin de Con-
« stant, ce ne sont pas choses à comparer. Ici il
« n'y a qu'un sentiment, et nous ne pouvons pro-
« mettre au roi d'être demain tous d'accord. »

Mais jamais on n'avait vu, au Palais-Royal même, aussi nombreux que cette fois, les représentants de l'opposition, ceux du commerce, ceux de l'industrie, ceux des arts. Il semblait que ce fût une prise de possession. Tout le monde en était frappé. M. le duc d'Orléans avait tenu pour présenté, en dehors de la foule des fonctionnaires de toutes les hiérarchies, tout ce qui s'était fait un nom, à l'égal de tout ce qui avait reçu un nom de ses pères. Le prince avait même compris l'école polytechnique dans ses invitations. Il ne manquait que deux corps populaires, la garde nationale et la chambre des députés. La chambre était dissoute. Il y avait long-temps que la garde nationale de Paris n'existait plus; le roi devait se sentir plus roi que jamais. La monarchie n'avait plus ses barrières..... elle n'avait plus ses supports. L'ancre qui attache le navire au rivage et l'empêche de s'élancer sur les flots, l'empêche en même temps de périr.

Parvenu à la terrasse, le roi y conduisit la reine de Naples; tout le monde suivit. La nuit était superbe. La lune décorait la vaste scène de sa blanche lumière. Alors que tant de princes, un

roi puissant à leur tête, défilaient devant le peuple qui jouissait de ce spectacle et faisait spectacle lui-même, quelqu'un pensait-il qu'au-dessous du balcon fût l'arbitre véritable des destinées publiques, le maître qui brise et donne les empires? L'entrevue de ces deux souverains eut lieu en bons termes. Ils s'étaient rarement vus face à face de plus près. On entendait distinctement les questions que s'adressait la foule sur l'habit rouge du prince de Salerne. Le roi envoya des saluts répétés. Des cris de Vive le roi! lui répondirent. Charles X entendait ce doux murmure pour la dernière fois.

Un moment après, le monarque passait devant moi. Montrant le ciel de la main avec une vive expression de joie: « Il fait beau temps, dit-il, « pour ma flotte d'Alger. » Malheureux prince, votre flotte d'Alger va déposer M. de Bourmont, puisque vous l'avez voulu, au pied de l'Atlas, et elle en rapportera l'étendard tricolore!

Certes, si des pensées françaises n'ont pas seules présidé à cette expédition brillante, si c'était à mauvais dessein qu'on voulait de la gloire, si on espérait que cette gloire tournerait au détriment de nos libertés, la Providence a de terribles justices! Le drapeau blanc ne vole vers la plage où mourut Saint-Louis, que pour mourir comme le grand roi. Félicitons-nous que

[redacted]

ce drapeau qui fut celui de nos pères, qui a été le nôtre quinze ans, ait eu un tel tombeau! Déposé par la France, il ombrageait encore les champs de la Grèce délivrée et ceux de l'Afrique conquise. La liberté le répudia; mais la gloire n'avait pas à se plaindre de lui. Elle lui resta fidèle jusqu'au bout.

Étrange siècle que le nôtre! Au moment où j'écris, le pirate que Charles X décréta de punir, se promène au milieu de nous, hante nos spectacles, dîne chez nos ministres, assiste à nos débats, attire partout le peuple sur son passage, paraît dans ce même Palais-Royal d'où Charles X suivait son foudre vengeur lancé sur l'aile des vents; le dey d'Alger enfin peut vivre dans nos murs. Charles X ne pourrait pas y mourir.

Après avoir passé en quelque sorte cette dernière revue de la France obéissante, tranquille, fortunée, Charles X et la cour rentrèrent dans les appartements. Les deux rois, la reine de Naples, les princesses, les princes, prirent place au fond du vaste salon que tapissent les batailles de Jemmapes et de Montmirail. Le drapeau tricolore et Charles X se rencontraient déjà dans la même enceinte.

Les danses commencèrent. Madame et M. le duc de Chartres, M. le duc de Nemours, les jeunes princesses d'Orléans, si élégantes, si belles,




si royales, donnèrent le signal. Tout s'ébranla, et le bruit des orchestres, des fanfares, des danses, ajouta son ivresse à la magie de tant de magnificences et de tant de grandeurs réunies. Tous les noms illustres de la France étaient là rassemblés. Tous les partis comptaient là leurs chefs. Tous les talents étaient là pressés, quel que fût leur drapeau. Toutes les illustrations de la patrie, quelle que fût leur date, brillaient là de leur pur éclat; c'était enfin la patrie même avec tout ce qui l'honore; l'ancienne France s'y montrait tout entière, mêlée à l'élite de la France nouvelle, et heureuse en même temps que fière de se serrer autour de ces trois branches d'un arbre qui a ses racines dans les commencements de notre histoire. Les descendants de toutes les races qui ont éclairé de leur gloire le cours des siècles, se montraient confondus avec les chefs de ces races récentes, héritières de tous les souvenirs de nos quarante ans de victoires guerrières et civiles. Il était doux de voir la grande famille française prendre part ainsi aux mêmes fêtes, accepter les mêmes lois, marcher vers le même avenir. Le même avenir, non pas! De sombres pressentiments préoccupaient bien des esprits. Les grands seigneurs placés le plus près du trône n'étaient pas ceux qui disaient le moins haut que le trône penchait sur un abîme. Plus d'un ministre étran-

ger confessait à ses amis les vives inquiétudes de l'Europe, et parlait des efforts tentés par la sagesse des couronnes pour détourner de nous.

> Cet esprit de vertige et d'erreur,
> De la chute des rois funeste avant-coureur.

C'est dans ces termes mêmes que l'un d'eux m'exprimait ses alarmes.

Je venais de m'entretenir avec un des membres du cabinet des dangers de la lutte engagée par l'autorité royale. « Nous ne reculerons pas d'une semelle, » m'avait-il dit; grave parole que peu après j'ai entendu prononcer plus haut. « Eh bien! lui répondis-je, le roi et vous reculerez d'une frontière. » Ce ministre qui du reste ne voyait pas la situation des affaires sans alarmes, est aujourd'hui en Angleterre condamné à la mort civile, et retiré près de son roi proscrit.

Ce fut peu après que, passant près de Mgr le duc d'Orléans qui recevait de nombreux compliments sur les magnificences de sa fête, je lui adressai ce mot que les feuilles répétèrent le lendemain. — « C'est une fête toute napolitaine, monseigneur; nous dansons sur un volcan. »

Le prince, debout derrière la rangée des fauteuils des princesses et des rois, me saisit le bras vivement, et me faisant l'honneur de m'attirer

près de lui, ouvrit une conversation que je ne craindrai pas de transcrire, en prévenant vos lecteurs, monsieur, que je retranche le plus possible de mes paroles; elles ne sauraient avoir d'intérêt qu'autant qu'elles expliquent et motivent celles de mon auguste interlocuteur. Celles-ci appartiennent à l'histoire. C'est sans indiscrétion comme sans réserve que je les lui restitue :

« Qu'il y ait volcan, me dit S. A. R., je le crois comme vous, et au moins la faute n'en est pas à moi; je n'aurai pas à me reprocher de n'avoir pas essayé d'ouvrir les yeux au roi. Mais que voulez-vous? rien n'est écouté, et Dieu sait où tout ceci mènera!

— « Fort loin, Monseigneur, dans ma conviction. Aussi j'éprouve, au milieu de toute cette fête si animée et si belle, un sentiment profond de tristesse. Je me demande où sera, dans six mois, cette société si brillante, où seront ces princes si heureux, cette princesse qui s'enivre de danse (en montrant Madame qui *galopait* devant nous avec le comte Rodolphe d'Appony). Que sera devenue enfin toute notre patrie? Probablement, avant six mois, nous serons partagés en proscripteurs et en proscrits.

— « Certes, répondit S. A. R., je ne sais pas ce qui arrivera; je ne sais pas où ils seront dans six mois; mais je sais bien où je serai : dans tous

les cas, ma famille et moi nous resterons dans ce palais C'est assez d'avoir été jeté deux fois en exil par les fautes d'autrui; je ne m'y laisserai pas reprendre. Quelque danger qu'il pût y avoir, je ne bougerai pas d'ici; je ne séparerai pas mon sort et le sort de mes enfants de celui de mon pays: c'est mon invariable résolution. Je ne laisse pas ignorer mes sentiments. Dernièrement encore, à Rosny, j'ai beaucoup dit ce que je pense de tout ceci; et, tenez, le roi de Naples qui y était avec nous a très-bien jugé notre position; ce prince, qui est si cassé, et qui pourtant a quatre ans de moins que moi, est un homme de beaucoup de sens. Les circonstances extérieures l'obligent à être roi absolu; mais ses inclinations ne sont point là, et il a fait des observations fort sages. Il a été question à Rosny d'une conversation que vous avez eue.

— « Monseigneur, j'ai dit qu'on perdait la monarchie; et je suis non moins convaincu que la chute du trône compromettra, pour cent ans peut-être, toutes les prospérités de la France et toutes ses libertés.

— « En m'affligeant autant que vous de la route où le roi s'engage, continua le prince, je ne m'effraie pas autant que vous des résultats. Il y a en France un grand amour de l'ordre. Cette France, qu'on ne veut pas comprendre, est





excellente; elle est admirable. Voyez comme les lois sont respectées au milieu de tant de provocations : c'est que l'expérience de la révolution est présente à tous les esprits; on en veut les conquêtes, on en déteste les égarements. Je suis bien convaincu qu'une révolution nouvelle ne ressemblerait à rien de ce que nous avons vu.

— « Monseigneur, c'est croire à une révolution de 1688. Mais, quand l'Angleterre se plaça en dehors de la légitimité, l'aristocratie lui resta comme élément d'ordre; et celui-là a une telle puissance, qu'il supplée à tout autre. Parmi nous, rien de semblable. Le peu que nous ayons d'aristocratie périra avec les Bourbons ; on fera une seconde fois table rase, et je ne crois pas la démocratie-pure habile à rien fonder.

— « Monsieur de Salvandy, vous ne vous rendez pas assez compte des effets de la diffusion des lumières, suite du partage des fortunes. Le monde est changé de face depuis quarante ans. Les classes moyennes ne sont pas toute la société, mais elles en sont la force. Elles ont un intérêt constant à l'ordre, et elles joignent aux lumières, qui font juger des besoins d'un grand empire, toute la puissance nécessaire pour combattre les mauvaises passions et les réprimer. Le jacobinisme n'est plus possible quand le grand nombre possède.

— « J'ai toujours pensé, Monseigneur, et j'ose persister dans cette opinion, que c'est une erreur dangereuse de comprendre parmi les garanties d'ordre la propriété tout entière. La propriété est si divisée parmi nous, qu'elle a sa multitude, qui est profondément envieuse de toutes les supériorités et ennemie de tous les pouvoirs. Je craindrais qu'ayant le nombre pour elle, et tendant toujours à satisfaire, par des tentatives de nivellement, sa haine des classes élevées, elle ne nous ramenât très-promptement à l'anarchie, si l'on ne commençait point par là.

— « Monsieur de Salvandy, songez donc que tout ce que veut le pays, c'est l'établissement sincère du régime constitutionnel; on ne demande pas autre chose. Tout le mal est venu de l'impossibilité d'accepter complètement, une bonne fois, tous les résultats de la révolution, et la Charte en particulier. Ce qui a fait les égarements de la révolution, c'est, avec la mauvaise répartition des fortunes et des rangs, la mauvaise éducation de l'ancien régime; nous n'en sommes plus là. Ma religion politique, c'est qu'avec des sentiments constitutionnels on mènerait tout à bien. Ces principes, je les ai toujours eus. Quand je trouvai asile à la cour de Sicile, on voulait, pour me donner ma femme, m'amener à

des concessions : je déclarai que mon opinion était invariable; que j'y élèverais mes enfants; que je le ferais dans leur intérêt autant que par amour de la vérité. Ce qui fait le malheur des princes et toutes les difficultés de la politique, c'est que les princes ne connaissent pas les peuples, et nourrissent d'autres idées, d'autres opinions qu'eux; tel est le motif pour lequel j'ai donné l'éducation publique à mes fils, et elle m'a bien réussi sous tous les rapports. J'ai voulu qu'ils pussent être à la fois princes et citoyens; qu'ils ne se crussent pas d'une nature particulière; qu'ils n'eussent point devant les yeux ce voile que donnent l'éducation et la vie des cours; qu'ils ne prissent point l'habitude d'un entourage corrupteur; qu'ils ne fussent pas liés, par goût d'enfance, à un monde faisant bande à part, intéressé à les tromper, et d'ailleurs se trompant presque toujours lui-même. Voilà quel a été mon but, et je suis bien certain de n'avoir qu'à m'applaudir du parti que j'ai pris, dans tous les temps et dans toutes les situations. »

Je m'arrête : l'entretien fut long; je n'ose pas, dans un cadre tel que celui-ci, transcrire davantage. Il fut question, par exemple, avec détail, des lois départementale et communale. Le prince appuyait ses opinions de comparaisons prises de

l'Angleterre, de la Suisse, des États-Unis. S. A. R. était beaucoup plus libérale que moi.

Monseigneur le duc d'Orléans était debout d'abord; ensuite il m'avait fait asseoir à son côté. C'était exactement derrière le roi. Si le roi eût prêté l'oreille, il aurait pu tout entendre. Quelle page d'histoire! Ces deux princes qui semblaient si près l'un de l'autre, étaient déjà séparés par des abîmes, au-dessus desquels pendait une couronne.

Le bruit s'était répandu qu'un tumulte grave avait éclaté dans le jardin, que le peuple menaçait le palais d'incendie; que déjà les chaises étaient mises en pièces, brûlées, jetées par la foule à la foule. Les chaises du Palais-Royal sont historiques: elles avaient, en 1789, servi de tribunes aux orateurs en plein vent, et bientôt elles devaient en servir encore. Dans le bal l'alarme fut vive d'abord. Elle fut courte : on sut que ce n'était qu'une gaîté de peuple, mais une gaîté qui semblait dire ce que pouvaient être ses colères.

Les deux rois se levèrent à une heure du matin pour se retirer. Charles X fendit lentement les flots de cette élégante et noble élite de son peuple qui l'entourait pour la dernière fois. Il ne devait plus voir la France que dans le camp fidèle

et morne de Saint-Cloud, dans la marche populaire de Rambouillet, dans cette haie silencieuse des cités s'ouvrant devant sa retraite comme les flots de la mer Rouge, et refermant sur ses pas l'éternelle barrière! Les danses ne furent interrompues qu'un moment par son départ. Cette éclipse de la royauté ne changea rien au cours de la soirée qui se prolongea à travers les enchantements du bal et un souper des Mille et une Nuits, jusque long-temps après le soleil levé. Charles X semblait avoir apporté en personne, au Palais-Royal, le sceptre et l'épée.

La France de l'opposition, la France des lettres, la France des arts disparurent peu à peu. Le matin il ne restait plus que le faubourg Saint-Germain, la cour, les femmes, une jeunesse brillante, la France enfin des souvenirs et des illusions; France élégante et fière, où éclatent tous les dons de l'esprit et de la grâce; où la noblesse du cœur ravive presque toujours celle du sang; où la richesse se marie si souvent à un pieux amour de l'humanité; où le goût des arts, la culture des lettres, les charmes d'une instruction variée conservent les trésors de la conversation d'autrefois, en donnant cours à toutes les idées d'aujourd'hui; où les hommes sont gens que nous avons rencontrés sur tous les champs de bataille de l'empire, et où les femmes brillent

[redacted]

dotées de cette haute éducation qui a formé les Sévigné, les Lafayette, les Stael, les Duras; où enfin l'attachement aux institutions de la patrie avait fait de bien plus rapides progrès qu'on ne suppose! La perspective d'un coup d'état, frappait d'un égal effroi le grand monde tout entier; et c'est là ce qui fait que la monarchie est tombée sans défense. Voulant s'étourdir, voulant se tromper encore, on espérait de sages résolutions, et parce qu'on les appelait de mille vœux, on se donnait mille raisons d'y croire. Mais l'arrêt du sort était prononcé; chaque tour du cadran nous poussait rapidement vers l'heure où les dix siècles de la monarchie s'abîmeraient à la fois. L'ancienne France devait à Mgr le duc d'Orléans le dernier des beaux jours que la restauration lui eût comptés.

J'avais été retenu par une nouvelle conversation de Son Altesse Royale. Il arriva qu'un *cotillon* éternel, dansé par Madame avec Mgr le duc de Chartres, dans une galerie voisine, attira tout ce qui restait d'assistants; et madame la duchesse d'Orléans fatiguée, madame Adélaïde, les jeunes princesses, M. le prince de Salerne qui, seul des illustres hôtes, avait attendu jusqu'alors, demeurèrent, avec M. le duc d'Orléans, pendant près de trois quarts d'heure, dans une complète solitude. On n'accusera pas les courtisans de prescience.

Dans cet intervalle, M. le prince de Salerne avait pris part à la conversation. Il demanda pourquoi figuraient là les batailles impériales de Montmirail et de Champaubert. « C'est, dis-je, « pour pallier Jemmapes et Valmy. » — « Non, « reprit Monseigneur le duc d'Orléans; c'est tout « simplement que j'aime tout ce qui est fran- « çais. »

En ce moment Madame reparut au bras de M. le duc de Chartres, serra la main de sa royale tante, et partit. Les danses avaient cessé. Cette dernière parole de Monseigneur le duc d'Orléans termina la soirée. Elle fut la conclusion de la fête : elle était le programme d'une monarchie.

N. A. de SALVANDY.

Au château de Graveron, le 1er octobre 1831.



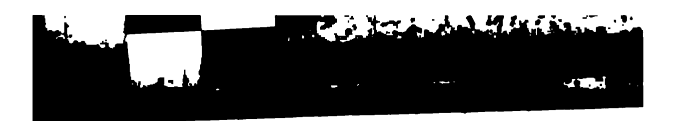
[redacted]

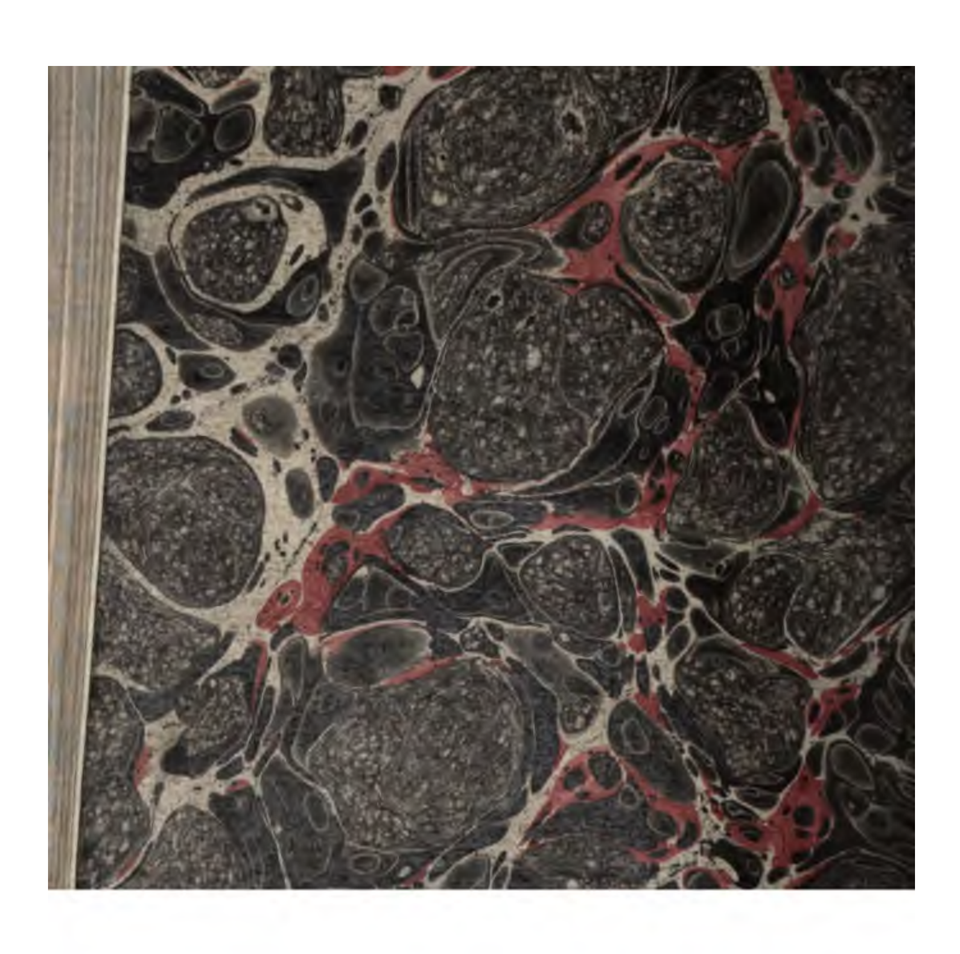
TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.








Stanford University Libraries
3 6105 023 618 494
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-1493
grncirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.
DATE DUE
JUN 2001